

l'identité ou la simple désignation – celle-ci pouvant en outre s'effectuer selon plusieurs modes, comme nous allons le voir.

Le rejet de la transsubstantiation catholique ne constituait en effet que le dénominateur commun minimal de la Réforme, dont il apparut assez vite, à l'occasion du colloque de Marbourg en 1529, que les tenants étaient divisés en plusieurs courants. A un pôle, on trouvait les partisans de la consubstantiation luthérienne, qui préservait une forme de présence réelle reposant non plus, comme dans la transsubstantiation, sur l'identification du signe et de la chose signifiée, mais sur un lien que l'on peut qualifier d'influence ou de contagion, lien que Luther avait illustré au moyen d'une analogie avec le feu et le fer, dont la combinaison avait pour résultat de communiquer au fer la chaleur et la lumière du feu, sans qu'aucun des deux éléments fût cependant changé dans son essence. A l'autre pôle, on trouvait la conception symbolique de Zwingli, qui rejetait la présence du corps du Christ dans l'hostie et niait qu'il existât autre chose qu'un lien arbitraire et conventionnel entre le pain et le corps du Christ, entre le signe et la chose signifiée. Il faudra attendre 1549 pour qu'une troisième voie élaborée par Calvin, aboutisse à l'accord de Zurich ou *Consensus Tigurinus* signé avec le successeur de Zwingli, Bullinger¹. Soucieux d'éviter les deux écueils, jugés par lui également dangereux, de l'idolâtrie et de l'indifférence à l'égard des sacrements qui ne pouvait manquer de résulter d'une conception purement conventionnelle, Calvin entreprit de décrire le rapport entre les espèces et le corps et le sang du Christ comme un lien métonymique. Bernard Cottret a bien mis en lumière l'originalité de ce lien et les raisons du choix de la métonymie de préférence à la métaphore, c'est-à-dire d'un lien de contiguïté sémantique plutôt que de ressemblance, car «la contiguïté du signifié et du signifiant dans l'ordre des mots n'est pas exclusive de la distance qui sépare leurs référents, Jésus-Christ et les espèces du pain et du vin»². Ce choix offrait un triple avantage, puisqu'il permettait d'échapper aux inconvénients liés à une conception purement arbitraire du signe tout en préservant entre le signe et la chose signifiée un écart suffisant pour garantir contre tout risque de confusion, et en même temps pour assurer à la foi le rôle qui lui revenait dans la réalisation du signe comme signe. Ce rôle de la foi est vigoureusement affirmé par Calvin dans le *Consensus* :

car outre qu'on ne reçoit rien aux sacrements que par foi, on doit tenir pour résolu que la grâce de Dieu n'y est point attachée, tellement que celui qui aura le signe possède quant et quant la chose signifiée. Car les signes sont aussi bien administrés aux réprouvés comme aux élus, mais la vérité ne parvient sinon aux seconds (article 17)

1. Voir Dickens, *The English Reformation*, p. 95-6 et 278 ainsi que Bernard Cottret, «Pour une sémiotique de la Réforme : le *Consensus Tigurinus* (1549) et la *Brève résolution...* (1555) de Calvin», *Annales ESC* mars-avril 1984, p. 269 et 278-9.

2. B. Cottret, art. cité, p. 273, et plus largement p. 271-74.

et peut se résumer par le renversement suivant : «ce n'est pas le signe qui opère la foi, mais la foi qui opère le signe»¹. La conception zwinglienne et la conception calviniste du signe (comme symbole arbitraire ou comme figure métonymique ne se réalisant comme signe que grâce à la foi) avaient en commun de reposer sur une analyse linguistique renouvelée de la Parole révélée, que Calvin exprimait ainsi dans le *Consensus* :

cela ne doit être trouvé nouveau ou étrange que par une figure qu'on dit métonymie, le signe emprunte le nom de la vérité qu'il figure, vu que de telles façons de parler sont plus que fréquentes en l'Ecriture².

Il restait cependant à établir la légitimité de cette analyse linguistique, ce qui nous conduit au troisième volet de la réflexion des Réformateurs sur le signe.

L'analyse linguistique proposée par Calvin dans le *Consensus* n'aurait sans doute pas été possible au début du XVI^e siècle. Dans un premier temps en effet, les Réformateurs avaient exalté la simplicité, la limpideur et le naturel du texte de la Bible, qu'ils opposaient volontiers à la complexité, à l'obscurité et à l'artifice de la langue scolaire³. Cette position, issue de l'humanisme biblique dont Erasme était le chef de file, reposait sur l'idée qu'il existait une adéquation parfaite entre les mots et les choses, merveilleusement illustrée dans les textes sacrés, et que tout orateur devait s'efforcer d'imiter en choisissant ses mots avec le plus grand soin, afin de donner la meilleure image des choses car, selon Erasme, «il n'existe aucun terme qui ne soit le plus apte en quelque cas»⁴. Le conseil était valable, *a fortiori*, pour les théologiens, et séduisit également, à leurs débuts, Bucer, Calvin et Luther – ce dernier avait notamment affirmé que le sens littéral (curieusement supposé connu) d'un passage scripturaire était seul apte à fonder un énoncé théologique⁵. Fraenkel résume ainsi les positions de Luther à l'époque de sa controverse avec Latomus en 1521 :

c'est Dieu, plus précisément l'Esprit saint, qui exprime dans les saintes Ecritures des choses divines [...] il y a adéquation parfaite entre la matière dont il s'agit (*la res*) et le langage que [les écrivains sacrés], mus par l'Esprit, emploient pour l'exprimer. D'ailleurs, cela n'est pas vrai de l'ensemble des discours seulement, mais aussi des termes mêmes qui les composent : «Comme si l'Esprit saint ignorait les termes (*verba*) qui lui permettent de parler des choses qui le concernent (*de rebus suis*) sans danger» – c'est-à-dire, sans risque d'être mal compris. En somme : «les termes employés dans le saint canon [des

1. *Ibid.*, p. 274.

2. *Ibid.*, p. 268.

3. Voir Pierre Fraenkel, «Luther et le langage de la théologie : l'Ecriture, les Pères, la tradition», *Revue de Théologie et de Philosophie* 119 (1987), p. 19-20.

4. In Fraenkel, art. cité, p. 24-5.

5. *Ibid.*, p. 22.

Écritures] sont ceux du Saint-Esprit» [...] et] la théologie doit, elle aussi, employer cette terminologie scripturaire, sinon, l'adéquation des mots aux choses se perd¹.

Cependant, diverses polémiques, nées de divergences d'interprétation, allaient bien vite faire chanceler cette belle assurance. Il apparut notamment que le sens littéral, loin d'être donné, était au contraire à construire, et qu'il fallait pour cela tenir compte de ce que B. Cottret appelle «les deux pôles de la Révélation» : l'identité d'une part (le Saint-Esprit parlant des choses qui le concernent), mais aussi l'altérité, conséquence de «la finitude des créatures et de l'adoption par Dieu de manières de parler compréhensibles aux hommes». Cela conduisait à reconnaître que «le discours religieux, y compris celui de la Révélation, pose un écart entre des manières de parler et la vérité ultime que l'on désigne», et que par conséquent la compréhension de la Révélation passe par l'élucidation de ces «figures» et «comparaisons» utilisées par Dieu en vertu du «principe d'accommodation» cher à Calvin. Ou encore, selon les termes de Calvin, il convient «que nous mettions distinction, comme il est expédition, entre les signes et les choses figurées»². Luther, pour sa part, avait écrit dès 1539 :

Il est bien vrai qu'il ne faut rien enseigner en matière de théologie qui ne se trouve dans l'Écriture [...] Cela signifie qu'il ne faut adopter aucune autre doctrine. Mais cela ne signifie pas qu'il est interdit d'employer d'autres termes que ceux qui se trouvent dans l'Écriture³.

Le littéralisme était donc dénoncé pour ce qu'il est – un équivalent linguistique, sous couleur de fidélité absolue au texte, de l'idolâtrie : «quand le signifiant usurpe le signifié [...] on en vient à prêter au pain et au vin, à l'eau du baptême, une sorte d'efficacité autonome, en y enfermant littéralement la grâce de Dieu ; [...] à la limite le signe s'abolit comme signe, il ne reste plus que son simulacre, son 'illusion'»⁴.

Il s'agissait là, indéniablement, d'un constat d'échec de la transparence et de l'immanence du sens de la Parole révélée qui mettait à jour l'hétérogénéité des mots et des choses et faisait apparaître qu'entre le langage et le monde, l'analogie était non pas directe, mais devait nécessairement passer par la médiation du regard de l'homme (lui-même inspiré par la foi) qui seul pouvait combler le vide qui sépare les mots et les choses. Cependant, la conception médiévale du signe comme instrument efficace d'accès à la chose signifiée perdura encore longtemps, si l'on en juge par la relation des sujets d'Elisabeth à l'institution de la royauté.

1. Fraenkel, art. cité, p. 25.

2. B. Cottret, art. cité, p. 269-71.

3. Fraenkel, art. cité, p. 31.

4. B. Cottret, art. cité, p. 279.

— *Un cas emblématique : l'institution de la royauté*

Plusieurs auteurs ont noté les destins symétriques, au XVI^e siècle, des images et cérémonies religieuses d'une part et laïques d'autre part en ce sens que, parallèlement à la destruction des images sacrées et au discrédit jeté sur les cérémonies religieuses, on assiste, notamment sous le règne d'Elisabeth, à un intérêt grandissant, qui évoluera vers un véritable culte, pour l'image «sacrée» de la reine, et à la multiplication des cérémonies laïques, telles que les entrées et processions royales de toutes sortes. Comme l'a fait remarquer Roy Strong, ce n'est pas le moindre paradoxe de l'Angleterre anglicane que d'avoir permis, voire encouragé, ce culte de l'image royale, réintroduisant en quelque sorte l'idolâtrie par la petite porte après avoir évacué les images religieuses, accusées de favoriser la superstition¹. Kittredge pour sa part a souligné qu'il y avait quelque contradiction à vouloir simultanément combattre les croyances supersticieuses et promouvoir la doctrine des rois thaumaturges². Ces analyses ont été confirmées par John Phillips, qui a montré de façon très précise comment les armes royales avaient remplacé dans les églises les crucifix et autres images religieuses, détournant à leur profit la vénération qui s'y attachait³. La raison de ces transferts de vénération des images religieuses sur les images laïques «sacrées» est simple : dans un monde où le politique était étroitement dépendant du religieux, la destruction des objets religieux pouvait faire craindre que la fureur iconoclaste s'étendît aux symboles du pouvoir politique et mit en péril l'ordre social, comme l'avait prédit Stephen Gardiner :

If religious images were to be destroyed, [Stephen Gardiner] had argued, the political order of society would be disrupted and men would come to attack even the badges and symbols of government and nobility. [...] While the Queen, backed by much public opinion, countenanced the destruction of monasteries, she demanded respect for the memory of the dead – even of those who had founded monasteries. While the government could countenance the spoliation of religious images if popularly motivated, it felt it could not wink at acts of destruction which undermined the primary structure of society. The images of the nobility, like the badges of government were guarantees of that order. Yet, as Gardiner had pointed out, the attack against religious images would indeed lead to a similar response directed against political order⁴.

Il était donc naturel de se tourner vers la figure royale – cet autre pilier de l'ordre social – pour combler le vide laissé par la destruction des images religieuses et fournir des symboles susceptibles de restaurer cet ordre. A cet égard la promulgation, relativement rapprochée, de deux proclamations royales (reproduites en annexe p. 295-298) interdisant respectivement la

1. *Gloriana : The Portraits of Queen Elizabeth I*, p. 40.

2. *Witchcraft in Old and New England*, p. 151.

3. John Phillips, *The Reformation of Images*, p. 119 et 204-5.

4. *Ibid.*, p. 117-8.

destruction des monuments funéraires dans les églises (sept. 1560) et la reproduction «sauvage» du portrait de la reine (déc. 1563), n'est sans doute pas fortuite¹.

Nous avons vu que la contrefaçon monétaire était punie comme trahison (au même titre que la contrefaçon du sceau royal), pour la raison qu'elle rendait la parole du roi indigne de foi, ce qui dans un monde où le roi était le substitut de Dieu, lui-même garant de l'existence du monde, avait des conséquences dont la portée dépassait de loin les questions monétaires. Mais il y avait sans doute aussi une autre raison, jamais totalement explicitée, qui justifiait l'inclusion de la contrefaçon monétaire dans la catégorie des crimes de haute trahison : fabriquer de la fausse monnaie, c'était aussi toucher à l'image du souverain, dont la multiplication «sauvage» devait apparaître, au moins confusément, comme un sacrilège. Au surplus, la sacralisation et le culte de l'image royale avaient donné lieu à des comportements singuliers, qui faisaient apparaître d'autant plus nécessaire le contrôle de la reproduction du portrait de la reine. En effet, la propension des sujets d'Elisabeth à confondre le portrait et le modèle, l'image et la personne réelle, ne conduisait pas qu'à des phénomènes d'idolâtrie. Tout au long de son règne, les armes et les portraits de la reine furent l'objet de manifestations d'irrévérence, voire de franche hostilité ou de malveillance, telles que des insultes et des dégradations diverses : ils furent traînés dans les rues en signe d'infâmie, et même tailladés, poignardés, brûlés ou pendus². Mais ce qui est peut-être plus surprenant encore est que certains de ces actes aient été considérés comme des cas de trahison «by compassing the king's death»³. Même si l'on peut comprendre qu'il était difficile aux autorités de laisser impunis des actes qui de la part de leurs auteurs étaient des tentatives pour détruire, par l'intermédiaire de son image, la personne de la reine (et qui devaient être perçus comme tels par la grande majorité des Elisabéthains), il reste que l'attitude des autorités n'était pas dénuée d'ambiguïté, et contribuait à entretenir une confusion qui, si elle avait des effets regrettables, rendait également possible le culte de l'image royale. De sorte que l'on peut à bon droit mettre

1. Hughes and Larkin, *Tudor Royal Proclamations*, p. 146-8 et 240-1 ; Lorne Campbell signale en outre qu'il y eut encore en 1596 un édit du Conseil Privé dans ce sens (*Renaissance Portraits*, p. 202).

2. Voir John Phillips, *op. cit.*, p. 121, Roy Strong, *Gloriana*, p. 40, F. Yates, «Queen Elizabeth as Astraea», *Jour. of Warburg & Courtauld Institutes* X (1947), et Lorne Campbell, *Renaissance Portraits*, p. 222-4.

3. Voir Lorne Campbell, *Renaissance Portraits*, p. 222-4 ; cf. aussi Kittredge, qui rapporte l'histoire suivante : A famous case of early fifteenth century probably involved image magic, but the details are lacking. In October, 1419, Henry V prosecuted his stepmother, Joan of Navarre, for attempting to kill him by witchcraft. It was set forth in Parliament, «on information given the king as well by relation and confession of a friar, John Randolph, of the Order of Friars Minor, as by other credible evidences» that she «had compassed and imagined the death and destruction of our lord the king in the most horrible manner that one could devise», as has been openly published throughout the realm (*Witchcraft in Old and New England*, p. 79).

en doute, comme le fait Phillips, la sincérité des autorités à distinguer entre les usages légitimes et les usages abusifs des images¹.

Ce n'était d'ailleurs pas là le seul sujet de perplexité concernant l'institution de la royauté : semblable flottement entourait le statut des cérémonies du couronnement et de l'onction. Ces cérémonies étaient-elles nécessaires pour que le roi fût roi de plein droit ? Ou au contraire n'étaient-elles que des signes destinés à indiquer le roi légitime, sans pour autant avoir le pouvoir de conférer cette légitimité ? Et dans ce dernier cas, étaient-elles indispensables, ou pouvait-on s'en passer ? Les incertitudes venaient de l'hétérogénéité de la théorie et de la pratique. Depuis le milieu du XIII^e siècle, un peu partout, les champions du pouvoir temporel s'étaient employés à faire prévaloir l'idée que les cérémonies du couronnement étaient de simples solennités, ou encore «simple reconnaissance d'un fait accompli», comme le dit Marc Bloch, qui indique qu'à partir de 1272, en Angleterre, les notaires royaux se mirent à calculer les années de règne d'un roi à partir du lendemain de la mort ou de l'enterrement de son prédécesseur, et non plus, comme il était de règle jusque-là, à partir de la date de sa consécration :

Le roi, selon cette thèse, tient son titre uniquement de l'hérédité [...] ; il est roi dès la mort de son prédécesseur [...] ; les pieuses solennités qui se dérouleront par la suite n'auront d'autre objet que de le parer, après coup, d'une consécration religieuse, vénérable, éclatante, mais non point indispensable².

Cette conception était bien établie au XVI^e siècle, surtout après la Réforme. Edouard VI se proclama lui-même roi trois jours après la mort de Henry VIII, et Cranmer prononça à l'adresse du jeune roi, le jour de son couronnement, le discours suivant :

The solemn rites of coronation have their ends and utility, yet neither direct force nor necessity. They be good admonitions to put kings in mind of their duty to God, but no increasement of their dignity ; for they be God's anointed, not in respect of the oil which the bishop useth, but in consideration of their power, which is ordained, of their sword, which is authorised, or their persons, which are elected by God, and indued with the gifts of his Spirit for the better ruling and guiding of his people. The oil, if added, is but a ceremony ; if it be wanting, that king is yet a perfect monarch notwithstanding, and God's anointed, as well as if he was inoiled³.

Cette conception des cérémonies du couronnement fut maintes fois reprise par la suite, ainsi par exemple par Hooker :

those publique solemnities [...] doe but either serve for an open testification of the inheritours right or belong to the forme of inducting him into possession of that thing he hath right unto. And therefore in case it doth happen that without

1. J. Phillips, *op. cit.*, p. 114 et 121.

2. M. Bloch, *Les Rois thaumaturges*, p. 217-8.

3. Cité par Percy Ernst Schramm, *A History of English Coronation*, p. 139 ; voir aussi p. 96-7.

right of bloud a man in such wise be possessed, all those new eleccions, and investings are utterly voyde ; they make him no indefeasible estate, and the inheritour by bloud may diposse him as an usurper. (*Of the Laws of Ecclesiastical Polity*, Livre VIII, ch. 3, édition Folger, t. III, p. 338).

On pourrait penser que cette conception était en contradiction avec l'attachement de la conscience populaire aux cérémonies (l'onction conférait le pouvoir de guérir les écrouelles). R. Marienstras explique au contraire :

Il est remarquable que la prééminence de la personne concrète sur la fonction, marquée par l'accent mis sur le droit du sang, soit une idée populaire aussi bien que savante. Elle est liée à la croyance aux pouvoirs thaumaturgiques du souverain et attestée sous le règne d'Elisabeth. Coke lui donne une formulation juridique précise et, ce faisant, place la succession dans un système qui la met à l'abri de toute contestation : ce n'est pas le couronnement qui fait le roi, c'est le sang royal héréditairement transmis depuis Noé. Le couronnement interposerait entre les monarques successifs un acte humain, qui rendrait la royauté, sinon contractuelle, du moins dépendante d'une cérémonie – sacre, onction ... –, et cela rendrait aléatoire ou arbitraire le choix de la personne en attribuant au rite le pouvoir de hausser la personne à la place souveraine, le pouvoir de métamorphoser un simple individu en monarque.

Il était d'autant plus important, en cette fin du XVI^e siècle, de réaffirmer l'indépendance de la royauté envers ces cérémonies que les jésuites et les catholiques prétendaient au contraire que, sans cette sanction ecclésiastique, le roi n'était pas vraiment roi : c'est ce qu'avait soutenu William Watson, prêtre catholique, auteur d'un complot contre le roi Jacques 1^{er} en 1603, alors qu'il n'avait pas encore été couronné¹. Ces cérémonies ne furent cependant pas menacées, et les rois ne dédaignaient pas ces solennités qui, si elles étaient impuissantes à conférer une quelque légitimité, leur conféraient cependant un indéniable prestige. Fortescue avait établi en effet que l'onction était nécessaire pour que le roi pût guérir les écrouelles, mais il s'était empressé d'ajouter qu'elle ne servait de rien si le roi n'était pas légitime par le sang – ce qui n'avait d'ailleurs pas empêché Henry IV de se faire oindre avec l'huile de Thomas Becket, comme Fortescue, propagandiste lancastrien, ne pouvait l'ignorer². Tous les successeurs de Henry IV – Lancastre, York et Tudor – utilisèrent cette même huile, mais les documents ne permettent pas de préciser, en ce qui concerne le XVI^e siècle, les vertus attribuées en propre à l'onction. On sait seulement qu'au XVII^e siècle, les rois touchaient dès leur avènement, sans qu'il soit possible de dater avec certitude, notamment par rapport à la Réforme, le début de cet usage. Cependant, sous Elisabeth encore, Tooker estimait que le souverain recevait «la grâce de guérir» lors

1. R. Marienstras, *Le Proche et le Lointain*, p. 161-2.

2. Voir M. Bloch, *op. cit.*, p. 223 ; il n'est pas sans ironie que Henry IV ait été le premier à utiliser cette huile, «inventée» par les Plantagenêts qui souffraient de leur infériorité envers les Capétiens dans ce domaine, mais qui n'avaient pu l'utiliser eux-mêmes, par suite de toutes sortes de circonstances relatées en détail par Marc Bloch (p. 237-42).

de son couronnement – en quoi, commente Marc Bloch, «il était, selon toute apparence, l'écho d'une tradition ancienne»¹.

On observe donc au XVI^e siècle à propos de la royauté (du moins dans les milieux éclairés) une attitude comparable à celle des Réformateurs dans le domaine religieux, que l'on peut décrire comme un souci de fixer les limites du pouvoir de ces signes qu'étaient les cérémonies du couronnement et de l'onction, tant d'ailleurs à l'adresse du monarque que de ses sujets, comme cela est très sensible dans le discours prononcé par Cranmer à l'occasion du couronnement d'Edouard VI, ou encore sous la plume de Hooker dans le passage suivant :

Our Kings therefore when they take possession of the roome they are called into, have it pointed out before their eyes, even by the very solemnities and rites of their inauguration to what affayres by the sayd lawe their supreme authoritie and power reacheth. Crowned we see they are, and inthronized and annointed. The *Crowne* a signe of militarie, the *Throne* of sedentarie or judicall, the *Oyle* of religious or sacred power².

Autrement dit, les cérémonies servaient à démontrer la légitimité du monarque couronné, mais ne possédaient pas le pouvoir de rendre légitime un monarque à qui la légitimité par le sang faisait défaut.

Entre la conception du langage, les questions théologiques et l'institution de la royauté, il y a une certaine convergence quant à la façon de concevoir le signe et à l'attitude à adopter devant les menaces de disjonction entre les signes et les choses et d'éparpillement du monde. Dans tous ces domaines on assiste à un souci de préserver, sinon la ressemblance originelle, du moins un lien qui permette d'échapper à l'arbitraire total. De ce point de vue, on peut dégager les analogies suivantes : de même que dans le domaine du langage, la médiation du Christ-Logos avait permis d'échapper à l'arbitraire qui n'aurait pas manqué de résulter de la dissolution de la ressemblance entre les mots et les choses, de même dans le sacrement de l'eucharistie, la conception calviniste de la relation entre les espèces et le corps du Christ sur le mode d'un lien métonymique se réalisant grâce à la foi permettait d'échapper à la menace d'arbitraire que faisait peser le discrédit jeté sur la transsubstantiation et sur les images ; de même enfin, en ce qui concerne l'institution de la royauté, l'insistance sur la nécessaire conjonction des cérémonies et de la légitimité par le sang permettait d'échapper au risque d'arbitraire qui n'aurait pas manqué de peser sur ces cérémonies si elles avaient eu seules le pouvoir de faire les rois. Nous allons voir comment la tétralogie dramatise les réponses apportées à la crise de la relation entre le signe et la chose signifiée par chacun des monarques qui se succèdent sur le trône.

1. Bloch, *op. cit.*, p. 221-3.

2. *Of the Laws of Ecclesiastical Politie*, VIII, 3, éd. Folger p. 342-3.

b) Le langage et le monde dans la tétralogie

Shakespeare était particulièrement sensible, nous semble-t-il, à ce qui n'était encore que des prémices de la crise du signe et de la dérive des mots et des choses, dont il avait une conscience aiguë et sans doute teintée de quelque nostalgie, comme en témoigne l'ensemble de la seconde tétralogie, que l'on a pris l'habitude d'analyser, au moins depuis Tillyard, en termes d'affrontement de deux visions du monde – d'abord d'un point de vue essentiellement politique puis, dans les années 1980, en liaison avec les questions linguistiques¹. C'est sans doute Calderwood qui, dans un premier ouvrage consacré aux questions métadramatiques, a donné la formulation la plus claire des enjeux linguistiques qui sous-tendent les conflits politiques de ces pièces, affirmant qu'il ne s'agit pas tant pour chacun des protagonistes de s'assurer le contrôle des mots que de faire prévaloir une certaine conception du langage. Dans l'ouvrage qu'il a consacré entièrement à la tétralogie, Calderwood va jusqu'à considérer celle-ci comme une mise en scène de la «chute du discours» (en une sorte de redoublement de la chute du premier homme, pour paraphraser la reine Isabelle) qui de *Richard II* à *Henry IV* perd sa valeur sacramentelle pour se trouver réduit à une fonction purement utilitaire, avant d'être partiellement rédimé par *Henry V*, qui lui restituera une certaine valeur². Le terme sacramental appelle un commentaire : on sait l'importance des discussions qui, à la Réforme, conduisirent à la redéfinition des sacrements et à leur réduction au nombre de deux, à savoir le baptême et la communion, c'est-à-dire les deux seuls qui avaient une base scripturaire et qui faisaient intervenir une promesse divine. La notion de promesse divine de rémission des péchés et son corrélat la foi du chrétien, c'est-à-dire l'acceptation de la promesse divine, sont en effet au centre de la redéfinition du sacrement par Luther :

dans toute promesse de Dieu, deux choses nous sont proposées : la parole et le signe. Nous comprenons ainsi que la parole est le testament et que le signe est le

1. Ainsi par exemple Joan Webber, «The Renewal of the King's Symbolic Role : From *Richard II* to *Henry V*» *Texas St. Lit. & Lge* 4, 1963 ; James L. Calderwood, *Metadrama in Shakespeare's Henriad : Richard II to Henry V* (1979) ; Geraldo de Sousa, «Semiotics of Kingship in *Richard II*» in G. Douglas Atkins & David M. Bergeron eds., *Shakespeare and Deconstruction* (1988) ; Ronald Macdonald, «Uneasy Lies : Language and History in Shakespeare's Lancastrian Tetralogy», *SQ* 35, 1 (1984). Tous ces ouvrages, à un titre ou à un autre, traitent de la question du langage en liaison avec les problèmes de la réalité politique. La question des priorités entre le linguistique et le politique, qui oppose Calderwood à Webber, nous semble secondaire : «whereas Webber finds Shakespeare employing royal symbolism in 'an effort to solve a political problem through creative use of language', my tendency is to reverse the priorities. Instead of regarding language as a means toward political ends, I would find Shakespeare solving problems of language by means of politics» (*Metadrama*, p. 4). Les deux approches nous semblent également légitimes, et il est d'ailleurs raisonnable de supposer que Shakespeare, ayant perçu des analogies entre la nature du langage et du pouvoir, les explore simultanément selon une démarche où chaque domaine nourrit tour à tour la réflexion dans l'autre domaine.

2. Respectivement dans *Shakespearean Metadrama*, Minneapolis, Minn., 1971, p. 172, et *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 5-7.

sacrement. Dans la messe, par exemple, la parole de Christ est le testament, le pain et le vin sont le sacrement¹.

Pour aider l'homme dans sa foi, Dieu lui donne un signe (le sacrement de la communion) qui vient confirmer la promesse, mais celle-ci est déjà contenue tout entière dans la parole (ou testament), et le signe (ou sacrement) est donné de surcroît, en vertu du principe d'accommodation par lequel Dieu se met à la portée des hommes, mais n'ajoute rien à la parole.

La dévaluation du langage sacramental équivaut donc à un retrait de la promesse divine, ce qui, dans un monde où, comme l'exprime très bien Baudrillard, «toute la foi et la bonne foi occidentales se sont engagées dans ce pari de la représentation : qu'un signe puisse renvoyer à la profondeur du sens, qu'un signe puisse s'échanger contre du sens et que quelque chose serve de caution à cet échange : Dieu bien sûr», ne peut manquer d'entraîner des implications considérables². Cette dévaluation du langage sacramental est largement amorcée sous le règne de Richard II ; mais bien qu'il soit à l'origine de cette dégradation, Richard lui-même ne se départit jamais de la conception traditionnelle du langage, fondée sur la caution divine et sur l'existence d'une alliance profonde du monde et du langage qui le décrit et interagit avec lui. Il faut dire que Richard est indissolublement lié à cette conception par son statut de roi vicaire de Dieu sur terre, que Jean de Gand rappelle avec une emphase non dénuée de réprobation, voire d'une certaine ironie :

God's is the quarrel – for God's substitute,
His deputy anointed in His sight,
Hath caus'd his death ; the which if wrongfully,
Let heaven revenge, for I may never lift
An angry arm against His minister.

(*Richard II*, I, ii, 37-41)

L'usage particulier que fait Richard du verbe «*sympathize*» dans ses paroles d'adieu à la reine résonne de l'écho des innombrables sympathies dont l'univers tout entier était saturé et témoigne de cette unité profonde entre les divers éléments d'un univers cohérent à l'extrême :

In winter's tedious nights sit by the fire
With good old folks, and let them tell thee tales
Of woeful ages long ago betid ;
And ere thou bid good night, to quite their griefs
Tell thou the lamentable tale of me,
And send the hearers weeping to their beds ;
For why, the senseless brands will sympathize
The heavy accent of thy moving tongue,
And in compassion weep the fire out,

1. *De la Captivité babylonienne de l'Eglise*, p. 189.

2. *Simulacres et simulation*, p. 16.

And some will mourn in ashes, some coal-black,
For the deposing of a rightful king.

(*Richard II*, V, i, 40-50)

Il est pour ainsi dire inconcevable qu'un roi tel que Richard puisse penser autrement que selon le mode qui est naturel à un roi vicaire de Dieu sur terre. Comme le montre très bien Calderwood, il y a en effet un lien quasiment organique entre ce statut, la conception sacramentelle du langage, et les formes de jugement telles que l'ordalie ou le duel judiciaire, dans lesquelles le verdict est renvoyé à la divinité :

To the Divine Rightness of Richard's kingship corresponds a kind of language in which words have an inalienable right to their meanings, even a divine right insofar as God is the ultimate guarantor of verbal truth. In this sacramental language of Richard's imagination God is an invisible third partner to every dialogue, the final verbal authority, even as He is the invisible third partner in every trial by combat, the final judgement authority¹.

— *Richard II : la faillite du performatif*

C'est à travers le destin du langage performatif dans cette pièce que Shakespeare donne à voir, de façon très poignante, la dissolution du langage sacramental. Cette forme particulière du langage est par essence celle qui réalise l'unité la plus parfaite entre les mots et les choses, puisque dans un même mouvement, le pouvoir sur les mots donne aussi le pouvoir sur les choses et sur les êtres. Le langage performatif est aussi le mode d'expression privilégié de la divinité et du souverain vicaire de Dieu sur terre, et à ce titre il a donc, comme il est naturel, une place de choix dans *Richard II*. Mais si le performatif est constamment présent tout au long de la pièce c'est, non moins constamment, sur le mode de l'échec.

Le premier acte qui dans la pièce fait intervenir le performatif est bien entendu l'interruption du duel judiciaire et la substitution au jugement de Dieu de la sentence royale. Le pouvoir de la parole royale est souligné, non sans une certaine amertume, à la fois par Mowbray et par Bolingbroke :

Within my mouth you have engaol'd my tongue [...]
What is thy sentence then but speechless death,
Which robs my tongue from breathing native breath ?

(I, iii, 166 et 172-3)

How long a time lies in one little word !
Four lagging winters and four wanton springs
End in a word : such is the breath of kings.

(I, iii, 213-5)

A ce stade, le pouvoir dont dispose le roi de réduire ses sujets au silence et de les contraindre à prêter serment est, semble-t-il, intact. Pourtant, les

1. James Calderwood, *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 5.

allusions de Mowbray à la trahison par Richard d'un pacte tacite (ou au moins à son ingratitudo) sont lourdes de menaces, et l'on sait que le serment que Richard impose à Bolingbroke et à Mowbray sera vite rompu par le retour de Bolingbroke – retour lui-même provoqué par une nouvelle violation de la part de Richard du droit d'un de ses sujets :

A heavy sentence, my most sovereign liege,
And all unlook'd for from your Highness' mouth ;
A dearer merit, not so deep a maim
As to be cast forth in the common air,
Have I deserved at your Highness' hands.

(I, iii, 154-8)

Comme le souligne à juste titre Macdonald, ce sont là certes les paroles d'un loyaliste, mais qui ne laissent pas d'être inquiétantes notamment par la mise en garde implicite qu'elles contiennent à l'adresse du roi et par ce qu'elles laissent entrevoir des circonstances de la mort de Gloucester. Mowbray laisse entendre en effet que sa soumission est le fait de son bon vouloir bien plus que du pouvoir magique que Richard attribue à la parole du roi, pouvoir qui selon Mowbray n'existe que pour autant que ses sujets s'accordent à le reconnaître. Or, les révélations de Mowbray sur les sombres tractations dont a fait l'objet l'assassinat de Gloucester, quoique faites à mots couverts, ne peuvent qu'être préjudiciables à l'image d'un roi oint du Seigneur que Richard s'efforce par tout son discours de donner de lui-même¹.

Tout le reste de la pièce n'est qu'une succession d'échecs du performatif ; cela commence avec l'invocation à la terre dès le moment où Richard, de retour d'Irlande, apprend le défi de Bolingbroke :

Feed not thy sovereign's foe, my gentle earth,
Nor with thy sweets comfort his ravenous sense,
But let thy spiders that sick up thy venom
And heavy-gaited toads lie in their way,
Doing annoyance to the treacherous feet,
Which with usurping steps do trample thee ;
Yield stinging nettles to mine enemie ;
And when they from thy bosom pluck a flower,
Guard it, I pray thee, with a lurking adder,
Whose double tongue may with a mortal touch
Throw death upon thy sovereign's enemies.
Mock not my senseless conjuration, lords :
This earth shall have a feeling, and these stones
Prove armed soldiers ere her native king
Shall falter under foul rebellion's arms.
.....
Not all the water in the rough rude sea
Can wash the balm off from an anointed king ;
The breath of worldly men cannot depose

1. Voir R.R. Macdonald, «Uneasy Lies ...» *SQ* 35, 1 (1984), p. 25.

The deputy elected by the Lord ;
For every man that Bolingbroke hath press'd
To lift shrewd steel against our golden crown,
God for his Richard hath in heavenly pay
A glorious angel : then, if angels fight,
Weak men must fall, for heaven still guards the right.

(III, ii, 12-26 et 54-62)

L'invocation est réitérée au château de Flint, juste avant la confrontation avec Bolingbroke, sur un mode paradoxalement plus assuré ; mais c'est une assurance de façade, qui révèle plus qu'elle ne dissimule ce que l'appel du roi a de désespéré :

Yet know, my master, God omnipotent,
Is mustering in his clouds, on our behalf,
Armies of pestilence, and they shall strike
Your children yet unborn, and unbegot,
That lift your vassal hands against my head,
And threat the glory of my precious crown.

(III, iii, 85-90)

Une fois encore, la Providence divine reste sourde aux invocations de Richard, et à tout prendre, le seul événement qui puisse être attribué à une intervention supérieure – la dispersion des soldats gallois restés fidèles à Richard, consécutive à la rumeur de la mort du roi – tendrait plutôt à faire penser que la Providence, si elle existe, est passée du côté de Bolingbroke¹.

Naturellement, la faillite du performatif ne peut manquer d'entraîner pour l'énonciateur des conséquences gravissimes, à la mesure des pouvoirs extraordinaires conférés par sa pleine maîtrise, et qui ne peuvent conduire qu'à un anéantissement complet. La découverte que le sens des mots, n'étant plus garanti par la caution divine, n'est plus imprescriptible et pour ainsi dire de droit divin, conduit inévitablement à cette autre découverte que le roi n'a plus autorité à utiliser le langage performatif, et que par conséquent il a été abandonné par Dieu². C'est donc comme il se doit par la faillite du performatif que Richard fait l'expérience de la désintégration d'un monde qu'il croyait immuable, où la seule présence du monarque commandait que l'on mît un genou en terre :

We are amaz'd, and thus long have we stood
To watch the fearful bending of thy knee,
Because we thought ourself thy lawful king ;
And if we be, how dare thy joints forget

1. Voir G. de Sousa, «The Semiotics of Kingship in *Richard II*», in G. Douglas Atkins et David M. Bergeron, eds., *Shakespeare and Deconstruction*, p. 182.

2. Voir Calderwood, *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 5. Kantorowicz remarque fort justement, à propos de *RII*, III, ii, 145 sq. : «the King that 'never dies' has been replaced by the king that always dies and suffers death more cruelly than mortals. Gone is the oneness of the body natural with the immortal body politic» (*The King's Two Bodies*, p. 30).

To pay their awful duty to our presence ?
If we be not, show us the hand of God
That hath dismiss'd us from our stewardship ;
For well we know no hand of blood and bone
Can gripe the sacred handle of our sceptre,
Unless he do profane, steal, or usurp.

(III, iii, 72-81)

Ironie suprême, Richard ne peut plus utiliser le performatif que pour délier ses sujets de leur allégeance et pour se dépouiller des attributs de la royauté :

throw away respect,
Tradition, form, and ceremonious duty ;
For you have but mistook me all this while.

(III, ii, 172-174)

Now, mark me how I will undo myself [...]

I have given here my soul's consent
T'undock the pompous body of a king (IV, i, 203, 249-50)

ou pour une malédiction dérisoire, qui doit être annulée aussitôt que proférée :

Rich. O villains, vipers, damn'd without redemption !
Dogs, easily won to fawn on any man !
Snakes, in my heart-blood warm'd, that sting my heart !
Three Judases, each one thrice worse than Judas !
Would they make peace ? Terrible hell,
Make war upon their spotted souls for this !

Scroope. [...] Again uncurse their souls ; their peace is made
With heads and not with hands.

(III, ii, 129-134 et 137-8)

Les retournements de ce genre sont une constante dans *Richard II*. Le désir de retour en arrière, de revenir sur ce qui a été fait, est maintes fois exprimé par Richard ou par son entourage (souvent au moyen du préfixe *un-* qui entre dans la création de nombreux néologismes)¹, en même temps que se trouve ainsi soulignée la cruelle irréversibilité du performatif. Ainsi lorsque Salisbury se lamente, au lendemain du rendez-vous manqué avec les troupes galloises :

O, call back yesterday, bid time return
And thou shalt have twelve thousand fighting men !

(III, ii, 69-70)

et surtout lorsque Richard, à la scène suivante, semble pour la première fois prendre la mesure exacte, négativement en quelque sorte, de la force du performatif :

1. Voir G. de Sousa, «The Semiotics of Kingship ...», p. 181.

O God ! O God ! that e'er this tongue of mine,
That laid the sentence of dread banishment
On yon proud man, should take it off again
With words of sooth !

(III, iii, 133-6)

Ce sentiment de désintégration est encore accentué lors de la chute de Richard, qui donne lieu à une multiplication de ces étranges néologismes visant à réaliser ce qui est à la lettre irréalisable : ainsi de la cérémonie inversée du découronnement, sorte d'expédient qui peut bien faire illusion aux yeux des hommes mais qui ne saurait changer quoi que ce soit au fait que Richard est le monarque légitime, fût-il indigne, et qui ne peut être destitué que par Dieu. Outre cette impossibilité qu'est sa propre déposition, qui vient le hanter jusque dans sa prison, «Then am I king'd again, and by and by / Think that I am unking'd by Bolingbröke» (V, v, 36-7), Richard imagine une autre impossibilité, signalée elle aussi par un néologisme, lorsqu'il est contraint de faire ses adieux à la reine : «Let me unkiss the oath 'twixt thee and me» (V, i, 74).

Pourtant la foi illimitée de Richard dans la Providence, souvent dénoncée par la critique comme aveugle, n'est pas *a priori* dénuée de fondement. Il convient d'ailleurs de noter que Richard n'est pas seul à l'invoquer : Jean de Gand (RII, I, ii, 37-43), York (RII, V, ii, 37 sq.), Worcester (1 HIV, V, i, 46-58) et Henry IV (2 HIV, III, i, 72-4) y font pareillement référence. On peut donc considérer que la croyance en la Providence était une croyance largement partagée au XVI^e siècle, une sorte de fonds commun, et qu'elle devait apparaître comme tout à fait légitime et conforme à la dignité d'un roi vicaire de Dieu sur terre. On trouve pareille conviction chez Montaigne, qui ne dissimule pas qu'il aurait de l'estime pour un prince qui, plutôt que de manquer à sa parole, choisirait de s'en remettre à la Providence – ajoutant que selon toute vraisemblance, la divinité se laisserait flétrir par la prière d'un roi *juste* :

Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poissant remede [le fait de manquer à sa parole], je ne l'en estimeroy pas moins. Il en se sçauraoit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout. Ainsi comme ainsi, nous faut il souvent, comme à la derniere ancre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduite du ciel. [...] Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son aide, n'aura-t-il pas à espérer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste ? («De l'utile et de l'honnête», *Essais* I, 3, p. 777-78).

L'implication est claire : l'abandon d'un monarque par la Providence est le signe qu'il n'est pas juste, et la faillite du performatif, à la lumière de ce passage, est une condamnation sans équivoque de Richard, qui néglige ce qu'il devrait considérer comme un avertissement (ou comme dit Montaigne «un coup de la verge divine») et n'éprouve aucun repentir. C'est assez dire que, selon la distinction exposée plus haut, sa démarche s'apparente moins à la supplication ou à la prière qu'à une tentative de pression sur la

divinité, à la manière d'une incantation magique. C'était là au demeurant une dérive fréquente (et que l'on retrouvait, comme nous l'avons vu en introduction de ce chapitre, dans les milieux populaires des campagnes élisabéthaines), dérive que Montaigne lui-même analyse en ces termes :

Il semble, à la vérité que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon et comme ceux qui employent les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effects magiciens ; et que nous facions nostre conte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des motz, ou de nostre contenance, que depende leur effect. Car, ayant l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance, ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy alons presenter ces parolles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos fautes. («Des Prieres» *Essais* I, 56, p. 310-1).

Il y a donc en ce qui concerne le comportement de Richard II un véritable problème d'interprétation : pour certains, Richard est moins un monarque indigne que la victime malheureuse d'une évolution historique face à laquelle l'idiome dont il dispose (celui de la doctrine des deux corps du roi) est inadapté aux complexités de la réalité nouvelle à laquelle il est confronté. Telle est l'interprétation de Macdonald, qui se situe dans le prolongement des travaux de Kantorowicz, pour qui Shakespeare était plus sensible aux implications tragiques, pour l'individu, de la gémellité de la personne royale qu'aux avantages politiques qu'elle recelait aux yeux des juristes qui l'avaient ressuscitée. A l'appui de son interprétation, Macdonald fait valoir que Richard n'est pas le seul à s'accrocher ainsi désespérément à un idiome qui n'a plus cours, et il avance l'exemple de Jean de Gand, qu'il considère comme un personnage appartenant à l'ordre ancien – pour ne pas dire révolu – égaré dans ce monde en pleine mutation qui lui est devenu totalement étranger et incompréhensible :

[Gaunt's] speech becomes, with its iterations and heavy emphases, an attempt to conjure an England which, if it ever existed at all, is now certainly dying along with Gaunt himself¹.

Il nous semble au contraire que, sauf à considérer, comme le fait York, que le pouvoir légitime doit capituler devant une force supérieure et se ranger du côté du vainqueur prévisible, la voix de Jean de Gand constitue la référence éthique de la pièce et qu'elle ne peut être ainsi écartée d'un revers de main. Sans compter qu'il ne va pas de soi de mettre ainsi sur le même plan Richard et Gand : c'est faire bon marché des mises en garde que ce dernier prodigue à Richard.

L'erreur de Richard est de croire qu'il peut impunément et sans dommage dissocier les signes du pouvoir de ce qui le fonde, c'est-à-dire la grâce divine. En d'autres termes, il croit – ou feint de croire – que les signes et les cérémonies sont doués d'un pouvoir autonome et, oubliant qu'ils ne sont

1. R.R. Macdonald, «Uneasy Lies ...», p. 27, et plus largement p. 26-8 ; E. Kantorowicz, *The King's Two Bodies*, p. 24, 26.

que des signes, c'est-à-dire des intermédiaires ou des instruments, il se laisse fasciner par eux et tombe dans le piège de l'idolâtrie, qui le conduit à prendre l'apparence du pouvoir pour le pouvoir lui-même. On peut dire que, tout en commettant l'erreur symétrique de celle de Lear, Richard II aboutit à un résultat semblable. En effet, Lear pense pouvoir conserver, sinon un certain pouvoir, du moins une certaine autorité, alors même qu'il s'est dépouillé des signes extérieurs (c'est-à-dire visibles pour autrui) de cette autorité, dont il sous-estime gravement l'importance. A l'inverse, Richard II pense pouvoir se contenter des signes ou plutôt des simulacres du pouvoir, et croit pouvoir mimer le pouvoir sans en assumer la charge et les responsabilités ; or, comme le souligne très justement Philip Edwards,

the name and additions to a king are the outward and visible signs of the power of the king and the God-given grace to wield it. Detached from power, they are absurd¹.

En cherchant à repousser toujours plus loin les limites du pouvoir du performatif, oubliant que, selon la formule de Calderwood, «between 'king' and such meanings as 'God's substitute' stands, not an equals sign, but an 'as if'»², Richard fonde non pas le règne de droit divin mais celui du caprice et de l'arbitraire, qui se manifeste par un chaos de signes contradictoires entre eux ou avec ce dont ils sont les signes, comme par exemple l'interruption du duel judiciaire pourtant ordonné par lui-même, la commutation de la peine de Bolingbroke, ou encore le comportement de Richard à son retour d'Irlande, fait d'une alternance de moments d'abattement et de confiance aussi peu justifiés l'un que l'autre. En sorte que l'opposition couramment avancée, à propos de *Richard II*, entre deux conceptions de la royauté, fondées l'une sur la caution divine et l'autre sur le respect de la loi, nous semble plus superficielle que réelle, car il apparaît clairement que les deux dimensions sont interdépendantes et que seul un monarque respectueux de la loi peut bénéficier durablement de la caution divine. On ne peut établir d'antériorité de l'une de ces dimensions par rapport à l'autre, il s'agit plutôt entre elles d'un rapport de consubstantialité, comme l'avait bien compris la reine Elisabeth, dont l'ambition était moins d'être le substitut de Dieu que l'incarnation des vertus par lui ordonnées³. Lear et Richard II perdent tous deux le pouvoir pour avoir voulu dissocier ce qui était indissociable – et ici, le fait que Lear sous-estime l'importance des signes tandis que Richard au contraire leur accorde une importance excessive importe peu. Car comme il fut rappelé à l'occasion du procès d'Essex, la

1. P. Edwards, «Person and Office in Shakespeare's Plays» in K. Muir, *Interpretations of Shakespeare*, p. 115.

2. *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 24.

3. Cf. Clifford Geertz, *Local Knowledge : Further essays in Interpretive Anthropology*, New York, 1983, p. 129, cité par G. de Sousa, «The Semiotics of Kingship ...», p. 182, qui suggère : «what if kingship in the play were not this either-or but rather a both-and proposition ?» – les deux termes de la relation étant «kingship as law-centred» et «[kingship as] a matter of divine right» (p. 174).

couronne était à la fois indissociable du pouvoir réel, et comme un prolongement organique de la personne du roi :

la Couronne n'est pas un symbole accessoire ou décoratif : elle est faite de prééminence et de pouvoir. [...] Et la couronne est si intimement attachée à la tête du Roi qu'elle ne peut en être ôtée sans que la tête et la vie et tout le reste suivent¹.

Il ressort de tout ce qui précède que le divorce entre les signes et les choses, la destruction de l'équation qui caractérisait la conception sacramentelle du langage, qui sont consommés à la fin de *Richard II*, sont moins le résultat de la mise à l'épreuve d'une réalité nouvelle d'un idiome devenu caduc, comme le soutient Macdonald, que des abus caractérisés perpétrés par Richard à l'encontre de cet idiome. A cet égard, il importe donc de bien faire la distinction entre la conception traditionnelle du monarque et le représentant imparfait qu'est Richard – distinction qui était familière aux apologistes². De ce que Richard est un spécimen bien imparfait de monarque conçu selon l'ordre ancien, on ne saurait conclure que cet ordre tout entier a fait son temps. Il faut bien prendre garde en effet que, contrairement à ce que donnent à penser certaines interprétations, il n'y a de ce point de vue aucune évolution inéluctable, nulle nécessité qui pèse sur le cours des événements, et que dans *Richard II*, la disjonction entre les signes et les choses apparaît non pas comme une disjonction de nature, définitive, mais plutôt comme étant liée à certaines circonstances particulières et aux déficiences d'un monarque particulier. Bien que nous n'ayons aucune certitude à ce sujet, le fait que, si l'hypothèse de Bergeron est exacte, la scène de déposition n'aurait pas été incluse dans la représentation commandée par les complices d'Essex en 1601, sans doute en raison de la sympathie qu'elle n'aurait pas manqué d'éveiller envers le roi déchu, viendrait conforter cette impression³.

— 1 & 2 Henry IV : *le mutisme du roi et la pléthore d'idolectes*

Face à l'effondrement de la conception sacramentelle du langage, Bolingbroke oppose non pas une conception nouvelle (il n'atteint jamais à ce degré d'articulation), mais une perception très fine de la situation, dont il sait tirer les conclusions pour les exploiter à son profit, sans s'arrêter au désarroi que devrait pourtant susciter en lui la dissolution du lien entre les mots et les choses. Le comportement de Richard ayant fait apparaître que

1. In F. Bacon, *A Declaration of the Practices and Treasons ...*, dans l'édition des œuvres complètes éditée par James Spedding, vol. IX, p. 286 ; la traduction est de R. Marienstras, «Tradition et trahison dans *Richard II*», *Le Genre Humain* 16-17, Hiver 1987-88, p. 122.

2. Ainsi par exemple Philip Sidney : «it is [...] not the fault of the art, but that by few men that art can be accomplished» et encore «shall the abuse of a thing make the right use odious?», *A Defence of Poetry*, ed. J.A. Van Dorsten, OUP, 1966, p. 34 et 55.

3. David M. Bergeron, «The Deposition Scene in *Richard II*», *Ren. Papers* 1974 (1975), cité par G. de Sousa, «The Semiotics of Kingship ...», p. 189, n. 4.

le sens des mots n'était plus garanti par la divinité, mais reposait seulement sur le caprice d'un homme, le lien entre les mots et leur sens n'est donc plus marqué du sceau de la nécessité. Alors que la conception sacramentelle du langage postulait l'existence d'un sens profond derrière la surface des mots qui, selon qu'ils étaient des signes plus ou moins fidèles, formaient un écran plus ou moins transparent, le langage une fois privé de toute garantie transcendante, se trouve soudain réduit à sa pure immanence. Dès lors que, entre un mot et un sens donnés, il n'y a plus qu'un lien arbitraire, incertain et éphémère, tout en surface et surtout éminemment dépendant du contexte dans lequel il est prononcé, Bolingbroke peut s'emparer du mot «roi» et lui donner, avec l'aide de ses vingt mille hommes en armes, la signification nouvelle de «Henry IV». C'est ainsi que la scène qui se déroule au château de Flint marque le moment où, à la figure divine, instance supérieure qui présidait naguère encore à tout dialogue comme à toute ordalie, Bolingbroke substitue la force des armes et les suffrages de la foule¹. Il n'est pas sans importance que les soldats de Bolingbroke soient silencieux, à l'image de leur chef, dont on peut dire que l'adjectif «taciturne» lui va comme une épithète homérique.

La taciturnité est en effet un trait constitutif de la personnalité du roi, mais elle est aussi une attitude particulièrement adaptée à la situation délicate dans laquelle se trouve Henry IV. Il n'est guère aisément de fonder un règne sur les ruines de la conception sacramentelle du langage pour la raison que, comme le souligne Macdonald :

A king who is in the curious position of having denied that the king's words have any privileged efficacy, who has rightly seen that the power of the word lies in its context and not in itself, will be hard pressed to keep his discovery a secret².

La position de Henry IV est des plus précaires, et il lui faut beaucoup de doigté pour préserver son royaume non seulement contre les menées des rebelles, mais aussi contre l'attitude de dénigrement adoptée par le prince Hal, sans parler de la menace permanente que constitue Falstaff, contrepoint d'un comique dévastateur au sérieux du roi usurpateur, qui ne manque pas une occasion d'exercer sa faculté de dérision, cultivant le paradoxe destiné à mettre en lumière la faiblesse du titre de Henry IV – et du prince héritier – comme lorsqu'il dit à Hal, en jouant sur le double sens du verbe «stand for» (*be worth* et *make a fight for*) :

There's neither honesty, manhood, nor good fellowship in thee, nor thou cam'st not of the blood royal, if thou darest not stand for ten shillings

(1 HIV, I, ii, 135-7)

1. Cf. Calderwood, *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 5-6.

2. «Uneasy Lies...», SQ 35, 1 (1984), p. 30.

ou encore soulignant certaines similitudes pour le moins embarrassantes entre son comportement et celui des figures de l'autorité :

Prince I see a good amendment of life in thee, from
praying to purse-taking.
Fal. Why, Hal, 'tis my vocation, Hal, 'tis no sin for a
man to labour in his vocation.

(1 HIV, I, ii, 101-2)

Il s'agit là, à n'en pas douter, d'une extension abusive du mot vocation, jusqu'à embrasser sans distinction tous les appétits et les pulsions de l'individu ; perversion inacceptable certes, mais qui si l'on y réfléchit n'est pas si éloignée de la façon dont Bolingbroke s'est emparé de la couronne. Le maintien de l'équilibre fragile issu de l'usurpation requiert donc non seulement le silence du roi, mais encore le silence complice – à défaut d'un soutien plus actif – de ceux de ses sujets qui, comme Falstaff, ont tôt fait de déceler les implications de l'usurpation. Comme le dit fort justement Macdonald, «If the king resents being called a thief, must he not buy the silence of thieves by allowing them to call their thievery a vocation ?»¹ Autant de raisons qui contraignent le roi à rester dans l'ombre et ne lui permettent guère de faire autre chose que de consolider le royaume dont son fils héritera en toute légitimité. Il est significatif que le *Henry IV* de Shakespeare ne cherche pas à asseoir sa légitimité par des cérémonies éclatantes et qu'il les tienne même dans un certain mépris, comme est significatif le fait que le récit du duc d'York relate la procession du nouveau roi à travers les rues de Londres et le plébiscite populaire qui lui est réservé plutôt que la cérémonie du couronnement.

Le vide ainsi créé par le divorce entre les signes et le sens et par le retrait de la parole du roi est comblé par une pléthore d'idolectes et par le règne de la rumeur – deux formes de fonctionnement anarchique du signe, qui contrastent fortement avec le mutisme du roi. Cette pléthore d'idolectes donne à voir concrètement la perte d'unité et l'éclatement du langage dans une Angleterre métamorphosée en une nouvelle Babel, d'ailleurs non dénuée d'une certaine saveur qui émane de l'extraordinaire bigarrure des styles, fort bien caractérisés par Joan Webber :

Henry IV's stilted and uncomfortable formality, Pistol's hackneyed borrowings from the old bombastic stage, Dame Quickly's disconnected malapropisms, Glendower's bardic eloquence, the carriers' doubly lewd chatter, Hotspur's headlong incoherence, Falstaff's Puritan aphorisms and his ready wit².

Cependant, cette pléthore d'idolectes n'est pas seulement le reflet bavard qui révèle ce que le roi voudrait taire, ou encore la source d'une grande part du bonheur littéraire des deux parties de *Henry IV*. Elle constitue le

1. «Uneasy Lies...», SQ 35, 1 (1984), p. 30.

2. Joan Webber, «The Renewal of the King's Symbolic Role...», *Texas St. in Lit. & Lge* 4, 1962-3, p. 532.

terreau sur lequel le Prince Hal fait son apprentissage et contient la promesse de la rédemption du langage qui aura lieu dans *Henry V*, comme le rappelle Warwick,

The Prince but studies his companions
Like a strange tongue, wherein, to gain the language,
'tis needful that the most immodest word
Be look'd upon and learnt

(2 HIV, IV, iv, 68-71)

faisant écho à la confidence que le Prince avait faite à Poins au début de la pièce précédente et qui concluait sur le fameux :

I am so good a
proficient in one quarter of an hour that I can drink
with any tinker in his own language during my life.

(1 HIV, II, iv, 17-19)

Tout au long des deux parties de *Henry IV*, Hal fait la preuve qu'il est devenu un véritable caméléon linguistique,

I am now of all humours that have showed them-
selves humours since the old days of goodman Adam
to the pupil age of this present twelve o'clock at mid-
night.

(1 HIV, II, iv, 90-3)

nous offrant des illustrations savoureuses de son talent, avec par exemple la scène dans laquelle Francis est réduit à l'anonymat de ses «Anon, anon, Sir» (1 HIV, II, iv, 24-95), mais surtout avec l'imitation de Hotspur, admirablement suggestive,

I am not yet of Percy's mind,
the Hotspur of the north, he that kills me some six
or seven dozen of Scots at a breakfast, washes his
hands, and says to his wife, «Fie upon this quiet
life, I want work». «O my sweet Harry», says she,
«how many hast thou killed today ?» «Give my roan
horse a drench», says he, and answers, «Some
fourteen», an hour after ; «a trifle, a trifle».

(99-106)

et pour finir, avec l'imitation du roi, en alternance avec Falstaff, dans la mise en scène improvisée de l'entrevue entre le roi et son fils (371-475). Cependant, on peut douter que cette juxtaposition d'idolectes aboutisse à une personnalité intégrée et même, comme le fait R. Abrams, que la prophétie de Warwick soit encore plausible au moment où elle est énoncée, à la fin de 2 HIV :

Rumor's usurpation of Hal's hopes and Hal's own remoteness and passivity so undermine the audience's confidence that by the time Warwick tells Henry «The Prince but studies his companions» we are no longer sure that Hal's

master plan of Part I, reduced to the level of rumor or common knowledge, is still operative¹.

Quoi qu'il en soit, il reste encore beaucoup à faire au futur Henry V pour restaurer un langage dans lequel le lien entre les mots et leur sens ne soit pas arbitraire.

— Henry V : *le langage maîtrisé*

Le règne de Henry V peut être défini, comme l'a fait Calderwood, comme un âge d'or de la rhétorique, c'est-à-dire encore comme un triomphe sur les mots². En effet, si les mots retrouvent sous son règne une certaine valeur, il s'agit non plus, comme sous Richard II, d'une valeur intrinsèque, mais d'une valeur entièrement dépendante du roi. C'est le roi qui insuffle leur valeur aux mots et en contrôle le cours, exactement comme il contrôle le cours de sa propre image et de sa propre personne, et par voie de conséquence les réactions (de confiance ou de scepticisme) de ses sujets. La grande supériorité de Henry V sur Richard II est d'avoir compris que le bon vouloir de ses sujets, condition indispensable à l'instauration d'un consensus social durable, n'était pas donné d'avance, mais qu'il lui fallait au contraire le conquérir, et qu'une authentique rhétorique pouvait être l'instrument de cette entreprise, puisque la croyance avait été détruite sous Richard II en même temps que l'unité des mots et des choses. Par les contradictions patentées de son comportement et de son discours, Richard avait discrédiété et rendu inutilisable le discours royal traditionnel fondé sur la doctrine du roi oint du Seigneur, qui avait notamment pour fonction de présenter les devoirs des sujets envers leur souverain comme étant de l'ordre de la nature, antérieurs à toute institution humaine. Les abus de Richard avaient révélé une méconnaissance fatale du mode de fonctionnement de ce type de discours, et notamment de cette condition essentielle que les signes qui le constituent doivent être rendus transparents par la croyance partagée ; que celle-ci vienne à faire défaut, et les signes prennent pour ceux qui ne croient plus une opacité qui en révèle brusquement le caractère conventionnel et artificiel, faisant obstacle à toute adhésion. C'est ce qui s'était produit sous le règne de Richard qui avait cru pouvoir imposer, à grand renfort de cérémonies, une conception de la monarchie tout à la fois présentée comme naturelle et constamment démentie par son comportement, révélant brusquement le côté fabriqué de l'ordre politique et faisant apparaître la doctrine du roi oint du Seigneur pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une sorte de mythe désormais impuissant à dissimuler la nature brutale du pouvoir. Les Elisabéthains avaient d'ailleurs sans doute conscience des origines

1. R. Abrams, «Rumor's Reign...», *Engl. Lit. Renaissance* 16, 3, 1986, p. 474-5 ; cette interprétation est étayée par la confidence à Poins (2 HIV, II, ii, 38-53), dont nous étudierons les implications dans la section suivante.

2. *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 7.

violentes de l'institution de la royauté dans les luttes féodales, si l'on en juge par ce qu'en dit Sir Thomas Smith :

By olde and auncient histories that I have red, I cannot understand that our nation hath used any other and generall authoritie in this realme neither *Aristocraticall*, nor *Democraticall*, but onely the royall and kingly majestie which at the first was divided into many and sundrie kinges, each absolutely reigning in his countrie, not under the subjection of other, till by fighting thone with thother, the overcommed alwayes falling to the augmentation of the vanquisher and overcommer, at the last the realme of England grew into one Monarchie¹.

De sorte que, comme le fait remarquer R. Macdonald, appeler le roi «oint du Seigneur» était moins une façon de reconnaître sa puissance que de le protéger contre sa faiblesse naturelle. Mais une telle fiction ne pouvait se maintenir que pour autant que ceux qui détenaient une part du pouvoir y trouvaient leur intérêt². Henry IV pour sa part était pleinement conscient que son statut de roi restait de l'ordre de la fiction perceptible comme telle, et perpétuellement hanté par le discrédit du langage et par la crainte de n'être pas cru. Mais, ne pouvant s'appuyer ni sur la doctrine du roi oint du Seigneur (discréditée par Richard) ni, en sa qualité d'homme nouveau, sur la tradition, et n'ayant pas réussi à susciter une confiance suffisante en sa personne, il avait été impuissant à recréer un consensus. Cette tâche allait être menée à bien par Henry V – il reste à examiner par quels moyens.

Nous avons déjà suggéré que la rhétorique était l'instrument de cette entreprise : il convient de préciser ce que nous entendons par une authentique rhétorique, c'est-à-dire une rhétorique parfaitement transparente, et qui n'apparaît pas comme telle – ce dont l'arrestation des traîtres et les discours d'exhortation aux troupes fournissent des exemples particulièrement révélateurs. Ce qui est remarquable dans la scène d'arrestation des traîtres est la façon dont le roi, par ses marques de confiance appuyées, conduit les traîtres à renchérir sur cette confiance en jouant la comédie de l'allégeance et en rivalisant de zèle dans la condamnation du malheureux qui, pris de boisson, a tenu des propos séditieux, et à prononcer de la sorte leur propre condamnation :

The mercy that was quick in us but late
By your own counsel is suppress'd and kill'd :
You must not dare, for shame, to talk of mercy ;
For your own reasons turn into your bosoms,
As dogs upon their masters, worrying you.

(*HV*, II, ii, 79-83)

1. *De Republica Anglorum*, ed. Mary Dewar, p. 56 ; voir aussi G. de Sousa, «The Semiotics of Kingship ...», p. 175 et G. Holderness, *Shakespeare's History*, p. 40-65 et *The Play of History*, p. 2, 17-9 et 23-4.

2. Macdonald, «Uneasy Lies...», *SQ* 35, 1 (1984), p. 23-4 et 39.

Mais le discours de prédilection de Henry V, dans lequel il donne la pleine mesure de son talent, est certainement l'exhortation aux troupes, qui lui permet de rassembler dans un grand sentiment de fraternité ses soldats de toutes conditions et de toutes origines, une première fois avant le dernier assaut contre Harfleur :

Once more unto the breach, dear friends, once more,
Or close the wall up with our English dead. [...]
 On, on, you noblest English ! [...]
 And you, good yeomen,
Whose limbs were made in England, show us here
The mettle of your pasture ; let us swear
That you are worth your breeding ; which I doubt not ;
For there is none of you so mean and base
That hath not noble lustre in your eyes.

(III, i, 1-2, 17, 25-30)

et à nouveau avant la bataille d'Azincourt :

We few, we happy few, we band of brothers ;
For he to-day that sheds his blood with me
Shall be my brother ; be he ne'er so vile
This day shall gentle his condition.

(IV, iii, 60-3)

Son utilisation très maîtrisée de la rhétorique permet donc à Henry V de refonder la royauté en restaurant un consensus; c'est-à-dire en se fondant non plus sur le mythe du roi vicaire de Dieu sur terre, désormais incapable de susciter l'adhésion de ses sujets, mais sur des bases purement humaines (ce qui fait dire à Calderwood «Henry V has earned the human right to the crown»)¹ – et même, peut-on ajouter, purement personnelles, avec tout ce que cela suppose d'équivoque et d'incertain. En premier lieu, la belle fraternité du champ de bataille est éphémère, et une fois la victoire assurée les failles sont promptes à apparaître – en fait, dès le décompte des morts ; mais surtout, on s'en souvient, tout l'art de Henry V ne suffit pas à vaincre le scepticisme de Williams.

En second lieu, l'épisode où Hal s'empare de la couronne révèle que la rhétorique ne sera pas forcément utilisée au service de la raison sous le règne de Henry V, selon le vœu, que l'on est tenté de qualifier de pieux, de Thomas Wilson². Selon Joan Webber, cet épisode est destiné à montrer que Hal est en passe de réussir là où son père a échoué, à savoir dans l'art de la persuasion :

1. *Metadrama in Shakespeare's Henriad*, p. 29.

2. Voir ci-dessus, p. 237, la définition par T. Wilson de la rhétorique comme don de Dieu à ses ministres, «that they might with ease win folke at their will, and frame them by reason to all good order».

Hal, thinking his father dead, takes the crown and plays king – and immediately afterwards protests the purity of his intentions so well that Henry's doubts about his son are put to rest. In the king's mind, Hal's actual words would have been taken as treason ; therefore, the Prince re-enacts the play in a way which he knows will appeal to his father¹.

Or, s'il est vrai que Hal réussit à convaincre son père qui, sur l'extrême fin de sa vie, a tout intérêt à croire en un avenir glorieux pour son fils, il est en revanche beaucoup moins certain que les sentiments exprimés dans le second discours, tout de piété filiale, simplement juxtaposé à un premier discours fortement égocentrique, puissent paraître sincères au spectateur, et plus encore au lecteur².

Enfin et surtout, il n'est pas sûr que Hal ait réussi à se façonner une personnalité unifiée à partir des innombrables idiolectes qu'il a appris dans sa jeunesse, et qu'il a juxtaposés plus qu'il ne les a réellement intégrés, un peu comme ces objets étranges et hétéroclites qu'il était de mode d'accumuler dans les cabinets de curiosités³. Comme le dit très bien McCanles, l'intertextualité protéiforme apprise par Hal auprès de Falstaff est fondatrice d'un discours dépourvu d'origine centrale, qui n'a plus d'auteur identifiable et par conséquent plus de répondant, mais une pluralité d'origines périphériques à la fois extérieures au sujet et constitutives du sujet. De sorte que, conclut McCanles en citant Jean-Louis Baudry, «ce n'est pas un "auteur" qui signe une "œuvre", mais un texte qui signe un nom»⁴ : il y a là un renversement «copernicien» du même type que ceux nous avons déjà observés entre la monnaie et le métal dans le rôle d'étalement de la valeur, et entre les espèces et la foi dans le sacrement de l'eucharistie.

En outre, les derniers vers de la prédiction de Warwick déjà mentionnée ne peuvent qu'éveiller la méfiance envers la stratégie du prince Hal :

The Prince but studies his companions
Like a strange tongue, wherein, to gain the language,
Tis needful that the most immodest word
Be look'd upon and learnt ; which once attain'd,
Your Highness knows, comes to no further use
But to be known and hated. So, like gross terms,
The Prince will, in the perfectness of time,
Cast off his followers.

(2 HIV, IV, iv, 68-75)

1. Joan Webber, «The Renewal of the King's Symbolic Role...», *Texas St. in Lit. & Lge* 4, 1962-3, p. 535.

2. Voir sur ce point l'analyse déjà mentionnée de Harold C. Goddard, *The Meaning of Shakespeare*, vol. 1, p. 193-5.

3. Voir Steven Mullaney, *The Place of the Stage*, début du ch. III, «The Rehearsal of cultures».

4. Voir Michael McCanles, «Shakespeare, Intertextuality, and the Decentered Self», in Atkins et Bergeron, eds., *Shakespeare and Deconstruction*, p. 204. J.-L. Baudry, «Écriture, fiction, idéologie» in R. Barthes et al., *Théorie d'ensemble*, Paris, 1968, p. 137.

Il y a quelque chose du parasite, voire du cannibale dans cette appro-
priation exhaustive, de la part de Hal, de tous les idiolectes qui se parlent
dans son royaume à des fins de destruction, selon un processus analogue à
la façon dont il s'est servi de Hotspur pour acquérir de l'honneur à
Shrewsbury, et qui n'est pas sans évoquer la forme que revêtait la curiosité
ethnographique au XVI^e siècle¹. Cependant, au moment où Henry V est
devenu l'incarnation parfaite de son peuple et où, selon les termes de
J. Webber

if Henry V prays to God rather than, like Richard, speaking for God – then he
can achieve another kind of importance by speaking for all his people. He
becomes the spirit of England²,

par un renversement ironique, le roi se trouve de ce fait soumis à la tyrannie
de l'opinion, et donc à son tour absorbé et détruit en tant qu'individu par ce
peuple qu'il avait voulu s'approprier.

3 - LA VÉRITÉ ET SA MANIPULATION

Ces réflexions sur l'usage que fait Henry V de la rhétorique conduisent à poser le problème de la nature de la vérité. Dès l'instant où le rapport des mots et de leur sens n'est plus garanti par une instance supérieure, mais seulement par un homme – fût-il le roi – et où par conséquent tout n'est plus que rhétorique, c'est-à-dire un art de présentation, de mise en forme, à des fins de persuasion plutôt que d'investigation de la vérité, il n'y a plus de Vérité mais seulement *des* vérités – ou ce qui se donne pour tel – et la limite entre le vrai et le faux, entre la réalité et la fiction, peut dans certains cas devenir difficile à tracer.

a) *De la falsification*

Ces questions revêtaient pour les Elisabéthains des aspects très concrets, notamment dans le domaine juridique. Le passage, au début du XIII^e siècle, des modes de jugement tels que l'ordalie et le duel judiciaire (dans lesquels l'établissement de la preuve se confondait avec le châtiment) à la pratique du jugement par jury impliquait la nécessité d'établir la preuve de la culpabilité *avant* d'énoncer le verdict et d'infliger la peine.

1. Cf. Steven Mullaney, *The Place of the Stage*, p. 69, qui explique que le souci de fidélité, poussé très loin dans le détail, qui caractérise la reconstitution d'une forêt brésilienne par les habitants de Rouen en 1550 à l'occasion des festivités offertes à Henry II pour célébrer son entrée, était motivé non pas par le désir de comprendre la culture brésilienne, mais par la volonté de se l'approprier pour être mieux à même de la détruire.

2. J. Webber, «The Renewal of the King's Symbolic Role...», *Texas St. in Lit. & Lge* 4, 1962-3, p. 537-8.

Or, les méthodes d'établissement des preuves en étaient encore à leurs balbutiements, et on conçoit que ce type de révolution ait pu causer des embarras et des tâtonnements qui durèrent plusieurs siècles, pendant lesquels les verdicts continuèrent de reposer essentiellement sur la notion de réputation.

Nous avons vu en effet que les jurés s'appuyaient autant sur ce qu'ils savaient déjà de l'accusé et de la communauté à laquelle il appartenait que sur ce qu'ils avaient appris au cours de l'instruction. La réputation de l'accusé, de ses témoins, des personnes qui acceptaient de se porter caution pour lui, le sentiment de la communauté – tout cela comptait beaucoup pour la décision finale, quelque dépit qu'aient pu en éprouver les juges¹. Natalie Davis a bien montré l'importance pour l'individu de ne pas être isolé, coupé d'un réseau social le tenant informé et le soutenant dans les moments difficiles². Rappelons également que les témoins locaux étaient interrogés sur «la bonne vie et honnête conversation» du requérant et qu'une certaine proximité avec l'accusé, loin de constituer un obstacle pour être membre d'un jury, était au contraire considérée comme un atout³. Nous avons vu par ailleurs que le caractère rudimentaire du système pénal (notamment la dichotomie rigide acquittement / pendaison) rendait inévitable le recours à la réputation, et dans certains cas à des présentations des faits quelque peu biaisées de la part des jurys⁴. L'étude détaillée menée par Natalie Davis sur les lettres de rémission dans la France du XVI^e siècle a révélé, conjointement avec une touche personnelle indéniable dont témoigne la variété des styles, la présence d'un certain nombre d'éléments stéréotypés. Ainsi l'introduction et la conclusion, rédigées par un notaire royal, qui devaient contenir au moins l'un des arguments suivants : l'accusé avait réagi à une provocation sous l'effet de la colère (et éventuellement du vin) ; il s'était toujours bien conduit auparavant ; il avait bonne réputation. Le mode de présentation du suppliant était également codifié, donnant

1. Cf. T.A. Green, *Verdict according to Conscience*, p. 126 et 128-9, ainsi que ch. III ci-dessus, p. 122 sq. Dans son article «The Jury and the English Law of Homicide», *Michigan Law Rev.* 74, 1 (1976) Green résume ainsi les sources d'information des jurés : outre le témoignage de l'accusé, «the jury's opinion may also have been based on what it had long known about either the homicide or the defendant, or on what it had just learned in the rumor mill of the gaol delivery sessions» (p. 424). Green mentionne également une pratique fort intéressante : lorsqu'un accusé avait bénéficié d'un verdict d'homicide excusable, la procédure normale consistait à le placer en prison dans l'attente du pardon royal. Cependant, à partir de la fin du XIV^e siècle au moins, «some defendants were released to the custody of trustworthy persons (*mainprise*) pending their receipt of the pardon. Some justices 'mainperned' pardonables who were able to find four 'gentlemen' from the country to stand as sureties» (p. 425).

2. Pour sauver sa vie, p. 34 ; l'étude de N. Davis porte sur la France, mais un certain nombre d'extrapolations sont possibles, comme elle y invite d'ailleurs elle-même, p. 143-48 (la principale différence réside dans la définition de la légitime défense, comprise de façon plus stricte en Angleterre, et est donc sans incidence sur notre propos).

3. N. Davis, *op. cit.*, p. 36 ; voir aussi Green, *art. cit.*, p. 423.

4. Voir Green, *Verdict*, Part I, *passim* et surtout p. 32-46.

généralement dans le pathétique et le mélodramatique (le suppliant était un «povre simple homme meusnier», une «povre femme impotente veuve de», un homme «chargé de femme et cinq enfans, desquelz y a deux belles filles prestes à marier») ou au contraire mettant l'accent sur les liens du suppliant avec un personnage connu. Certains n'hésitaient pas à consulter un homme de loi avant de demander l'entérinement de la lettre, voire avant de la rédiger. Ainsi, apprenons-nous au détour de ces lettres :

le suppliant ne devait pas oublier de préciser qu'il utilisait chaque jour l'arme du crime dans l'exercice de son métier, ou que celle-ci était posée sur la table à portée de sa main et n'avait pas été délibérément placée là, en prévision de la rencontre avec son ennemi ; et le fait de pouvoir affirmer que la victime avait eu le temps de se faire administrer les derniers sacrements, avait pardonné au meurtrier, endossé la responsabilité du drame ou encore pressé sa famille de n'intenter aucune action judiciaire impressionnait toujours favorablement les juges.

Ces lettres étaient donc le produit d'une collaboration entre plusieurs personnes, «qui étaient amenées à mettre en commun des données événementielles, des connaissances juridiques et un style langagier recommandé par les formulaires de chancellerie»¹.

De la même façon, les pratiques des jurys résultaient, pour la présentation des faits et l'établissement du verdict, d'une semblable collaboration avec l'accusé, les témoins, et la communauté, avec qui les jurys étaient en contact quotidien et dont ils avaient une bonne connaissance : si bien que lorsque Green parle de verdict «according to conscience», il s'agit moins de conscience individuelle que de cette conscience en accord avec le sentiment de la communauté, et qui était souvent la voix du bon sens face à la rigidité de la loi². La meilleure preuve de cette convergence entre les jurys et la communauté est que lorsqu'un pardon avait été accordé, le suppliant était «restitué à ses bonnes fame et renommée» et pouvait espérer jouir d'une amnistie totale lorsqu'il revenait chez lui. Le pardon était réel et s'accompagnait pour l'accusé d'une restauration de sa réputation et d'une réinsertion dans la communauté³.

1. N. Davis, *Pour sauver sa vie*, p. 42-5, 53 et 55.

2. Green, *Verdict*, p. 33 et 133.

3. N. Davis, *Pour sauver sa vie*, p. 37. A cet égard, la fonction des pardons royaux peut être comparée à celle de la confession pascale, dont la dimension essentielle, du moins en théorie, était la réconciliation du pécheur avec la communauté : en fait, les pratiques révèlent une grande réticence à reconnaître sa culpabilité et à dire «c'est moy», et une propension à charger son prochain (*Ibid.*, p. 47). Voir aussi l'étude de John Bossy, «The Social History of Confession in the Age of the Reformation», *Trans. Royal Hist. Soc.* (5th series, 25, 1975), qui montre cependant que dès le XIII^e siècle, la dimension de réconciliation sociale était en recul au profit d'une conception plus psychologisante de la confession et du sacrement de la pénitence : «Reconciliation to God, not to the community, became the object of the sacrament; the change was institutionalized with the universal imposition of private confession by the Lateran Council of 1215» (p. 22).

Mais les mêmes ressorts pouvaient aussi jouer en sens inverse, dans l'intention délibérée de nuire à l'accusé, comme il arrivait fréquemment dans les accusations de sorcellerie. Dans les périodes de crise notamment, la malveillance de la communauté était prompte à faire naître toutes sortes de rumeurs, qui permettaient de rejeter la responsabilité du mal sur un bouc émissaire et dispensaient de fournir des preuves – d'ailleurs difficiles à établir en raison du mode d'opération spécifique de la magie, qui le plus souvent rendait malaisée l'identification de l'agent et ne permettait guère d'avancer que des soupçons. Le fait que Reginald Scot juge utile d'indiquer la précaution élémentaire «that the judges should take care to ascertain that the means used [by the suspected witch] were adequate to the deed confessed» en dit long sur l'atmosphère de ces chasses aux sorcières¹. Certaines «sorcières» en effet étaient prêtes à avouer n'importe quoi (comme les prisonniers sous la torture), quitte à se rétracter ensuite. Catherine Belsey a bien montré comment les palinodies des sorcières étaient liées aux circonstances entourant leur prise de parole (notamment selon l'intensité des pressions exercées et la présence ou l'absence de public) et a avancé l'idée que ces femmes élevées, comme toutes leurs congénères, dans l'idéologie qui faisait du silence la vertu féminine par excellence, se laissaient en quelque sorte griser par la possibilité qui leur était soudain offerte de se faire entendre et par l'assurance de susciter l'intérêt et de retenir l'attention, fût-ce au péril de leur vie : «vehement denial turns readily to detailed confession, and often back again. It is almost as if, allotted a subject-position in a familiar discourse, they seize it eagerly and sometimes eloquently». L'histoire d'une certaine Alice Samuel, de Warboys, accusée de sorcellerie par la famille Throckmorton, est emblématique :

It is easy to attribute these shifts of Alice Samuel – from silence to scolding and from confession to denial – to a combination of panic and senility. But there is another way of interpreting her behaviour. Enjoined to silence, women have no position from which to define their own being. Alice eventually adopts whatever position is allotted to her, even if this means collaborating in her own conviction and execution. The Throckmortons can get her to confess ; her husband can get her to revert to the woman's virtue of silence ; on the scaffold when there is no longer anything to gain or lose she can be induced to confess what she had previously denied. [...] The supreme opportunity to speak was the moment of execution. The requirement for confessions from the scaffold, so that the people could see how church and state combined to protect them from the enemies of God and society, paradoxically also offered women a place from which to speak in public with a hitherto unimagined authority which was not diminished by the fact that it was demonic².

1. Voir Kittredge, *Witchcraft in Old and New England*, p. 138, et plus généralement tout le ch. VI «*Venefica*».

2. The *Subject of Tragedy*, p. 188-91.

L'orientation féministe de l'étude de C. Belsey ne doit bien sûr pas faire perdre de vue les nombreux points communs entre la façon dont étaient traitées les sorcières et, par exemple, les catholiques accusés de trahison : tous étant pareillement stigmatisés comme «ennemis du genre humain». Il n'en reste pas moins cependant que le cas des sorcières est fort éclairant sur le mode de fonctionnement de la rumeur et sur le poids que pouvait avoir le sentiment de la communauté.

b) Des preuves matérielles et de leur perversion

Le transfert de l'instruction, confiée non plus aux jurys mais aux juges à partir du XVI^e siècle, sans entraîner de véritable révolution immédiate, allait en revanche apporter des changements profonds à long terme, que l'on peut caractériser comme le passage de l'ère de la parole de l'homme digne de foi à celle de la recherche de certitudes maximales que l'on pensait pouvoir trouver dans les preuves matérielles. L'un des effets de ce transfert de compétences, en effet, fut d'accroître l'importance des indices de la culpabilité aux dépens du sentiment de la communauté. Les indices matériels apparaissaient à la fois plus fiables que l'opinion des jurys sur la renommée des prévenus et plus faciles à mettre en évidence que les motivations et l'état d'esprit dans lequel avait été commis le crime, qui appartenaient au secret des consciences. Cette tendance, déjà perceptible dans les procès de trahison, où l'intention était inférée de manière automatique à partir de certains indices factuels, était en outre conforme au souci des gouvernements de ne pas mener des persécutions ouvertement religieuses et à son corollaire, la réticence à sonder les intentions.

Cette attention nouvelle portée aux indices matériels mit cependant sans doute quelque temps à entrer dans les mœurs, si l'on en juge par le comportement des criminels. L.B. Smith s'est fait l'écho de l'étonnement qui saisit l'historien devant la légèreté qui entoure les menées des conspirateurs, et qui présente un mélange consternant d'optimisme désinvolte et de totale indifférence pour les détails d'ordre pratique : «almost without exception, [traitors] behaved in an unimaginably irrational and infantile fashion as if they were asking to be destroyed ; and understandably the verdict of history has been 'of unsound mind'»¹. L'anecdote suivante se passe de tout commentaire :

When in 1586 Anthony Babington was plotting to kill Elizabeth I of England and enthrone Mary, Queen of Scots, in her stead, he commissioned portraits of himself and five of his fellow conspirators. On his own portrait he rather unwisely caused to be inscribed, in Latin : «These men are my Companions, whom very Dangers draw». Taking considerable trouble over the paintings, he planned to send the painter to Wales to complete the series and said that he

1. *Treason in Tudor England*, p. 31.

would keep them «as a memorial of so worthy an act as attempting her majesty's person».

Les autorités, inutile de le préciser, ne lui laisserent pas le temps de mettre à exécution tous les détails d'un plan si minutieusement élaboré¹. La maladresse et la négligence des criminels constituent aussi le ressort principal d'une tragédie domestique comme *Arden of Faversham* (1592), dont l'intrigue se ramène pour une bonne part à une succession de bavures commises par des tueurs à gages. Mais ces personnages comiques de lourdauds n'ont pas l'apanage des négligences grossières, comme il ressort de la scène d'arrestation d'Alice Arden pour le meurtre de son époux :

<i>Franklin</i>	Know you this hand-towel and this knife ?
<i>Susan</i>	[aside] Ah, Michael, through this thy negligence Thou hast betrayed and undone us all.
<i>Michael</i>	[aside] I was so afraid, I knew not what I did. I thought I had thrown them both into the well.
<i>Alice</i>	It is the pig's blood we had to supper. But wherefore stay you ? Find out the murderers.
<i>Mayor</i>	I fear me you'll prove one of them yourself.
<i>Alice</i>	I one of them? What mean such questions ?
<i>Franklin</i>	I fear me he was murder'd in this house And carried to the fields, for from that place Backwards and forwards may you see The print of many feet within the snow. And look about the chamber where we are And you shall find part of his guiltless blood ; For in his slipshoe did I find some rushes, Which argueth he was murder'd in this room.

(Sc. 14, 392-408)

Assez vite, cependant, il devint évident que les preuves matérielles, qui avaient pu donner l'illusion d'une fiabilité absolue, étaient également susceptibles de manipulation et de fabrication. Dès 1584, Reginald Scot raconte l'histoire suivante dans son ouvrage *The Discoverie of Witchcraft* :

A young woman fell sick and «a famous witch called mother Baker» was consulted. Mother Baker, learning that the family suspected a woman of the neighborhood, declared that this woman was guilty, for she made a heart of wax and picked it with pins and needles. Mother Baker, to support her fiction, concealed such an image in the victim's house. Her fraud was detected².

Mais il faut toutefois tenir compte du fait que Reginald Scot était un esprit remarquablement éclairé et au bout du compte peu représentatif de son temps. Beaucoup plus typiques semblent les réactions des personnages de

1. L. Campbell, *Renaissance Portraits*, p. 209.

2. Cité par Kittredge, *Witchcraft in Old and New England*, p. 87.

Shakespeare devant ce type de manipulation d'indices matériels dont son théâtre offre un certain nombre d'exemples, notamment le fameux mouchoir d'Othello placé par Iago dans les appartements de Cassio, ou encore le stratagème imaginé par Edmund, qui prétend avoir trouvé chez son frère une lettre fort compromettante. Ce sont là des procédés au fond élémentaires mais qui fonctionnent parfaitement sur les personnages (voire sur les spectateurs), sans qu'il soit nécessaire de leur attribuer une crédulité particulière. En regard de cette attitude «moyenne», l'ouvrage de Scot apparaît comme une remarquable entreprise d'investigation rationnelle de tout ce qui touchait à l'identité des sorcières et à leurs activités, à commencer par une typologie qui témoigne d'une grande lucidité :

One sort of such as are said to bee witches, are women which be commonly old, lame, blear-eied, pale, fewle, and full of wrinkles ; poore, sullen, superstitious, and papists; or such as knowe no religion : in whose drousie minds the divell hath gotten a fine seat ; so as, what mischeefe, mischance, calamitie, or slaughter is brought to passe, they are easilie persuaded the same is doone by themselves¹.

Scot démonte également les mécanismes par lesquels les gens rejettent la responsabilité des maux qui frappent la communauté sur les sorcières, isolant deux motifs principaux de cette attitude : en premier lieu, la tendance fort répandue à refuser de reconnaître ses propres péchés et à les faire porter à d'autres plutôt que de se repentir,

The Fables of Witchcraft have taken so fast hold and deepe root in the heart of man, that fewe or none can (nowadaies) with patience indure the hand and correction of God. For if any adversitie, greefe, sicknesse, losse of children, corne, cattell, or libertie happen unto them ; by and by they exclaime uppon witches [...] as though they themselves were innocents, and had deserved no such punishments. (Livre I, ch. 1)²

et en second lieu, le besoin de rationalisation par le surnaturel de ce qui résiste à toute explication naturelle :

These miserable wretches are so odious unto all their neighbors, and so feared, as few dare offend them, or denie them anie thing they aske : whereby they take upon them ; yea, and sometimes thinke, that they can doo such things as are beyond the abilitie of humane nature. [...] It falleth out many times, that neither their necessities, nor their expectation is answered or served, in those places where they beg or borrowe ; but rather their lewdnesse is by their neighbors reprooved. [...] so as sometimes she curseth one, and some times an other ; and that from the maister of the house, his wife, children, cattell, etc. to the little pig

1. *The Discoverie of Witchcraft*, s.l., 1584, Livre I, ch. 3.

2. Cf. K. Thomas, *Religion and the Decline of Magic* : «It was ironic that such a presumption should have been so readily made. If the curser was provoked by a genuine injury, it is hard to understand why contemporaries should have been so reluctant to see the outcome as a divine judgement. Yet reluctant they generally were [...]. The notion that God might avenge the poor by responding to their supplications was one which the Church, like society as a whole, seems to have been unwilling to face directly» (voir aussi p. 519, 624 et 665).

that lieth in the stie. Thus in processe of time they have all displeased hir, and she hath wished evill lucke unto them all ; perhaps with curses and imprecations made in forme. Doubtlesse (at length) some of hir neighbours die, or fall sicke ; or some of their children are visited with diseases that vex them strangelie : as apoplexies, epilepsies, convulsions, hot fevers, wormes, etc. Which by ignorant parents are supposed to be the vengeance of witches. (Livre I, ch. 3)¹.

Autre fait remarquable, Scot situe l'efficacité de la sorcellerie dans la conscience de ceux qui se laissent abuser – au nombre desquels il inclut les sorcières elles-mêmes – et souligne la convergence remarquable entre les attentes des juges et de la communauté (sans oublier les intérêts des escrocs)² et les désirs des sorcières, rejoignant ainsi les analyses de C. Belsey, avec cette différence que selon lui, la tentation dominante à laquelle cèdent les sorcières est non pas celle de la parole, mais celle d'un sentiment de pouvoir les plaçant sur un pied d'égalité avec la divinité :

The witch on the other side expecting hir neighbours mischances, and seeing things sometimes come to passe according to hir wishes, curses, and incantations [...] being called before a Justice, by due examination of the circumstances is driven to see hir imprecations and desires, and hir neighbors harmes and losses to concurre, and as it were to take effect, and so confesseth that she (as a goddes) hath brought such thinges to passe. Wherein, not onelie she, but the accuser, and also the Justice are fowlie deceived and abused ; as being thorough hir confession and other circumstances persuaded (to the iniurie of Gods glorie) that she hath doone, or can doo that which is proper onelie to God himselfe (Livre I, ch. 3).

Les mécanismes décrits par Scot sont très proches de ceux qui étaient mis en œuvre dans les séances d'exorcisme³, qui sont démontés par Erasme dans son colloque intitulé «Exorcism», où il décrit une séance d'exorcisme organisée par un certain Polus, qui a pris soin «en guise de prologue à sa pièce», de répandre la rumeur selon laquelle une âme en peine hante sa propriété. Ce Polus est passé maître dans l'art de la manipulation des esprits crédules, comme nous le révèle une anecdote destinée à camper le portrait de cet acteur-metteur en scène né. Un jour qu'il se promenait avec un groupe d'amis, par un temps magnifique sous un ciel sans nuage, Polus s'arrêta tout à coup, se signa et s'exclama, pointant vers le ciel un doigt

1. Sur la rationalisation par le surnaturel de l'inexplicable, voir aussi Kittredge, *Witchcraft in Old and New England*, p. 4-6.

2. Les pratiques d'escroquerie font l'objet du chapitre 8, intitulé «Causes that moove as well witches themselves as others to thinke that they can worke impossibilities, with answers to certeine objections...».

3. Comme l'indique Greenblatt à propos de Samuel Harsnett, auteur d'une *Declaration of Egregious Popish Impostures* (1603), les Réformateurs furent prompts à saisir ces analogies et à voir tout le parti qu'ils pouvaient tirer des analyses de Scot, affirmant que, comme dans les cas de sorcellerie, «the significance of exorcism lies not in any intrinsic quality of the ritual or in the character of the marks of possession but in the impression made upon the minds of the spectators» (*Shakespearean Negotiations*, p. 100).

angoissé : «May the most merciful God avert this portent !» – présage qui, inutile de le dire, restait invisible pour ses compagnons :

When they insisted they did not see it, and he had ordered them to look hard and pointed out the place again and again, someone or other, anxious not to seem unobservant, finally declared that he too saw it. One after another followed suit, for they were ashamed not to see what was so perfectly clear ! Why go on ? Within three days, report of the appearance of such a portent had spread throughout England. But it's wonderful how much the story grew in the telling. Some persons, in all seriousness, expounded the meaning of the wonder. The man who had set the story going thoroughly enjoyed their folly¹.

Le reste du colloque est consacré au récit minutieux de la recherche des autres acteurs – tant complices qu'innocents – et de quelques spectateurs, choisis pour leur prédisposition à interpréter le moindre «signe», et au déroulement des cinq actes de la pièce imaginée par cet étrange personnage pour se divertir aux dépens d'un prêtre qui effectuait des exorcismes. On retrouve cette référence au théâtre chez Harsnett pour qui, commente Greenblatt,

What seems spontaneous is in fact carefully scripted, from the shaping of audience expectation to the rehearsal of the performers. [...] Exorcisms, Harsnett argues, are stage plays, most often tragi-comedies, that cunningly conceal their theatrical inauthenticity and hence deprive the spectators of the rational disenchantment that frames the experience of a play. The audience in a theater knows that its misrecognition of reality is temporary, deliberate, and playful. The exorcist seeks to make the misrecognition permanent and invisible².

On reconnaît là à la fois l'un des griefs principaux énoncés à l'encontre d'une certaine littérature (que l'on peut qualifier de littérature du trompe-l'œil) et ce qui est sans doute l'enjeu majeur des discussions littéraires de la Renaissance. William Nelson a montré comment, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, se fit jour une attitude inédite envers la littérature, caractérisée en particulier par un souci radicalement nouveau de distinguer entre les écrits véridiques (c'est-à-dire conformes à la vérité historique) et les autres, stigmatisés comme mensongers³.

1. *Ten Colloquies*, tr. Craig R. Thompson, 1957, p. 39.

2. *Shakespearean Negotiations*, p. 101 et 106.

3. William Nelson, *Fact or Fiction : The Dilemma of the Renaissance Storyteller*, p. 4-7, qui explique que la littérature de l'Antiquité classique n'avait jamais eu la prétention de se donner pour vraie, et que d'ailleurs le problème de la vérité historique ne se posait pas pour les Anciens, tout au moins dans ces termes (voir aussi E. Auerbach, *Mimesis*, p. 22-4 et Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*). C'est des débuts de l'ère chrétienne que date (sans doute par contagion des pratiques de lecture des textes sacrés) l'habitude de lire toute littérature, y compris celle de l'Antiquité païenne, comme véridique ; naturellement, cette pratique finit par engendrer des doutes sur le caractère véridique de tout ce qui pouvait se lire, sans qu'il se dégageât toutefois des certitudes suffisantes sur ces questions, d'où le malaise éprouvé devant toute littérature au statut ambigu.

Ce souci nouveau de démêler le vrai du faux, et le discrédit dont souffrissent en conséquence toutes les fictions (automatiquement assimilées à des mensonges), conduisirent les auteurs à deux attitudes diamétralement opposées : certains niaient catégoriquement que les histoires qu'ils racontaient fussent des fictions et prétendaient s'en tenir à la stricte vérité (d'où la vogue, qui se poursuivit durant tout le Moyen Âge, des récits frauduleux, c'est-à-dire de fictions déguisées en simples transcriptions de manuscrits anciens – toujours introuvables – qui relataient des faits réels) ; d'autres au contraire laissaient entendre à mots couverts (généralement au moyen de quelque extravagance tout à fait incroyable) que leurs histoires étaient bel et bien des fictions, revendiquant par le fait le droit de se situer en dehors du champ du vrai et du faux¹. En sorte qu'au XVI^e siècle, le problème de la distinction entre le vrai et le faux restait entier, et tous ceux qui faisaient profession d'écrire furent confrontés d'une manière ou d'une autre à l'accusation de mensonge. C'est ainsi que l'on trouve sous la plume de Sir Philip Sidney la vieille distinction entre mensonge et fiction, dont la formulation, en dépit d'une certaine touche d'humour, reste très traditionnelle – à l'exception peut-être de l'attaque oblique lancée contre les historiens, présentés comme plus sujets au risque d'erreur en raison de leur prétention à rapporter une vérité dont on commençait à avoir conscience qu'elle était fort imparfaitement connue :

for the poet, he nothing affirms, and therefore never lieth. For, as I take it, to lie is to affirm that to be true which is false. So as the other artists, and especially the historian, affirming many things, can, in the cloudy knowledge of mankind, hardly escape from many lies. But the poet (as I said before) never affirmeth. [...] And therefore, though he recount things not true, yet because he telleth them not for true, he lieth not [...] so think I none so simple would say that Aesop lied in the tales of his beasts ; for who thinks that Aesop wrote it for actually true were well worthy to have his name chronicled among the beasts he writheth of².

Sidney se fait également le chantre de la fonction créatrice du poète – y compris sous sa forme la plus débridée – et revendique éloquemment le droit à la fiction comme troisième voie entre vérité et mensonge :

There is no art delivered to mankind that hath not the works of nature for his principal object [...]. Only the poet, disdaining to be tied to any such subjection, lifted up with the vigour of his own invention, doth grow in effect another nature, in making things either better than nature bringeth forth, or, quite anew, forms such as never were in nature, as the Heroes, Demigods, Cyclops, Chimeras, Furies, and such like³...

1. Voir W. Nelson, *Fact or Fiction*, p. 8 et 15-27.

2. *A Defence of Poetry*, ed. J.A. Van Dorsten, Oxford, 1966, p. 52-3.

3. *Ibid.*, p. 23.

Sur ce point cependant, Puttenham énonce une position plus nuancée, définissant le poète comme étant à la fois «*a maker and a counterfaitor*» (par quoi il faut entendre un créateur et un imitateur de la nature) :

A poet is as much to say as a maker. And our English name well conformes with the Greeke word, for of ποιειν, to make, they call a maker *Poeta*. Such as (by way of resemblance and reuerently) we may say of God ; who without any trauell to his diuine imagination made all the world of nought, nor also by any paterne or mould, as the Platonicks with their Idees do phantastically suppose. Euen so the very Poet makes and contrives out of his owne braine both the verse and matter of his poeme, and not by any foreine copie or example, as doth the translator, who therefore may well be sayd a versifier, but not a Poet. The premises considered, it giueth to the name and profession no smal dignitie and preheminence, aboue all other artificers, Scientificke or Mechanicall. And neuerthelesse, without any repugnancie at all, a Poet may in some sort be said a follower or imitator, because he can express the true and liuely [image] of euery thing is set before him, and which he taketh in hand to describe: and so in that respect is both a maker and a counterfaitor : and Poesie an art not only of making, but also of imitation¹.

Cependant, le récit véridique conservait une supériorité absolue sur la fiction qui devait, pour acquérir ses lettres de noblesse (voire tout simplement son droit de cité), justifier de son utilité. Les auteurs avançaient généralement quelque but élevé, faisant valoir que l'objet de la fiction était d'ouvrir l'accès à une vérité d'un autre ordre, non pas particulière et ponctuelle comme la vérité historique, mais une vérité de portée plus générale et abstraite, de nature philosophique, morale ou religieuse. D'où l'affirmation de Sidney, reprenant la distinction aristotélicienne entre histoire et poésie selon laquelle la poésie est un genre plus philosophique que l'histoire : «*the poet is indeed the right popular philosopher*» (*A Defence of Poetry*, p. 34), et l'exaltation de la vocation spécifique du poète : «*in truth, not labouring to tell you what is or is not, but what should or should not be*» (*Ibid.*, p. 53). C'est ainsi qu'on en vint peu à peu à juger de la «vérité» d'une œuvre à l'aune de sa valeur morale et religieuse – le mensonge devenant alors dans cette perspective, selon la formule célèbre de saint Augustin, «ce qui ne signifie rien», et qui se distingue donc sans ambiguïté de la fiction². Mais ce type de justification n'allait pas sans poser de nouveaux problèmes : en effet, l'exigence d'une vérité d'ordre philosophique, moral ou religieux, conduisit à une prédilection pour le vraisemblable, qualité tour à tour louée et vilipendée parce qu'elle faisait resurgir le risque de confusion entre fiction et réalité³.

1. In O.B. Hardison, Jr., ed., *English Literary Criticism : The Renaissance*, p.148.

2. W. Nelson, *Fact or Fiction*, p. 14 et 21.

3. Voir W. Nelson, *Fact or Fiction*, p. 49-51.

c) *Vérité et fiction dans la tétralogie*

La contribution que Shakespeare apporte à ces débats dans la seconde tétralogie est des plus intéressantes, avec notamment toute une interrogation sur ce qu'il advient de la vérité une fois que les rois et les évêques ont cessé d'en être la pierre de touche : en effet, Henry IV n'est guère digne de foi, l'archevêque d'York se retrouve à la tête d'une rébellion, l'archevêque de Canterbury et l'évêque d'Ely ne sont pas d'une probité à toute épreuve, et pour ce qui est de Henry V, ses assurances de refus d'être échangé contre une rançon ne semblent pas avoir vaincu les doutes du récalcitrant Williams. Nous retrouvons dans la tétralogie la tendance à la dévalorisation de la parole du gentilhomme que nous avons signalée à propos du transfert de l'instruction des affaires criminelles des jurys aux juges, et la montée corrélative de la recherche de certitudes matérielles, mais aussi de la rumeur, qui conduit à mettre en évidence le fait que la ligne de démarcation entre le vrai et le faux est ténue, et fait ressortir le danger d'une confiance aveugle dans les preuves matérielles.

— *La parole du gentilhomme en déclin*

Nous avons vu que certains mots, qui étaient traditionnellement investis d'une certaine valeur et d'un certain pouvoir, notamment celui de *gentleman*, ne garantissaient plus rien. Falstaff fait cruellement l'expérience du discrédit où est tombée la parole du *gentleman* :

		What said Master
	Fal.	Dommelton about the satin for my short cloak and my slops ?
	Page	He said, sir, you should procure him better assurance than Bardolph : he would not take his bond and yours, he liked not the security.
	Fal.	Let him be damned like the glutton ! Pray God his tongue be hotter ! A whoreson Achitophel ! A rascally yea-forsooth knave, to bear a gentleman in hand, and then stand upon security ! [...] I looked a should have sent me two and twenty yards of satin, as I am a true knight, and he sends me 'security' !

(2 HIV, I, ii, 28-45)

Certes, cette méfiance envers Falstaff est sans doute justifiée, comme le montre la fin de la pièce, où l'on voit Falstaff plus soucieux de prolonger la durée de son crédit que d'honorer ses dettes, cette fois-ci envers le juge Shallow, qui doit se contenter d'une vague promesse, «Master Shallow, I owe you a thousand pound. [...] Sir, I will be as good as my word» (2 HIV, V, v, 73 et 85) alors que les lignes 10-12 de la même scène ont révélé que Falstaff n'a pas dépensé cette somme. Mais l'important dans cette réaction indignée de Falstaff est qu'elle annonce l'ampleur des changements qui se

profilent dans le monde d'après l'usurpation, à travers le contraste établi entre d'une part *gentleman* ou *true knight* et d'autre part *security* (dont le martèlement évoque l'acharnement d'Othello, ô combien illusoire, à obtenir «*satisfaction*» sous la forme d'une preuve tangible de l'infidélité de Desdémone). En outre, Falstaff n'est jamais qu'un symptôme, et non la cause, du discrédit généralisé de la parole, dont la source est à chercher au sommet de la pyramide politique, dans le personnage du roi, qui devrait au contraire être la source de toute vérité. Falstaff ne fait que parodier les pratiques des représentants suprêmes de l'autorité : il est voleur et menteur, contrefait le mort, et s'attribue de façon abusive la gloire d'avoir tué Hotspur ; mais on peut en dire autant de Henry IV, qui a usurpé le trône, se fait contrefaire par ses soldats sur le champ de bataille, et se livre à une basse trahison à Gaultree, ainsi que du prince Hal, qui se sert de Hotspur comme instrument de son ascension et, une fois devenu roi, s'empare de la couronne de France par des moyens pour le moins douteux. Comme le fait remarquer à juste titre Rubinstein, tous trois révèlent la même habileté à subvertir le contenu de leurs obligations pour en tirer le plus grand profit personnel. Et cette impression est encore renforcée par l'omniprésence du vocabulaire de la dette, de la monnaie et du commerce, qui contribue puissamment à évoquer un monde dans lequel la ruse, et non plus le respect de sa parole, est devenue la vertu cardinale et la clé de toute réussite¹.

Montaigne condamne violemment cette attitude opportuniste envers sa parole qui, dans un monde fondé sur l'analogie, avait forcément des conséquences d'une gravité incalculable. S'il admet que «le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre», il s'empresse d'ajouter «resignons cette commission à gens plus obeissans et plus souples», et reste profondément persuadé que c'est pour un prince un véritable malheur que d'avoir à «gauchir sa parole et sa foi» :

Le Prince, quand une urgente circonstance et quelque impétueux et inopiné accident du besoing de son estat luy faict gauchir sa parole et sa foi, ou autrement le jette hors de son devoir ordinaire, doit attribuer cette nécessité à un coup de la verge divine ; vice n'est-ce pas, car il a quitté sa raison à une plus universelle et puissante raison, mais c'est certes mal'heure. De manière qu'à quelqu'un qui me demandoit : «Quel remede ? – Nul remede, fis je : s'il fut véritablement geiné entre ces deux extremes [...] il le falloit faire ; mais s'il le fit sans regret, s'il ne luy greva de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes». [...] Que luy est-il moins possible à faire que ce qu'il ne peut faire qu'aux dépens de sa foy et de son honneur, choses qui à l'aventure luy doivent estre plus chères que son propre salut, ouy, et que le salut de son peuple ?²

1. Voir E. Rubinstein, «*1 Henry IV* : The Metaphor of Liability», *St. in Engl. Lit.* 10, 1970, p. 293-4.

2. «De l'utile et de l'honnête», *Essais* III, 1, p. 768 et 777-8.

Jusqu'à quel point Montaigne pousse l'exigence de respect de la parole donnée, cela apparaît dans le passage suivant, qui présente une situation que l'on peut qualifier d'extrême :

Des voleurs vous ont prins ; ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du paiement de certaine somme ; on a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foy sans payer, estant hors de leur mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte ; et quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encore suis je tenu de faire la maille bonne de ma parolle. (*Ibid.*, p. 779)

Dans la perspective où se place Montaigne, l'idée sous-jacente est que le respect de la parole donnée est ce qui fait le partage fondamental entre le pouvoir légitime et la sauvagerie des hors-la-loi – ceux, précisément, qui sont «sans foi ni loi». D'où également la condamnation de toute ruse dans l'exercice de la justice :

Certes, j'ay eu souvent despit de voir des juges attirer par fraude et fauces esperances de faveur ou pardon le criminel à descouvrir son fait, et y employer la piperie et l'impudence. [...] C'est une justice malicieuse ; et ne l'estime pas moins blessée par soy-mesme que par autruy (*Ibid.*, p. 768).

On sent, au travers de la rigueur de la position de Montaigne, le souci de conserver au respect de la parole donnée son statut de référence éthique ; la situation évoquée par Shakespeare par le biais de l'aporie de Falstaff apparaît d'emblée comme beaucoup plus problématique, et révèle que l'incertitude est devenue la force prédominante. Falstaff a conclu un pacte avec le diable, à qui il a promis son âme en échange d'une cuisse de chapon et d'une coupe de Madère le jour du vendredi saint (1 HIV, I, ii, 111-9), et le Prince ne doute pas qu'il tiendra parole. Mais comme le fait remarquer Poins, si Falstaff tient parole au diable, il s'expose à être damné par le fait que la promesse faite au diable est incompatible avec les obligations dues à Dieu du fait de la promesse implicite de rédemption accordée à tout être à sa naissance, qui constitue un donné, antérieur à tout contrat. L'homme qui naît est pécheur, mais il a été racheté par avance par le sacrifice du Christ et il n'a donc pas d'autre choix que de se conformer à la loi divine. Rappelons que l'on n'était pas «propriétaire» de sa vie, on en était seulement dépositaire pour un temps limité, et on ne pouvait en disposer à sa guise, car elle appartenait au roi en ce monde, et en dernière instance à Dieu, envers qui on en était comptable¹. Ce que visent à souligner la situation impossible dans laquelle s'est mis Falstaff en faisant au diable une promesse incompatible avec la vie de chrétien, comme aussi son refus de

1. Cf. *Everyman*, 56-7, où Dieu se plaint de l'ingratitude des hommes, tant en ce qui concerne la promesse de rédemption que la vie ici-bas, qui leur a seulement été prêtée : «They thank me not for the pleasure that I to them meant, / Nor yet for their being that I them have lent». Le suicide, comme le meurtre, était naturellement un crime contre la loi religieuse, mais aussi contre la loi humaine, puisqu'il revenait à priver le roi d'un de ses sujets (voir par exemple Blackstone, *Commentaries IV*, p. 190).

payer la dette de sa vie (1 *HIV*, V, i, 126-8), est que la transgression de Bolingbroke a produit un monde impossible, où l'exigence du respect de sa parole est devenue éminemment ambiguë et dans lequel il n'y a plus aucun point d'ancrage. L'incertitude qui résulte de cette absence de point d'ancrage est naturellement propice à l'élosion de la rumeur.

— *Le règne de la rumeur*

La caractéristique fondamentale de la rumeur est d'être une parole sans origine, sans garant, et qui se situe donc aux antipodes de la parole responsable. En outre, elle ne véhicule pas toujours et nécessairement de fausses nouvelles : il lui arrive de dire la vérité, comme en témoignent les rapports de Travers et de Morton (2 *HIV*, I, i) et le reproche qu'elle s'adresse à elle-même dans l'*Induction* : «But what mean I / To speak so true at first?» (27-8). Son essence est donc plutôt de l'ordre de la contradiction, et elle est par excellence la figure de l'instabilité, de l'incertitude, de l'imprévisible. La rumeur a une place de choix dans 2 *HIV*, pièce dont l'intrigue est presque inexistante, et dont l'espace est déserté par les personnages principaux : le Prince Hal apparaît seulement à l'Acte II, sc. ii, et le roi plus tard encore – et seulement de façon sporadique – à l'Acte III. Du côté des rebelles, la disparition de Hotspur est cruellement ressentie, non seulement, comme le déplore Morton, sur le plan militaire,

his death, whose spirit lent a fire
Even to the dullest peasant in his camp,
Being bruited once, took fire and heat away
From the best-temper'd courage in his troops :
For from his metal was his party steel'd,
Which once in him abated, all the rest
Turn'd on themselves, like dull and heavy lead
(2 *HIV*, I, i, 112-118)

mais aussi sur le plan littéraire, et désormais, le camp des rebelles apparaît bien terne. De sorte qu'on a pu dire que cette pièce était «by consensus Shakespeare's nearest approach to plotless, heroless drama»¹ – ou encore, pour paraphraser Flaubert, sa tentative la plus aboutie pour faire une pièce «sur rien». En compensation, selon la logique des vases communicants, la scène est envahie par une foule de personnages secondaires qui sont des semi-abstractions, généralement signalées comme telles par leur nom, dont Richard Abrams a bien analysé la fonction :

This jostling of personifications and characters is reinforced by Shakespeare's whimsical creation of a host of subcharacters straddling a fence between person and abstraction. Master Dumble the minister, who listens silently while the deputy reproaches Mistress Quickly, is twice removed from the action,

1. Voir Richard Abrams, «Rumor's Reign in 2 *Henry IV* : The Scope of a Personification», *Engl. Lit. Ren.* 16 (3), 1986, p. 469.

twice-dumb. [...] Master Surecard is not the sure card Falstaff takes him for (3.2.86), but only a name without a bearer, or more properly the same Silence unwittingly «playing» Surecard. Simon Shadow, the recruit, is more than a name ; like Jane Nightwork, he «lives». But Falstaff's joke about him (3.2.130-31) suggests how quickly he will defect or depersonify, reverting to a common noun or mere «shadow» (fictitious soldier) in a muster book the moment the actor playing him steps out of the role. So too the substantial Poins reduces himself to a «shadow» at 2.2.152¹.

Ces personnages de second plan, cela va de soi, ne peuvent guère fournir de fil conducteur à la pièce, et le champ est donc libre pour la Rumeur, qui se trouve quasiment seule à contrôler la succession des événements et devient de ce fait l'agent principal. C'est elle qui comble le vide résultant de l'absence du roi en ce sens que les personnages en sont réduits à des spéculations à son sujet :

Fal. And't please your lordship, I hear his Majesty is
returned with some discomfort from Wales.
Ch. Just. I talk not of his Majesty. You would not come
when I sent for you.
Fal. And I hear, moreover, his Highness is fallen into
this same whoreson apoplexy.

(2 HIV, I, ii, 102-107)

Ch. Just. Now, Master Gower, what news ?
Gower The King, my lord, and Harry Prince of Wales
Are near at hand. [...]
Ch. Just. I have heard better news.
Fal. What's the news, my lord ?
Ch. Just. Where lay the King tonight ?
Gower At Basingstoke, my lord.
Fal. I hope, my lord, all's well. What is the news, my lord ?
Ch. Just. Come all his forces back ?
Gower No, fifteen hundred foot, five hundred horse
Are march'd up to my Lord of Lancaster,
Against Northumberland and the Archbishop.

(2 HIV, II, i, 133-4 et 163-71)

En outre la situation de guerre, où chacun des adversaires en présence s'efforce de dissimuler sa véritable puissance tout en s'efforçant d'évaluer la puissance de l'autre, constitue un terrain éminemment favorable à la rumeur :

Hast. So is the unfirm King
In three divided, and his coffers sound
With hollow poverty and emptiness.
Arch. That he should draw his several strengths together
And come against us in full puissance
Need not be dreaded.

1. *Ibid.*, p. 470, n. 5.

Hast. If he should do so,
He leaves his back unarm'd ...
(2 HIV, I, iii, 73-79)

King. They say the Bishop and Northumberland
are fifty thousand strong.

War. It cannot be, my lord.
Rumour doth double, like the voice and echo,
The numbers of the feared.

(2 HIV, III, i, 95-98)

Mais si la Rumeur n'apparaît nommément que dans 2 HIV, sa portée dépasse de beaucoup cette pièce, et son influence, pour être plus discrète et diffuse, ne s'en fait pas moins sentir tout au long du règne de Henry IV, voire de celui de Richard II (on se souvient en effet que déjà, c'était la rumeur de la mort du roi qui avait fait échouer le rendez-vous de Richard avec les troupes galloises). A Shrewsbury, l'artifice de la duplication de l'image du roi, qui interdit de savoir si le roi est vivant ou non, favorise la circulation de la rumeur, que l'on voit également à l'œuvre à propos de Hal, qui se trouve floué par Falstaff de la gloire d'avoir tué Hotspur (du moins en dehors d'un cercle très étroit où l'on connaît la vérité). La réflexion du *Chief Justice* dans la pièce suivante : «Your day's service at Shrewsbury hath a little gilded over your night's exploit on Gad's Hill» (2 HIV, I, ii, 147-8) témoigne que la rumeur a fait son chemin. Outre le fait qu'il a «a whole school of tongues in this belly of mine» (2 HIV, IV, iii, 18), Falstaff a bien des traits qui l'apparentent à la Rumeur, dont il est une sorte de double : il cède volontiers à la calomnie, par exemple envers Mistress Quickly (1 HIV, III, iii, 130-1) et envers Hal (*Ibid.*, 132-3 et 2 HIV, II, iv, 241-52), il est enclin à «tordre le cou à la vérité» (2 HIV, II, i, 108), et par-dessus tout prodigue de ces formes de l'hyperbole que sont les rodomontades et les fanfaronnades¹. La rumeur se manifeste enfin en alimentant constamment les malentendus entre le Prince Hal et Henry IV qui, dès le début de son règne, en est réduit à n'avoir de son fils que des nouvelles de seconde main : «Can no man tell me of my unthrifty son ?» (RII, V, iii, 1). Et lorsqu'il est sommé de rendre compte de sa conduite, Hal se plaint d'être en partie la victime de calomnies :

Yet such extenuation let me beg
As, in reproof of many tales devis'd,
Which oft the ear of greatness needs must hear,
By smiling pickthanks, and base newsmongers,
I may for some things true, wherein my youth
Hath faulty wander'd and irregular,
Find pardon on my true submission.

(1 HIV, III, ii, 22-8)

1. Sur les rapports de Falstaff avec la Rumeur, voir R. Abrams, «Rumor's Reign...», p. 475.

Malgré le fait qu'il a, selon les propres termes de son père, «redeemed [his] lost opinion» à Shrewsbury, la confidence qu'il fait à Poins dans la seconde partie de *Henry IV* révèle que son crédit est retombé au niveau de l'idée que s'en fait l'opinion commune, à laquelle n'échappe même pas l'opinion de ceux que, faute de mieux, il nomme ses amis :

- Prince* Marry, I tell thee it is not meet that I should be
sad now my father is sick ; albeit I could tell to thee,
as to one it pleases me for fault of a better to call my
friend, I could be sad, and sad indeed too.
- Poins* Very hardly, upon such a subject.
- Prince* By this hand, thou thinkest me as far in the devil's
book as thou and Falstaff, for obduracy and persis-
tency. Let the end try the man. But I tell thee, my
heart bleeds inwardly that my father is so sick ; and
keeping such vile company as thou art hath in reason
taken from me all ostentation of sorrow.
- Poins* The reason ?
- Prince* What wouldst thou think of me if I should weep ?
- Poins* I would think thee a most princely hypocrite.
- Prince* It would be every man's thought ; and thou art a
blessed fellow, to think as every man thinks.

(2 HIV, II, ii, 38-53)

Il faudra attendre la fin de la pièce, avec l'épisode de la couronne, pour qu'ait lieu la réconciliation définitive entre le roi et son fils.

Mais revenons à la première apparition de la Rumeur sous sa forme d'allégorie dans l'Induction de 2 *Henry IV*, qui permet de mieux cerner sa nature et la manière dont elle opère, transmettant, selon ses propres termes, «smooth comforts false, worse than true wrongs» (39-40). Ce dont la première scène de l'Acte I apporte immédiatement une illustration, puisqu'on la voit à l'œuvre, sous forme de nouvelles contradictoires apportées à Northumberland par Lord Bardolph d'une part et par Travers d'autre part. Lorsque Northumberland s'enquiert de la façon dont il a appris la nouvelle de la victoire des rebelles, Bardolph répond :

I speake with one, my lord, that came from thence,
A gentleman well bred, and of good name,
That freely render'd me these news for true.

(I, i, 25-7)

Cependant Northumberland, secrètement averti par quelque pressentiment, est enclin au pessimisme, et la nouvelle de la défaite de Shrewsbury apportée par Travers, puis confirmée bientôt après par Morton, révèle combien ses craintes étaient justifiées. Il est à la fois ironique et hautement significatif que la nouvelle juste soit apportée par les personnages qui ne sont pas les plus dignes de foi. Le fait est amèrement souligné par

Bardolph, qui ne cache pas son mépris pour cet informateur que Travers a rencontré en chemin, dont il n'est même pas dit qu'il tient son information de première main et qui, quoique qualifié de gentilhomme, reste tout à fait obscur et anonyme – le genre d'homme dont la parole, pour quelqu'un comme Bardolph (qui semble d'ailleurs lui refuser la qualité de gentilhomme), est *a priori* suspecte :

He was some hilding fellow that had stol'n
The horse he rode on, and, upon my life,
Spoke at venture.

(I, i, 57-9)

Il ne fait aucun doute qu'il faille voir là un signe supplémentaire de la dégradation du crédit et du statut du gentilhomme.

On peut enfin décrire la rumeur comme une forme dégradée de la réputation¹, et c'est à ce titre qu'elle est la rivale la plus redoutable de Hal, car elle menace directement sa prétention à contrôler l'opinion, comme le fait sentir de façon poignante sa confidence à Poins, au ton si désemparé, qui révèle qu'il est pris au piège de son propre stratagème et que, dans certains cas au moins, toute sincérité lui est interdite. A l'instar de Falstaff devant le dilemme où l'a placé sa promesse au diable, Hal se trouve dans l'impossibilité d'agir dans quelque sens que ce soit sans être accusé soit de dureté de cœur soit d'hypocrisie.

Richard Abrams a montré de façon convaincante comment l'ascendant exercé sur Hal par la Rumeur est inscrit de façon très précise dans certains échos parodiques de répliques de Hal : ainsi par exemple dans les premiers vers de l'Induction, qui sont une manière de parodie de l'image, utilisée par Hal dans son monologue (1 HIV, I, ii), du soleil émergeant des nuages ; ou encore lorsque la Rumeur, à l'instar de Hal, se vante de parler «in every language» (Ind., 7)². Et il ne fait pas de doute que lorsqu'il annonce son intention, lors de son accession au trône, «to raze out/ Rotten opinion, who hath writ me down / After my seeming» (2 HIV, V, ii, 127-9), Henry V a une revanche à prendre sur la Rumeur.

— *Vérité et fiction : le théâtre du monde et la réalité du théâtre*

Le XVI^e siècle était familier des échanges entre la fiction et la réalité, dont l'expression la plus courante, à la limite de la banalité, était la métaphore du monde comme scène de théâtre sur laquelle les hommes évoluaient comme autant d'acteurs. Beaucoup moins courant en revanche,

1. A cet égard, la distinction mentionnée par T.A. Green entre la réputation et «the rumor mill of the gaol delivery session» (art. cité, p. 424 ; voir p. 266, n. 1 ci-dessus) est très révélatrice, même si les jurys semblent avoir été prêts à utiliser toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir.

2. «Rumor's Reign ...», *Engl. Lit. Ren.* 16 (3), 1986, p. 474.

était le renversement de cette métaphore, c'est-à-dire le fait de considérer que le théâtre pouvait usurper la place de la réalité par le moyen d'une sorte de procédé de trompe-l'œil. Et lorsque ce phénomène est mentionné, c'est toujours sur le mode de la dénonciation, comme nous l'avons vu à propos des exorcismes, accusés d'être une forme insidieuse de théâtre qui cherchait à dissimuler sa nature véritable. Une pratique plus agressive de la Réforme consistait dans la vente des vêtements sacerdotaux utilisés dans le rite catholique aux troupes de théâtre. Lors de cette transmigration de la sacristie au vestiaire d'un théâtre, un objet consacré se trouvait ainsi vidé de sa valeur sacrée et recatégorisé par une transaction marchande en objet jugé propre à une utilisation profane entre toutes. Il ne fait aucun doute qu'il y avait là de la part des Réformateurs une volonté d'accréditer la représentation de la religion catholique comme «*the Pope's playhouse*», selon une expression de Harsnett¹. Mais ce qui nous intéresse ici sont les conséquences de cette pratique pour le théâtre : comme l'indique Greenblatt, si les troupes étaient prêtes à faire l'acquisition de ces objets consacrés, ce n'était pas tant pour l'«effet de réel» qu'ils pouvaient contribuer à créer, que pour la valeur symbolique qui y restait attachée. De même que toutes les eaux de l'océan ne pouvaient laver le baume dont avait été oint le roi légitime, cette simple transaction suffisait-elle à vider un objet consacré de toute valeur symbolique, voire sacrée ? Il est permis d'en douter. Mais dans ce cas, n'y avait-il pas un risque que l'illusion prenne le pas sur la conscience d'assister à une représentation théâtrale – une forme d'idolâtrie de la représentation théâtrale en quelque sorte ? Il s'agissait à tout le moins d'une pratique troublante, qui faisait apparaître la limite entre vérité et fiction comme dangereusement fragile.

Le problème apparaît aussi à propos de la valeur des formules performatives prononcées par un acteur. Ce problème est délibérément écarté par Austin, qui considère qu'il s'agit là d'un type d'énoncé performatif «vide» (ou nul et non avenu), puisque les conditions d'utilisation du performatif ne sont pas respectées, et donc «il est clair qu'en de telles circonstances, le langage n'est pas employé sérieusement»². Si la position d'Austin est en effet justifiée dans le cadre d'analyse qui est le sien, il nous semble en revanche que la pratique de la vente des vêtements sacerdotaux à des troupes de théâtre nous autorise à poser le problème du statut du langage performatif au théâtre. Dans quelle mesure un acteur est-il autorisé à prononcer des formules performatives ? Ou encore, en renversant la question, dans quelle mesure ces paroles ont-elles une efficacité au théâtre ? Le problème se pose de façon récurrente dans la tétralogie par le biais du procédé de mise en abyme qui, en brouillant sans cesse les

1. Voir Greenblatt, *Shakespearean Negotiations*, p. 112-3.

2. *Quand dire, c'est faire*, p. 55.

frontières entre la réalité et la fiction, oriente subtilement la réflexion sur les pouvoirs du théâtre.

Considérons en premier lieu la scène du découronnement de Richard, qui est troublante à deux niveaux : au sein même de l'univers de la pièce, car pour impossible que soit la cérémonie du découronnement effectuée par Richard, il n'en reste pas moins qu'elle a des conséquences que l'on peut juger identiques à ce qu'elles seraient si la cérémonie était possible¹. Nous avons vu en outre que la faillite du langage performatif avait de graves répercussions sur le statut de l'énonciateur : en effet, si seule la personne habilitée peut prononcer les formules performatives avec succès, on peut renverser la proposition et dire que l'échec du performatif jette le doute sur l'habilitation de la personne à l'utiliser. C'est précisément ce qui se passe dans le cas de Richard II, à propos de qui se pose la question de la légitimité – non pas par le sang, bien sûr, mais dans le sens de son droit à gouverner étant donné les abus dont il se rend coupable. Mais il y a plus, et le malaise suscité par cette scène dans l'univers extra-théâtral, non seulement chez la reine Elisabeth, mais aussi peut-être chez Essex et ses complices, témoigne assez du pouvoir du théâtre sur le monde.

La deuxième scène où sont abordés ces problèmes est l'épisode de Gad's Hill, ou plus exactement le récit hyperbolique qu'en fait Falstaff, sans se soucier des interruptions de Hal, et qui culmine avec le fameux : «Is not the truth the truth ?» (1 HIV, II, iv, 224-5). Cette interrogation provocatrice est une allusion à la difficulté d'établir la vérité, en même temps qu'un coup oblique porté à une certaine confiance aveugle dans l'exactitude arithmétique et les «preuves» matérielles, dont Hal, par son aspect pointilleux, est un assez bon représentant. Contre ce type d'investigation de la vérité, Falstaff défend vaillamment le droit à la fiction considérée comme un mode d'investigation de la vérité qui passe par des figures telles que la métaphore, l'hyperbole, et bien d'autres dont il nous a donné de savoureuses illustrations. Falstaff refuse d'être traité comme un menteur car il ne prétend jamais être pris au sérieux et assurément, si l'on se réfère au critère de saint Augustin, ce qu'il dit n'est pas sans signification, comme en témoignent les multiples exemples de l'embarras suscité par son mode d'expression pour les figures de l'autorité.

La troisième occasion où Shakespeare se sert du théâtre dans le théâtre est l'épisode de la pièce improvisée, sur la suggestion de Falstaff, pour servir de répétition à l'entrevue imminente entre le Prince et son père. Nous avons déjà évoqué le jeu de va-et-vient par lequel Falstaff entraîne

1. Austin aborde ce problème à propos des conditions indispensables pour un fonctionnement «sans heurts» du performatif : «il doit exister une procédure, reconnue par convention, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé de certains mots par de certaines personnes dans de certaines circonstances» (p. 49). Or, dans ce domaine, nous l'avons vu, Richard improvise plutôt qu'il ne suit un rituel bien établi, en dépit de quelques précédents qui ont pu servir de modèle à Shakespeare (voir ch. III, p. 167-8 et ch. II, p. 77-8).

les spectateurs dans le monde de l'illusion théâtrale, tandis que Hal s'emploie à détruire l'illusion en dénonçant le caractère artificiel du théâtre, d'abord à propos de la mise en place des accessoires, puis en ramenant acteurs et spectateurs dans la réalité de la pièce par le passage du «I do» (relevant de la temporalité de la pièce dans la pièce) au «I will» (qui renvoie lui à l'univers réel de la pièce). Les rôles sont en quelque sorte inversés dans l'épisode de Shrewsbury, où cette fois-ci c'est Falstaff qui souligne la dimension artificielle du théâtre et en dénonce les prétentions naturalistes, représentées par Hotspur. Comme l'a fort bien montré Calderwood,

the symmetry Falstaff disturbs most significantly is not that obtaining between life and drama but that between drama in its two aspects, as mimesis of life (in this case, of English historical life) and as literary-theatrical artifice. [...] At this point it would appear that Shakespeare conceives of these two dimensions of drama – mimesis and theatrics – as antagonistic, each devoted to its own brand of truth, its own species of reality and unreality. When Falstaff clammers up from death and declares that he lied in lying down, he is as he says the «true and perfect image of life indeed» – the life of the ever-living actor – and it is Percy, who continues to counterfeit death, who is the liar. But by refusing to stop counterfeiting, despite Falstaff's chiding, Percy remains true to his species of reality, to drama as simulated life¹.

Cette distinction est capitale, car elle est à la base de ce qui est sans doute jusqu'ici la manière la plus satisfaisante de rendre compte du fameux épisode où Hal accepte de cautionner le mensonge de Falstaff relatif à la mort de Hotspur, et promet même de le parer des plus belles paroles qu'il pourra trouver. En effet, à ce moment-là, Falstaff, en se posant comme la figure de l'artifice, qui efface la frontière entre illusion et réalité, constitue une menace pour ce qui est une pièce à vocation essentiellement réaliste. Il importe donc, pour les autres personnages, que Falstaff réintègre l'univers réel de la pièce, et c'est là ce qui motive le sacrifice consenti par Hal, qui est en quelque sorte le prix à payer pour que Falstaff accepte de continuer à jouer son rôle dans le théâtre comme *mimesis* et que la pièce puisse continuer². Ce faisant, Hal démontre sa capacité à adapter ses réactions au type d'interlocuteur à qui il a affaire, accordant à Falstaff le plaisir un peu vain et sans conséquence de pouvoir se vanter, auprès de qui veut l'entendre, de la mort de Hotspur, tout en s'assurant que ceux à qui il lui importe que parvienne la vérité ne soient pas dupes.

Le prologue de *Henry V* enfin, par son appel à l'imagination des spectateurs et le vibrant éloge de ses pouvoirs, qui exaltent le théâtre comme artifice dans une pièce qui par ailleurs se fonde ouvertement sur la réalité historique telle qu'elle pouvait être connue à travers les chroniques,

1. James L. Calderwood, «Art's Gilded Lie», *Engl. Lit. Ren.* 3, 1973, p. 134-5.

2. *Ibid.*, p. 138.

achève de brouiller les limites entre les deux dimensions du théâtre, et entre fiction et réalité.

Nous avions, en commençant ce chapitre, souligné que la recherche de la garantie était sous-tendue par un besoin de certitude accrue dans un monde qui en comportait fort peu. Or paradoxalement, cette investigation de la notion de garantie a fait apparaître plus de motifs d'incertitude que de certitude. Nous avons là en effet toute une série de phénomènes concomitants : les bouleversements qui commençaient à affecter la monnaie, les échanges, la parole donnée, ou la conception du signe, l'ambiguïté des «preuves» matérielles et leur impuissance à faire voir le vrai avec une fiabilité absolue – autant d'indices qui convergeaient pour annoncer une ère de moindre stabilité. Il y avait là indubitablement de quoi ébranler de nombreuses convictions.

ANNEXES

Figure 1 - Men's Apparel

<p>None shall wear in his apparel</p>	<p>Silk of the color purple, cloth of gold, or silver tissued, nor fur of sables</p>	<p>under the degree of an earl.</p>
	<p>Cloth of gold, silver, or tinsel satin</p> <p>Silk, cloth, canvas or any stuff in any apparel, that shall be mixed or embroidered with any gold or silver</p>	<p>under the degree of a baron</p>
	<p>Woolen cloth made out of the realm, saving in caps only</p> <p>Velvet [crimson, carnation, or blue]</p> <p>Scarlet cloth</p> <p>Furs of [black genets, or lucerns]</p> <p>Embroidery, or tailor's work, having gold, or silver, or pearl therein, nor any enamel, musk, ambergris, agate, or any other precious stone, in chain, button, or aglet. Nor any doublet, jerkin, or other apparel of any stuff perfumed</p>	<p>under the degree of</p>
	<p>Gowns, cloaks, capes, or other uppermost garments] of velvet</p> <p>Furs of leopards</p> <p>Embroidery, or tailor's work like to embroidery, with silk, bugle, or any other like thing</p> <p>Nor any caps, hats, hatbands, capbands, garters, boothose, trimmed with [gold or silver]</p> <p>Or silk nether stocks</p> <p>Shirts, shirtbands [garnished, mixed or wrought with gold]</p> <p>Ruffs made or wrought out of England, commonly called cutwork</p>	<p>A knight of the Order, one of the Privy Council, or a gentleman of the privy chamber.</p>
<p>None shall wear</p>	<p>Spurs, Swords, Rapiers, Skeans, Woodknives, or hangers, Buckles of girdles</p>	<p>under the degree of</p>
	<p>[damasked, gilt, silvered,]</p>	<p>a knight of the order, one of the Privy Council, or a gentleman of the privy chamber.</p>
		<p>under the degree of a knight.</p>
		<p>under the degrees and persons above mentioned.</p>

None shall wear	in trappings, or harness for any their horses	studs, buckles, or other garniture, being gilt, silvered, or damasked, nor stirrups gilt, silvered, or damasked, nor any velvet in saddles, or horse trappings,	except	the degrees before mentioned, and all other gentlemen only in the furniture of their great horses meet for service.
	Velvet in	any kind of hose, or in garding of any garment, or in slippers, shoes, or pantofles,		
	Gown or hose of	satin, damask, silk camlet, taffeta, or tufted taffeta, or hose made of silk lace,	except	men that be of the degree and persons above mentioned ; and men that may dispense 100 marks in land or fees by the year, and so valued in the subsidy books ; or valued at £ 500 in goods ; or such person as shall continually keep a great horse furnished for service in war.
	Fur, whereof the like kind groweth not within the Queen's dominions, except foins, gray genets, calaber, badger, outlandish hare, or fox,			
None shall wear	any	bonnet, hat, girdle, or scabbard of swords, or rapiers	of velvet,	the persons and degrees above mentioned, the son of a knight, or of any man that may dispense 300 marks, and the eldest son of him that may dispense £ 100 by the year and is so assessed, <i>ut supra</i> ; and men that may dispense £ 20 lands and fees by the year, <i>ut supra</i> ; or valued at £ 100 in goods ; or a gentleman attending in ordinary office upon any peer of the realm or lord of the parliament, or upon the widow of any peer, or upon a knight of the order, or upon any of the Privy Council.
	any	satin, damask, taffeta, or camlet	in jackets, coats, jerkins, doublets, or any silk of any kind, in linings of hose,	
	any fur of	foins, gray genets, or other, whereof the kind groweth not within the Queen's dominions,		
Note that the Lord	Chancellor, Treasurer, President of the Council, Privy Seal, and other like great offices of the realm		may wear in their apparel, and upon their horses, mules, and geldings, as they might have done before by the provision of former statutes of this realm.	
Note that the	Bishops, and other of the clergy, justices of either bench, Barons of the Exchequer, Master of the Rolls, sergeants at law, the Queen's learned counsel, and the Queen's physicians and all other graduates in the two universities, masters of the Chancery, apprentices of the law, mayors, aldermen, sheriffs, and all other head officers of cities and towns corporate, and wardens of occupations, during the continuance of their offices, Barons of the Five Ports		may wear in their apparel, and upon their mules and horses as they have done before by the provisions of former statutes.	

Figure 2 – Women's Apparel

Silk of the color purple,	except	such persons of great estate as are expressed in the statute of 24 Henry VIII.
Cloth of gold or silver tissue Nor fur of sables		under the degree of a countess.
Cloth of gold, silver, tinselled satin		under the degree of a baroness.
Silk or cloth, mixed or embroidered with gold, or silver, or pearl, saving silk mixed with gold or silver, in lining of cowls, partlets, or sleeves		
Velvet crimson, carnation, blue, Fur of black genets, lucerns, Embroidery, wreath lace, or passement lace of	except	all degrees above mentioned the wives of knights of the order, and of the Privy Council. the ladies and gentlewomen of the privy chamber, bed chamber, and maids of honor.
No woman shall wear any Gowns or cloaks of velvet, satin, or of tufted taffeta, Furs of leopards, Embroidery of any silk, nor tailor's work, like to embroidery, nor Cowls, sleeves, ruffs, partlets, or linings trimmed with pearl, spangles, or pearls of gold or silver		the degrees and persons above mentioned. and wives of baron's sons, and also the daughters of barons, and the wives of knights, or of persons that may dispense and be assessed at £ 200 lands in the subsidy book.
Hats, caps, hatbands, capbands garnished or embroidered with gold or silver White works, alias cutworks, made beyond the seas Silk hose		under the degrees and persons above mentioned.

No woman shall wear any	Gowns, cloaks, or other upper garments of	damask, silk, grosgrain, or taffeta,	except	The degrees and persons above mentioned, or the wives of those that may dispend £ 100 lands by the year, and so valued in the subsidy book, and daughters of any knight, and such as be sworn the Queen's women, or the wives of those that shall keep continually one great horse, with sufficient furniture for her majesty's service in the wars.
	Kirtles of	velvet, or satin,		
	Furs, whereof the kind growtheth not within the Queen's dominions, except foins, gray genets, bodge, and wolf,			
	Cowls of gold or silver, or cowls mixed with gold or silver,			
None shall wear any	Velvet in gards of gowns,			
	Gowns of	taffeta, silk, grosgrain, camlet,	except	The degrees and persons before mentioned, the wife of the son and heir apparent of him that may dispend £ 100 <i>ut supra</i> , and the wives of those that may dispend 100 marks by the year, <i>ut supra</i> .
	Kirtles of	satin, or damask,		
	Gentlewomen ordinarily attendant upon	duchesses, marquises, countesses		may wear as the wives of those that may dispend £ 100 by the year, and are valued <i>ut supra</i> .
None shall wear any	Gentlewomen ordinarily attendant upon	viscounts' wives, baron's wives, the wives of knights of the Order, and of the Privy Council.		may wear as the wives of those that may dispend 100 marks, valued <i>ut supra</i> , and may also wear their livery gowns garded with velvet.
	Petticoats of velvet, nor any gold or silver upon any petticoat		under the degree of a baroness.	
	Petticoats of silk, velvet, affeta, satin, or any gold or silver in any	cloak or safeguard	under the degree of	a wife of a knight of the Order, or of the Privy Council, or any Gentlewoman attending on the Queen's majesty in her chamber, or the maids of honor.
No person under the degrees above specified shall wear any gart or welt of silk upon any cloak or safeguard.				

Le texte des figures est celui de la proclamation de 1580, *in* Hughes et Larkin, *Tudor Royal Proclamations*, Proclamation 646 (vol. 2, p. 458-61), qui est identique à celui de la Proclamation 623 de 1577, non reproduite (voir Hughes et Larkin, *op. cit.*, vol. 2, p. 417). La présentation suit l'original (STC 8092).

469. Prohibiting Destruction of Church Monuments

[Windsor, 19 September 1560, 2 Elizabeth I]

APC 7, 76: date, Westminster, 29 March 1560; order to justices of peace to punish church despoilers in Sussex. SP 12/13/33, 77: undated MS draft, corrected by Cecil. LJ 17, 264 [267]: MS copy for London; date of writ, Westminster, 23 September; writ to mayor and sheriffs of London; date of schedule as above. *STC* 7914, Bodleian G.c.6, 24: printed by R. Jugge and J. Cawood (London, 1560); sign manual at top of sheet; date of schedule as above; schedule as below (Dibdin 4, 251; Herbert 2, 719). UM 455/*12,671. Other editions: *STC* 1715; Cardwell 1, 289 from Fuller; Fuller 4, 301; Strype *AR* 1 (1), 279 (summary); Wilkins 4, 221. Arber 1, 570: warrant, dated 18 October, to pay printers 33s. 4d. for 400 copies. Canterbury MS F/A 17 (1559-60), 120: 3s. 4d. paid for bringing proclamation 'for monuments in churches.' Steele 527. Text (*STC*): Bodleian

THE QUEEN'S MAJESTY, understanding that by the means of sundry people, partly ignorant, partly malicious, or covetous, there hath been of late years spoiled and broken certain ancient monuments,¹ some of metal, some of stone, which were erected up as well in churches as in other public places within this realm only to show a memory to the posterity of the persons there buried, or that had been benefactors to the buildings or donations of the same churches or public places, and not to nourish any kind of superstition;

By which means not only the churches and places remain at this present day spoiled, broken, and ruined, to the offense of all noble and gentle hearts and the extinguishing of the honorable and good memory of sundry virtuous and noble persons deceased; but also the true understanding of divers families in this realm (who have descended of the blood of the same persons deceased) is thereby so darkened as the true course of their inheritance may be hereafter interrupted contrary to justice, besides many other offenses that hereof do ensue to the slander of such as either gave or had charge in times past only to deface monuments of idolatry and false feigned images in churches and abbeys; and therefore, although it be very hard to recover things broken and spoiled, yet both to provide that no such barbarous disorder be hereafter used, and to repair as much of the said monuments as conveniently may be:

Her majesty chargeth and commandeth all manner of persons hereafter

1. Heylin's description of the defacing of images and windows in churches, breaking down of coats of arms, tearing off brasses from tombs and monuments, and taking away of bells and roof-lead is reprinted in Dodd 2, 148.

to forbear the breaking or defacing of any parcel of any monument, or tomb, or grave, or other inscription and memory of any person deceased being in any manner of place, or to break any image of Kings, princes, or noble estates of this realm, or of any other that have been in times past erected and set up for the only memory of them to their posterity in common churches and not for any religious honor, or to break down or deface any image in glass windows in any church without consent of the ordinary.

Upon pain that whosoever shall herein be found to offend to be committed to the next jail, and there to remain without bail or mainprize unto the next coming of the justices for the delivery of the said jail, and then to be further punished by fine or imprisonment (besides the restitution or re-edification of the thing broken) as to the said justices shall seem meet, using therein the advice of the ordinary and (if need shall be) the advice also of her majesty's council in her Star Chamber.

And for such as be already spoiled in any church or chapel now standing, her majesty chargeth and commandeth all archbishops, bishops, and other ordinaries, or ecclesiastical persons which have authority to visit the same churches or chapels, to inquire by presentments of the curates, churchwardens, and certain of the parishioners what manner of spoils have been made, sithen the beginning of her majesty's reign, of such monuments, and by whom, and if the persons be living how able they be to repair and re-edify the same; and thereupon to convert the same persons, and to enjoin them under pain of excommunication, to repair the same by a convenient day; or otherwise, as the cause shall further require, to notify the same to her majesty's council in the Star Chamber at Westminster; and if any such shall be found and convicted thereof not able to repair the same, that then they be enjoined to do open penance two or three times in the church as to the quality of the crime and party belongeth, under like pain of excommunication.

And if the party that offended be dead, and the executors of the will left having sufficient in their hands unadministered, and the offense notorious, the ordinary of the place shall also enjoin them to repair or re-edify the same, upon like or any other convenient pain to be devised by the said ordinary. And when the offender cannot be presented, if it be in any cathedral or collegiate church which hath any revenue belonging to it that is not particularly allotted to the sustentation of any person, certain or otherwise, but that it may remain in discretion of the governor thereof to bestow the same upon any other charitable deed, as mending of highways or such like: her majesty enjoineth and straightly chargeth the governors and companies of every such church to employ such parcels of the said sums of money (as any wise may be spared) upon the speedy repair or re-edification of any such monuments so defaced or spoiled, as agreeable to the original as the same conveniently may be.

And where the covetousness of certain persons is such that (as patrons of churches, or owners of the parsonages impropriated, or by some other color or pretense) they do persuade with the parson and parishioners to take or throw down the bells of churches and chapels and the lead of the same, converting the same to their private gain and to the spoils of the said places, and make such like alterations as thereby they seek a slanderous desolation of the places of prayer:

Her majesty (to whom in the right of the crown by the ordinance of Almighty God and by the laws of this realm the defense and protection of the church of this realm belongeth) doth expressly forbid any manner of person to take away any bells or lead of any church or chapel now used, or that ought to be used, with public and divine service, or otherwise deface any such church or chapel; under pain of imprisonment during her majesty's pleasure, and such further fine for the contempt as shall be thought meet.

And her majesty chargeth all bishops and ordinaries to inquire of all such contempts done from the beginning of her majesty's reign, and to enjoin the persons offending to repair the same within a convenient time; and of their doings in this behalf to certify her majesty's Privy Council, or the council in the Star Chamber at Westminster, that order may be taken herein.

516. Prohibiting Portraits of the Queen [draft]

[Westminster, December 1563, 6 Elizabeth I]

SP 12/31/25, 46: undated MS draft, corrected by Cecil; schedule as below; *d*, [in later hand] '1563: draft of a proclamation for prohibiting all persons drawing Queen Elizabeth's picture until such time as a pattern for that purpose hath been drawn from the life by some skillful painter by her majesty's order.' Steele 585: date as above. Text (MS): SP

FORASMUCH as through the natural desires that all sorts of subjects and people, both noble and mean, hope to procure the portrait and picture of the Queen's majesty's most noble and loving person and royal majesty, all manner of painters have already and do daily attempt to make in short manner portraiture of her majesty in painting, graving, and printing, wherein is evidently seen that hitherto none hath sufficiently expressed the natural representation of her majesty's person, favor, or grace, but that most have so far erred therein as thereof daily are heard complaints amongst her loving subjects; insomuch that for redress thereof her majesty hath lately been so instantly and importunately sued unto by the body of her

council and others of her nobility not only to be content that some special commission painter might be permitted, by access to her majesty, to take the natural representation of her majesty, whereof she hath been always of her own disposition very unwilling, but also to prohibit all manner of other persons to draw, paint, grave, or portray her majesty's personage or visage for a time until, by some perfect patron and example, the same¹ may be by others followed:

Therefore her majesty, being herein as it were overcome at the continual requests of so many of her nobility and subjects whom she cannot well deny, is pleased that for their contention some cunning person meet therefor shall shortly make a portrait of her person or visage to be participated to others for satisfaction of her loving subjects; and furthermore commandeth all manner of persons in the meantime to forbear from painting, graving, printing, or making of any portrait of her majesty until some special person, that shall be by her allowed, shall have first finished a portraiture thereof; after which finished, her majesty will be content that all other painters or gravers that shall be known men of understanding and so thereto hired by the head officers of the places where they shall dwell (as reason it is that every person should not, without, attempt the same) shall and may at their pleasures follow the said patron or first portrayer. And for that her majesty perceiveth that a great number of her loving subjects are much grieved and take great offense with the errors and deformities already committed by sundry persons in this behalf, she straightly chargeth all her officers and ministers to see to the due observation hereof, and as soon as may be to reform the same errors already committed, and in the meantime to forbid and prohibit the showing or publication of such as are apparently deformed until they may be reformed which are reformable.

1. For a thorough and interesting study, see Roy Strong, *Portraits of Queen Elizabeth I* (Oxford, 1963). For an undated Stationers' entry of a portrait of the Queen, see Arber 1, 212. As late as 1596, the Privy Council found it necessary to order all officers to seek out and deface 'unseemly portraits of the Queen' (APC 26, 69).

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *Bibliographie générale*

American Library Association

Guide to Reference Books, Chicago, 1902 – (dernière mise à jour 1986).

Annual Bibliography of English Language and Literature (ABELL)

Bowes and Bowes, Cambridge, 1921.

ASLIB (Assoc. of Special Lib. & Inf. Bureaux)

Directory (vol. 2) Information Sources in the Social Sciences, Medicine and the Humanities, ed. Ellen M. Codlin, Londres, 1980.

BATESON, Frederick Wilse et MESEROLE, Harrison T.

A Guide to English Literature, Londres, 1976.

BESTERMAN, Théodore

A World Bibliography of Bibliographies, 5 vols., Lausanne, 1965-66.

Bibliographical Index ; A Cumulative Bibliography of Bibliographies, vol. 1-- ; 1937/42-- ; New York, H.W.Wilson Co.

BOUCE, Paul-Gabriel et MONOD, Sylvère

«Nouveaux Instruments de Recherche», EA XXVIII n° 1, (1975), 39-49.

DOWNS, Robert Bingham

American Library Resources : A Bibliographical guide ; Supplement 1971-80, (American Library Association), Chicago, 1981.

British and Irish Library Resources : A Bibliographical Guide, Londres, Mansell, 1981.

GRAY, Richard A.

Serial Bibliographies in the Humanities and Social Sciences, Ann Arbor, 1969.

John Rylands Library, Manchester

Catalogue of the Printed Books and Manuscripts, 3 vols. Manchester, 1899.

Michèle Vignaux

MALCLES, Louise-Noëlle

Les Sources du Travail Bibliographique, Genève, 1950-58.

P.M.L.A. (Proceedings of the Modern Language Association of America)

Bibliographie annuelle (n° 4, juin).

WALFORD, Albert John, et al.

Guide to Reference Material, Londres, Lib. Assoc., 1980-87.

WATSON, George et WILLISON, Ian, eds.

The New Cambridge Bibliography of English Literature, vol. 1 (600-1600), Cambridge, 1969-77.

WILSON, H.W. (publ.)

Essay and General Literature Index

Social Sciences and Humanities Index

Year's Work in English Studies, ed. Sidney Lee, et al., Oxford, 1921.

2. Sur Shakespeare et la période élisabéthaine

BEALE, Joseph Henry, ed.

A Bibliography of Early English Law Books, Cambridge, Mass., 1962.

BEVINGTON, David M.

Shakespeare, Goldentree Bibliographies in Language and Literature, Arlington Heights, 1978.

BLACK, Matthew W. et METZ, G.H., comps.

«The Life and Death of King Richard II» : A Bibliography to Supplement the New Variorum Editions of 1955, New York, 1977.

BRIDGMAN, Richard Whalley

A Short View of Legal Bibliography : Containing some Critical Observations on the Authority of the Reporters and Other Law Writers, Londres, 1807.

CANDIDO, Joseph, et FORKER Charles R., comps.,

Henry V : An Annotated Bibliography, New York et Londres, Garland Pubs., 1983.

CHAMPION, Larry S.

The Essential Shakespeare : An Annotated Bibliography of Major Modern Studies, Boston, 1987.

ELTON, Geoffrey Rudolph

The Sources of History : England 1200-1640, Londres, 1969.

ELTON, William R.

Shakespeare World, Renaissance Intellectual Contexts : A Selective, Annotated Guide, 1966-71, New York et Londres, 1979.

Folger Shakespeare Library

Catalog of Printed Books, Boston, G.K. Hall, 1970.

Catalog of the Shakespeare Collections, 2 vols., Boston, G.K. Hall, 1972.

FREDERICK, W., ed.

A Shakespeare Bibliography : The Catalogue of the Birmingham Shakespeare Library, 7 vols., Londres, 1973.

HALKETT, Samuel et LAING

A Dictionary of Anonymous and Pseudonymous Publications in the English Language, vol. 1 (1475-1640), 3^e éd. rév. et augm., ed. John Horden et al., Londres, 1980.

HERR, Alan Fager

The Elizabethan Sermon : A Survey and a Bibliography, Philadelphie, 1940.

HOLDSWORTH, Sir William Searle

Sources and Literature of English Law, Londres, 1925.

JAYNE, Sears Reynolds, ed.

Library Catalogues of the English Renaissance, Berkeley, 1956.

KIERNAN, M., comp.

«*1 Henry IV* : A Bibliography to Supplement the New Variorum Edition of 1936 and the Supplement of 1956», New York, 1977.

LEVINE, Mortimer

Bibliographical Handbooks : Tudor England, CUP, 1968.

LIEVSAY, John Leon

The Sixteenth Century : Skelton through Hooker, Goldentree Bibliographies, New York, 1968.

MAXWELL, Harold W.

A Bibliography of English Law to 1650 (vol. 1), Londres 1925.

McMANAWAY, James G. et ROBERTS, Jeanne Addison

A Selective Bibliography of Shakespeare : Editions, Textual Studies, Commentary, published for the Folger Shakespeare Library by Univ. Pr. of Virginia, Charlottesville, 1975.

McROBERTS, J. Paul

Shakespeare and the Medieval Tradition : An Annotated Bibliography, New York et Londres, Garland Pubs., 1985.

MEHL, Dieter

«*Shakespeare Reference Books*» in Stanley Wells, *Cambridge Companion to Shakespeare Studies*, 1986.

MILWARD, Peter

Religious Controversies of the Elizabethan Age : A Survey of Printed Sources, Londres, 1977.

PEDDIE, Robert Alexander

Subject Index to Books Published before 1880, Londres, 1933.

POLLARD, Alfred William et REDGRAVE, G. R.

A Short-Title Catalogue of Books Printed in England, Scotland and Ireland, and of English Books Printed Abroad, 1475-1640, 2^e éd. revue et augm., The Bibliographical Society, 1986 (vol. 1), 1976 (vol. 2), 1991 (vol. 3).

QUINN, Edward ; RUOFF, James et GRENNEN, Joseph

The Major Shakespearean Tragedies : A Critical Bibliography, New York, 1973.

READ, Conyers, ed.

Bibliography of British History (Tudor Period), OUP, 1959.

Shakespeare Quarterly, bibliographie annuelle, New York (1950-72), Washington (1972).

SMITH, Gordon Ross

A Classified Shakespeare Bibliography 1936-58, University Park, Pa., 1963.

SPARGO, John Webster

Some Reference Books of the 16th and 17th Centuries : A Finding List, Publications of the Bibliographical Soc. of America 31, 1937.

TAYLOR, Archer

General Subject Indexes since 1548, Philadelphie, 1966.

Renaissance Guides to Books, An Inventory and Some Conclusions, Berkeley, LA, 1945.

VELZ, John, W.

Shakespeare and the Classical Tradition : A Critical Guide to Commentary 1660-1960, Minneapolis, 1968.

WELLS, Stanley

Shakespeare : A Reading Guide, 2^e éd., 1970.

WELLS, Stanley, ed.

Shakespeare : A Bibliographical Guide, new ed., Oxford, 1990.

WING, Donald Goddard

Short-Title Catalogue of Books printed in England, Scotland, Ireland, Wales, and British America, and of English Books Printed in Other Countries 1641-1700, 2^e éd. rév., 3 vols., New York, 1) 1972 ; 2) 1982 ; 3) 1988.

II - OUVRAGES DE REFERENCE

BALDWIN, Thomas Whitfield

Shakespeare's Small Latine and Lesse Greeke, 2 vols., Urbana, U. of Illinois Pr., 1944.

BARTLETT, John

A New and Complete Concordance or Verbal Index to Words, Phrases, and Passages in the Works of Shakespeare, (Londres, 1894), réimpr. St Martin's Pr., New York, 1956.

BERGERON, David M. et DE SOUSA Geraldo U.

Shakespeare : A Study and Research Guide, 2^e éd. rév., UP of Kansas, Lawrence, 1987.

BERMAN, Ronald

A Reader's Guide to Shakespeare's Plays (1965), éd. rév. Brighton, 1973.

BOSWELL-STONE, Walter George

Shakespeare's Holinshed. The Chronicle and the Historical Plays Compared, Londres, 1896 et New York, 1966.

BULLOUGH, Geoffrey

Narrative and Dramatic Sources of Shakespeare, 8 vols., vols. III et IV, Londres, 1957-75.

- BURDEN, Dennis H.
«Shakespeare's History Plays : 1952-1983», *Sh. Su.* 38 (1985), 1-18.
Dictionary of National Biography (1885-1903), 22 vols., OUP, 1920.
Dictionnaire de théologie catholique, 15 vols., Paris, 1915-50.
- EASTMAN, Arthur M.
A Short History of Shakespearean Criticism, New York, 1968.
Encyclopædia Universalis, 20 vols. et suppléments, Paris, 1968.
- GAY, Victor
Glossaire archéologique du Moyen Âge et de la Renaissance, Paris, 1887-1928.
- GIBALDI, Joseph, ed.
Introduction to Scholarship in Modern Languages and Literature, New York, MLA, 1981.
- GOUGH, Henry
General Index to the Publications of the Parker Society, Cambridge, 1855.
- GRIVELET, Michel ; MARTINET, Marie-Madeleine et
GOY-BLANQUET, Dominique
Shakespeare de A à Z... ou presque, Paris, 1988.
- HARRIS, Laurie Lanzen, ed. et Mark W. Scott, ass. ed.
Shakespearean Criticism : Excerpts from the Criticism of William Shakespeare's Plays and Poetry, from the First Published Appraisals to Current Evaluations, 10 vols.--, Gale Research Book Tower, Detroit, Michigan, 1984.
- HOSLEY, Richard
Shakespeare's Holinshed, New York, 1968.
- JAGGARD, William
Shakespearean Bibliography : A Dictionary of Every Known Issue of the Writings of the Poet and of Recorded Opinion Thereon in the English Language, New York, 1959.
- JENKINS, Harold
«Shakespeare's History Plays, 1900-1951», *Sh. Su.* 6 (1953), 1-15.
- JONES, William M., ed.
The Present State of Scholarship in Sixteenth-Century Literature, Columbia, U. of Missouri Pr., 1978.
- KERMODE, Frank
Four Centuries of Shakespearian Criticism, New York, 1965.
- MUIR, Kenneth
«Fifty Years of Shakespeare Criticism, 1900-1950», *Sh. Su.* 4 (1951), 1-26.
The Sources of Shakespeare's Plays, Londres, 1977.
- MUIR, Kenneth et SCHOENBAUM, Samuel, eds.
A New Companion to Shakespeare Studies, CUP, 1971.
- MURRAY, Patrick
The Shakespearean Scene : Some Twentieth Century Perspectives, Londres, 1969.

Michèle Vignaux

NICOLL, Allardyce et Josephine, eds.

Holinshed's Chronicle as used in Shakespeare's Plays, Londres, Toronto et New York, 1927.

NOBLE, Richmond

Shakespeare's Biblical Knowledge and Use of the Book of Common Prayer, (Londres, 1935), réimpr. New York, 1970.

Oxford English Dictionary, 12 vols. et suppl., OUP, 1971.

POIRIER, Michel

Précis d'anglais élisabéthain, Paris, 1966.

RABKIN, Norman

Approaches to Shakespeare, New York, 1964.

RALLI, Augustus

A History of Shakespearian Criticism, 2 vols., OUP, Londres, 1932.

ROBBINS, R.H.

The Encyclopedia of Witchcraft and Demonology, New York, 1959.

SCHMIDT, Alexander

Shakespeare Lexicon and Quotation Dictionary (1874), 2 vols., 3^e éd. 1902, réimpr. Dover Publications, New York, 1971.

SCHOENBAUM, Samuel

William Shakespeare : A Compact Documentary Life, O.U.P., 1977.

THIMM, Franz

Shakespeariana from 1564 to 1864 : An Account of the Shakespeare Literature of England, Germany, France, and other European Countries during Three centuries, Londres, 1865.

VICKERS, Brian

Shakespeare : The Critical Heritage 1623-1801, 6 vols., Londres et Boston, 1974-81.

WAITH, Eugene M., ed.

Shakespeare : The Histories : A Collection of Critical Essays, Englewood Cliffs, N.J., 1965.

WELLS, Stanley

The Cambridge Companion to Shakespeare Studies, CUP, 1986.

III - SOURCES ET TEXTES DE REFERENCE

ADAMS, Joseph Quincy

Chief Pre-Shakespearean Dramas, Camb., Mass. (1924) ; Boston, 1952.

ALLEN, William, Cardinal

A true sincere and modest defence of English catholiques that suffer for their faith (1584), ed. Robert M. Kingdom, Ithaca, New York, 1965.

The anathomie of sinne, briefly discovering the braunches thereof, Londres, 1603.

ANON.,

Arden of Faversham, in Three Elizabethan Domestic Tragedies, ed. Keith Sturgess, Harmondsworth (1969), 1985.

ARISTOTE

Ethique à Nicomaque, Trad., préf. et notes de J. Voilquin, Garnier-Flammarion, Paris, 1965.

Poétique, texte établi et traduit par J. Hardy, «Les Belles Lettres», Paris, 1985.

ASCHAM, Roger

The scholemaster or plaine and perfite way of teachyng children, the Latin tong (1570), ed. Lawrence W. Ryan, Ithaca, New York, 1967.

ASHLEY, Robert

Of Honour, (~ 1596), ed. Virgil B. Heltzel, Huntington Lib., San Marino, Calif., 1947.

AYLMER, John, Bp.

An harborowe for faithful and trewe subiectes, Strasbourg, 1559.

BACON, Sir Francis

The Advancement of Learning (1605), Everyman's Library, Londres, 1950.

Essays (1625), Everyman's Library, Londres, 1972 ; ed. bilingue Aubier tr. fr. Maurice Castelain, Paris, 1948.

The Works and Letters of Sir F. Bacon, ed. James Spedding et al., 14 vols., Londres, 1857-74.

BALDWIN, William

A treatise of morall phylosophie : contaynyng the sayinges of the wyse. (1547), ed. Robert H. Bowers, Gainsville, Floride, 1967.

BALDWIN, William, SACKVILLE, Thomas et al.

A myrroure for magistrates (1559), ed. Lily B. Campbell, CUP, 1938.

BARNES, Robert

Men's Constitutions Bynde not the Conscience (1532) in *Works of Tyndal, Frith, and Barnes*, Londres, 1573.

BECON, Thomas

Works, 3 vols., ed. J. Ayre, Parker Soc., Cambridge, 1843-44.

BILSON, Thomas

The true difference betweene christian subiection and unchristian rebellion, Oxford, 1585.

BLACKSTONE, Sir William

Commentaries on the Laws of England, 4 vols. (1765), Oxford 1769.

BLUNDEVILLE, Thomas

The true order and methode of wryting and reading hystories, Londres, 1574.

BRACTON, Henricus de

On the laws and customs of England (1569), ed. et trad. Samuel E. Thorne, Cambridge, 1968.

BRADFORD, John

Writings, 2 vols., ed. A. Townsend, Parker Soc., Cambridge, 1848-53.

BRIGHT, Timothy

A treatise of melancholie, Londres, 1586.

BRYSKETT, Lodowick

A Discourse of Civil Life, Londres, 1606.

BURTON, Robert

The anatomy of melancholy (1621), Everyman's Lib., Londres, 1932 ; réimpr. 1964.

BURTON, William

Dauids Euidenece, or, the assurance of Gods loue, Londres, 1592.

CALVIN, Jean

Institution de la religion chrétienne (1536), tr. fr. J. Pannier, Paris, 1961.

CAPEL, Richard

Temptations : Their Nature, Danger and Cure, Londres, 1633.

CASTIGLIONE, Baldassare

The Book of the Courtier (1528), intr. et tr. G. Bull, Harmondsworth, 1967 ; éd. rév., 1976.

Le Livre du courtisan, prés. et trad. d'après Gabriel Chappuis par Alain Pons, Paris, 1991.

CECIL, William, Baron Burghley

A declaration of the fauourable dealing of her maiesties commissioners appointed for the examination of certaine traitours, and of tortures, vniustly reported to be done vpon them, Londres, 1583.

The execution of justice in England for maintenaunce of publique and christian peace, without any persecution for questions of religion, Londres, 1583.

Certain Sermons or Homilies, appointed to be read in Churches, 2 vols., Londres, R.H. et J.N. for R. Whitaker, 1640.

CHARRON, Pierre

Of wisdome, tr. angl. de S. Lennard, Londres, 1608?.

CHEEKE, Sir John

The Hurt of Sedicion, Londres, 1549.

CLELAND, James

The Institution of a Young Noble Man, (Oxford, 1607), Scholars' Facsimiles and Reprints, New York, 1948.

COKE, Sir Edward

Institutes of the lawes of England, Londres, 1628-69.

The Reports of Sir Edward Coke (1600-15), ed. J.-F. Fraser, 6 vols., Londres, 1826.

CORRIE, George Elwes, ed.

Certain Sermons Appointed to be Read in Churches, Cambridge et Londres, 1850.

The Court of the most illustrious and most Magnificent James, the first ... With divers rules, most pure precepts and selected definitions lively delineated, Londres, 1617.

COWELL, John

The interpreter : or booke containing the signification of words, Cambridge, 1607.

DAY, Richard

A booke of christian prayers (1578), Londres, 1590.

DENT, Arthur

A sermon of repentance, Londres, 1582.

The plaine mans path-way to heaven. Wherein every man may clearly see, whether he shall be saved or damned, Londres, 1601.

DOD, John

Ten sermons tending chiefly to the fitting of men for the Lords supper, Londres, 1609.

DOWNAME, John

A guide to godlynesse, Londres, 1622.

DULS, Louisa Desaussure

Richard II in the Early Chronicles, La Haye et Paris, 1975.

ELIZABETH I

The Letters of Queen Elizabeth I, ed. George Bagshawe Harrison (1935), réimpr. New York et Londres, 1981.

ELYOT, Sir Thomas

The boke named the gouernour (1531), ed. S.E. Lehmberg, Everyman's Lib., Londres et New York, 1962.

ERASME, Désiré

De copia verborum, 1528.

De Libero Arbitrio (1524), tr. et éd. E. Gordon Rupp, Philadelphie, 1969.

Institutio Principis Christiani (1540), tr. N.M. Cheshire & M.J. Heath in *Collected Works*, ed. A.H.T. Levi, 66 vols, Toronto, 1974-88 (vol. 27, 1986).

Eloge de la Folie, tr. Pierre de Nolhac, Paris, 1964.

Ten Colloquies, tr. Craig R. Thompson, New York et Londres, 1986.

Everyman and Medieval Miracle Plays, ed. A.C. Cawley (1956), Londres, 1988.

FORTESCUE, Sir John

The governance of England, ed. Ch. Plummer, Oxford, 1885.

De natura legis naturæ, in De laudibus legum Angliæ, ed. S.B. Chrimes, Cambridge, 1942.

FOXE, John

Actes and monuments (1563), ed. George Townsend, 8 vols., Londres, 1843-49.

GARDINER, Stephen

De vera obediencia (1535) ; tr. angl. 1553 ; ed. P. Janelle, *Obedience in Church and State*, Cambridge, 1930.

GEE, Henry et HARDY, William John

Documents Illustrative of English Church History, Londres et New York, 1896.

GIFFORD, George

A Discourse of the subtil practises of deuilles by witches and sorcerers, Londres, 1587.

Foure sermons vpon the seuen chiefe vertues of faith, Londres, 1581.

GOODMAN, Christopher

How superior powers ought to be obeyd, Genève, 1558 ; réimpr. facsm., New York, 1932.

GOUGE, William

The whole-armor of God ... whereunto is added a treatise of the sinne against the holy ghost (1616), Londres, 1619.

GRIFFITHS, John, ed.

The Two Books of Homilies, OUP, 1859.

HALLE, Edward

The vnion of the two noble and illustrate famelies of Lancastre & Yorke, Londres, 1548.

Hall's Chronicle ; Containing the History of England ... to the End of the Reign of Henry The Eighth. ..., ed. Sir H. Ellis, Londres, 1809.

HARDISON, O.B., Jr., ed.

English Literary Criticism : The Renaissance, Goldentree Books, New York, 1963.

HARINGTON, Sir John

Letters and Epigrams, ed. Norman E. McClure, Philadelphie, 1930.

HARRIOT, Thomas

A briefe and true report of the new found land of Virginia, Londres, 1588.

HARRISON, William

Harrison's Description of England in Shakespeare's Youth, ed. F.J. Furnivall, Londres, 1877-81.

HEMMANT, M., ed.

Select Cases in the Exchequer Chamber, Selden Soc. 64, 1948.

HILL, Thomas

The most pleasaunt arte of the interpretation of dreames, whereunto is annexed sondrie problemes with apte aunswares ... Londres, 1571.

HOLINSHED, Raphael

Holinshed's Chronicles of England, Scotlande, and Irelande (1577), 6 vols., Londres (impr. pr J. Johnson, etc.), 1807-08.

HOLLAND, Henry, Vicar of St. Bride's

A treatise against witchcraft, Cambridge, 1590.

HOOKER, Richard

A learned discourse of justification, Oxford, 1612.

Fragments of an Answer to the letter of certaine English protestants, suivi du *Dixième Article sur la prédestination*, tr. Pierre Huré, mémoire de maîtrise, Institut d'anglais Charles-V, Paris, s.d.

Works, 5 vols., Folger Lib. Edn., gen. ed. W.S. Hill, Camb., Mass., et Londres, 1977.

HOOPER, John

Writings, 2 vols., eds. S. Carr et C. Nevinson, Parker Soc., Cambridge, 1843-52.

HOWELL, Thomas Bayly

Cobbett's Complete Collection of State Trials, Londres, 1809-28.

HUGHES, Paul L. et LARKIN, J.F.

Tudor Royal Proclamations, 3 vols., New Haven, 1964-69.

JAMES I

Works, Londres, 1616.

The Political Works of James I, ed. C.H. McIlwain, Harvard Press, 1918.

JARDINE, David

Criminal Trials, 2 vols., Londres, 1832-35.

JEWEL, John

Works, 4 vols., ed. J. Ayre, Parker Soc., Cambridge, 1845-50.

KINNEY, Arthur F., ed.

Elizabethan Backgrounds, Historical Documents of the Age of Elizabeth I, Hamden, Conn., 1975.

LAMBARD, William

Eirenarcha : or of the office of the justices of peace, Londres, 1581.

LATIMER, Hugh

Works, 2 vols., ed. G.E. Corrie, Parker Soc., Cambridge, 1844-45.

LINAKER, Robert

A Comfortable Treatise, for the relief of such as are afflicted in Conscience, Londres, 1595.

LUTHER, Martin

De la captivité babylonienne de l'Eglise (1520), in *Œuvres complètes*, 17 vols, Labor et Fides, Genève, 1957-77, vol. 2, 1966.

De Servo Arbitrio (1525), tr. et éd. Philip S. Watson, Philadelphie, 1969.

Les Grands Ecrits Réformateurs, tr. Maurice Gravier, Paris, 1992.

MACHIAVEL, Nicolas

Œuvres complètes, prés. et notes E. Barincou, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1958.

MONTAIGNE, Michel de

Œuvres Complètes, éd. et notes A. Thibaudeau et M. Rat, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1962.

MORE, Sir Thomas

Utopia (1516), tr. angl. Everyman's Lib., Londres, 1974 ; tr. fr. M. Delcourt, Paris, 1987.

MORISON, Sir Richard

An Invective Ayenste the Great and Detestable Vice, Treason, Londres, 1539.

MORRIS, John

The Troubles of our Catholic Forefathers, third series, Londres, 1877.

NICHOLS, John

The Progresses, Processions, etc. of Queen Elizabeth, 3 vols., Londres, 1823.

NORDEN, John

The Mirror of Honor, Londres, 1597.

PARKER, Henry

Rich and pore, Londres, 1493.

PARSONS, Robert

The first booke of the christian exercise, appertayning to resolution, Rouen, 1582 ;
version augm. : *A christian directorie*, Rouen, 1585.
The Jesuits Memorial (1596), publié en 1690.

PEACHAM, Henry, *the Elder*

The garden of eloquence, Londres, 1577.

PEACHAM, Henry, *the Younger*

The compleat gentleman, Londres, 1622.

PERKINS, William

A case of conscience, Londres, 1592.

A christian and plaine treatise of the manner and order of predestination (Cambridge, 1598), tr. du latin par F. Cacot et T. Tuke, Londres, 1606.

A discourse of conscience, Cambridge, 1596.

A discourse of the damned art of witchcraft, Cambridge, 1608.

A golden chaine : or, the description of theologie, Cambridge, 1600.

A treatise of Gods free-grace and mans free will, Cambridge, 1602.

A treatise tending unto a declaration whether a man be in the estate of damnation, or in the estate of grace, Londres, 1590?.

PHILIBERT de VIENNE

The philosopher of the court, tr. G. North, Londres, 1575.

PHILPOT, John

Examinations and Writings, ed. R. Eden, Parker Soc., Cambridge, 1842.

PLATON

République, tr. de L. Robin et M.-J. Moreau, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1950.

PLOWDEN, Edmund

Les comentaries, ou les reportes ... de dyuers cases (1571), Londres, 1816.

POLLEN, John H., ed.

Unpublished Documents relating to the English Martyrs, vol. 1 : 1584-1603 (Catholic Record Society), Londres, 1908.

POYNET, John, Bp.

A shorte treatise of politike power, Strasbourg, 1556.

PROTHERO, George Walter, ed.

Select Statutes and Other Constitutional Documents Illustrative of the Reigns of Elizabeth and James I, Oxford, 1894.

PUTTENHAM, George

The arte of English poesie (1589), ed. Gladys D. Willcock et Alice Walker, Cambridge, 1936.

RALEIGH, Sir Walter

Works, ed. W. Oldys et Th. Birch, Oxford, 1829.

- RICE, George Philip, Jr., ed.
The Public Speaking of Queen Elizabeth ; selections from her official addresses,
New York, 1951.
- RICH, Barnaby
Allarme to England, Londres, 1578.
- ROGERS, Richard
Seven Treatises, Londres, 1603.
- ROGERS, Thomas
A godlie treatice concerning the lawful vse of ritches, Londres, 1578.
- ROLLE, Richard
The remedy ayenst the troubles of temptacyons, 1519.
- RUPP, E. Gordon et WATSON, Philip S., eds.
Luther and Erasmus : Free Will and Salvation, Philadelphie, 1969.
- SAINT-GERMAN, Christopher
Hereafter foloweth a dyaloge in Englysshe, bytwyxt a doctoure of dyuynyte, and a student in the lawes of Englannde (en latin, Londres, 1528) ; éd. augm., en anglais, 1530?.
- SCOT, Reginald
The discouerie of witchcraft (1584), ed. B. Nicholson, Londres, 1886 ; ed. M. Summers, New York, 1972.
- SEGAR, William
The Booke of Honour and Armes, Londres, 1590.
- SHAKESPEARE, William
Complete Works, gen. eds. Stanley Wells et Gary Taylor, avec le concours de John Jowett et William Montgomery ; introductions de Stanley Wells, Oxford, Clarendon Pr., 1986.
Œuvres complètes, éd. Pierre Leyris et Henri Evans, éd. bilingue d'après le *Cambridge New Shakespeare* éd. Sir Arthur Quiller-Couch et John Dover Wilson, 12 vols., Paris (Formes et Reflets), 1954-61 et réimpr. récente GF-Flammarion.
Une nouvelle traduction est en cours (Gallimard, Pléiade, prévue pour 1996).
Henry IV, Part 1, New Variorum, ed. Samuel B. Hemingway, Philadelphie, 1936.
Henry IV, Part 1, ed. David Bevington, Oxford, Clarendon Pr., 1987.
Henry IV, Part 2, New Variorum, ed. Matthias A. Schaaber, Philadelphie, 1940.
Henry IV, Part 2, New Cambridge Shakespeare, ed. Giorgio Melchiori, CUP, 1989.
Henry IV, Parts 1 & 2, Arden, ed. A.R. Humphreys, Londres et New York, 1960 et 1966.
Henry V, Arden, ed. J.H. Walter, Londres et New York, 1954.
Henry V, ed. Gary Taylor, Oxford, Clarendon Pr., 1982.
Richard II, New Variorum, ed. Matthew W. Black, Philadelphie, 1955.
Richard II, Arden, ed. Peter Ure, Londres et New York, 1956.
Richard II, New Cambridge Shakespeare, ed. Andrew Gurr, CUP, 1984.
- SIDNEY, Sir Philip
A Defence of Poetry (1595), ed. J.A. Van Dorsten, OUP, 1966.

Michèle Vignaux

SMITH, Sir Thomas

De republica Anglorum (1583), ed. Mary Dewar, CUP, 1982.

SOME, Robert

A godly treatise containing and deciding certaine questions, touching the ministrie, sacraments, and church, Londres, 1588.

STANFORD, Sir William

Les plees del coron, Londres, 1557.

STARKEY, Thomas

A Dialogue between Reginald Pole and Thomas Lupset (1533-36), ed. K.M. Burton, 1948.

STEPHENSON, Carl et MARCHAM, Frederick G., ed. & tr.

Sources of English Constitutional History, New York et Londres, 1937.

STRYPE, John

Annals of the Reformation, 3 vols., Oxford, 1820-40.

Ecclesiastical Memorials, 3 vols., Oxford, 1822.

TANNER, Joseph Robson

Tudor Constitutional Documents 1485-1603, Cambridge, 1922.

TYNDALE, William

Works, 3 vols., ed. H. Walter, Parker Soc., Cambridge, 1848-50.

VAIR, Guillaume du

The Morall Philosophy of the Stoicks, Englished by Charles Cotton, Esq., Londres, 1664 ; [1^{re} tr. en 1598 par Th. James, ed. Rudolf Kirk, New Brunswick, 1951].

WALSINGHAM, Edward

A Practical Guide for Ambitious Politicians, ed. Gordon Tullock, Columbia, S.C., 1961.

WILLIS-BUND, J.

A Selection of Cases from the State Trials, Cambridge, 1879-82.

WILSON, Thomas

The arte of rhetorique (1553), ed. Robert H. Bowers, Gainesville, Floride, 1962.

A discourse vpon vsurye (1572), ed. R.H. Tawney, 1925.

IV - ARRIERE-PLAN SOCIO-HISTORIQUE

Livres

ALLEN, Don Cameron

Doubt's Boundless Sea, Skepticism and Faith in the Renaissance, Baltimore, 1964.

ALLEN, John William

Political Thought in the Sixteenth Century, Londres, 1928.

ANGLO, Sidney

Spectacle, Pageantry, and Early Tudor Policy, Oxford, 1969.

BAKER, Herschel

The Race of Time, Toronto, 1967.

- BAKHTINE, Mikhaïl
L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la renaissance, tr. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1970.
- BARKER, Francis
The Tremulous Private Body : Essays on Subjection, Londres et New York, 1984.
- BEEK, Marinus van
An Enquiry into Puritan Vocabulary, Groningue, 1969.
- BELLAMY, John G.
Crime and Public Order in England in the Later Middle Ages, Londres et Toronto, 1973.
The Law of Treason in the Later Middle Ages, CUP, 1970.
The Tudor Law of Treason : An Introduction, Londres, 1979.
- BERGERON, David M.
English Civil Pageantry, 1558-1642, Londres, 1971.
- BINDOFF, Stanley Thomas
Tudor England, Pelican History of England, Harmondsworth, 1950.
- BLENCH, J.W.
Preaching in England in the Late Fifteenth and Sixteenth Centuries 1450-1600, Oxford, 1964.
- BLOCH, Marc
Les Rois thaumaturges (1924), Paris, 1961.
- BOWEN, Catherine
The Lion and the Throne, The Life and Times of Sir Edward Coke 1552-1634, Boston, 1957.
- BRAUDY, Leo
The Frenzy of Renown : Fame and Its History, OUP, 1986.
- BRYCE, J.
«The Law of Nature», *Studies in History and Jurisprudence*, New York, 1901.
- BRYSON, Frederick Robertson
The Point of Honor in Sixteenth-Century Italy, New York, 1935.
- BURCKHARDT, Jacob
The Civilisation of the Renaissance in Italy, tr. S.G.C. Middlemore, Londres et New York, 1878.
- BURNET, Gilbert
History of the Reformation, ed. N. Pocock, 7 vols., Oxford, 1865.
- CAMPBELL, Lorne
Renaissance Portraits, New Haven et Londres, 1990.
- CAMPBELL, W.E.
Erasmus, Tyndale and More, Londres, 1949.
- CHADWICK, Owen
The Reformation, Pelican History of the Church, vol. 3, Harmondsworth (1964), éd. rév., 1972.

Michèle Vignaux

CHARLTON, Kenneth

Education in Renaissance England, Londres, 1965.

CLARK, Sandra

The Elizabethan Pamphleteers : Popular moralistic Pamphlets 1580-1640, Rutherford, N.J., 1983.

CRESSY, David

Education in Tudor and Stuart England, Londres, 1975.

DAVIS, Natalie Zemon

Fiction in the Archives : Pardon Tales and their Tellers in Sixteenth-Century France, Stanford UP, 1987 ; tr. fr. Christian Cler, *Pour sauver sa vie : les récits de pardon au XVI^e siècle*, Paris, 1988.

DEAN, Leonard F.

Tudor Theories of History Writing, Ann Arbor, 1947.

DELUMEAU, Jean

Naissance et Affirmation de la Réforme, Paris, 1973.

La Peur en Occident aux XIV^e-XVIII^e siècles, Paris, 1978.

Le Péché et la Peur. La Culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e siècles), Paris, 1983.

DE ROOVER, Raymond

San Bernardino of Siena and Sant' Antonio of Florence : The Two Great Economic Thinkers of the Middle Ages, Boston, Mass., 1967.

DICKENS, Arthur Geoffrey

The English Reformation, Londres, 1964.

DOUGLAS, Mary

Natural Symbols : Explorations in Cosmology, Londres, 1970.

ECCLESHELL, Robert

Order and Reason in Politics. Theories of Absolute and Limited Monarchy in Early Modern England, OUP, 1978.

EINSTEIN, Lewis

Tudor Ideals, New York, 1921.

ELTON, Geoffrey Rudolph

England under the Tudors, Londres, 1955.

English Law in the Sixteenth Century : Reform in an Age of Change, Londres, 1979.

Policy and Police : The Enforcement of the Reformation in the Age of Thomas Cromwell, CUP, 1972.

Reform and Reformation, England 1509-1558, Camb., Mass., 1977.

Studies in Tudor and Stuart Politics and Government, 2 vols., Londres, 1974.

The Tudor Constitution. Documents and Commentary, Cambridge, 1962.

ESLER, Anthony

The Aspiring Mind of the Elizabethan Younger Generation, Durham, N.C., 1966.

- FEBVRE, Lucien
Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais, Paris (1942), 1968.
- FERGUSON, Wallace
The Renaissance in Historical Thought, Boston, 1948.
- FIGGIS, John Neville
Political Thought in the Sixteenth Century, in *Cambridge Modern History*, vol. III, 1904.
- FLETCHER, Anthony
Tudor Rebellions, Seminar Studies in History, Londres, 1968.
- FOUCAULT, Michel
Histoire de la folie à l'âge classique, Paris, 1972.
Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines, Paris, 1966.
Surveiller et Punir : naissance de la prison, Paris, 1975.
- FRYDE, Edmund B. et Edward MILLER, eds.
Historical Studies of the English Parliament, vol. 2 : 1399-1603, CUP, 1970.
- FUMAROLI, Marc
L'Age de l'éloquence : rhétorique et «res literaria», de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève et Paris, 1980 et Paris, Albin Michel, 1994.
- FURNIVALL, Frederick J.
Child Marriages, Divorces and Ratifications in the Diocese of Chester, A.D. 1561-1566 (Early English Texts Society, 108) Londres, 1897.
- FUSSNER, Frank Smith
The Historical Revolution, English Historical Writing and Thought 1580-1640, New York, 1962.
- GARRETT, Christina Hallowell
The Marian Exiles : A Study in the Origins of Puritanism, CUP, 1938.
- GASQUET, Emile
Le Courant machiavélien dans la pensée et la littérature anglaises du XVI^e siècle, Paris, 1975.
- GAUTHERON, Marie, dir.
L'Honneur. Image de soi ou don de soi : un idéal équivoque (revue *Autrement*, série *Morales*, n° 3, mars 1991).
- GEORGE, Charles H. et Katherine
The Protestant Mind of the English Reformation, Princeton, 1961.
- GIERKE, Otto
Political Theories of the Middle Ages, tr. F.W. Maitland, Cambridge, 1927.
- GREEN, Thomas A.
Verdict According to Conscience : Perspectives on the English Criminal Trial Jury, 1200-1800, Chicago et Londres, 1985.

Michèle Vignaux

GREENBLATT, Stephen

Sir Walter Ralegh : The Renaissance Man and His Roles, New Haven, Conn., 1973.

GREENBLATT, Stephen, ed.

Allegory and Representation, Baltimore et Londres, 1981.

HARDING, Allan

A Social History of English Law (Harmondsworth, 1966), réimpr. Gloucester, Mass., 1973.

HAYDN, Hiram

The Counter-Renaissance (1950), New York, 1960.

HEARNSHAW, Fossey John Cobb, ed.

The Social and Political Ideas of Some Great Thinkers of the Renaissance and Reformation, Londres, 1925.

HILL, Christopher

Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England, 2^e éd., New York, 1967.

HOLDSWORTH, Sir William Searle

A History of English Law, 17 vols., Londres, 1903-72.

HOOPES, Robert

Right Reason in the English Renaissance, Camb., Mass., 1962.

HORROCKS, J.W.

Machiavelli in Tudor Opinion and Discussion, New York, 1908.

HOWELL, Wilbur S.

Logic and Rhetoric in England, 1500-1700, New York, 1961.

HUIZINGA, Johann

The Waning of the Middle Ages (1919), tr. angl. Londres, 1924.

L'Automne du Moyen Âge, tr. J. Bastin, avec un entretien de J. Le Goff, Payot, Paris, 1980.

JASZI, Oszkár et LEWIS, John D.

Against the Tyrant. The Tradition and Theory of Tyrannicide, Glencoe, Illinois, 1957.

JONES, Rufus Matthew

Spiritual Reformers in the Sixteenth and Seventeenth Centuries (1914) Boston, 1959.

JORDAN, Wilbur Kitchener

The Development of Religious Toleration in England, vol. 1, Londres, 1932.

KAISER, Walter

Praisers of Folly : Erasmus, Rabelais, Shakespeare, Cambridge, Mass., 1963.

KEETON, George Williams

Shakespeare's Legal and Political Background, New York, 1967.

- KIRALFI, Albert K.R.
A Source Book of English Law, Londres, 1957.
- KITTREDGE, George Lyman
Witchcraft in Old and New England, Harvard UP, 1929.
- KNAFLA, Louis B.
Law and Politics in Jacobean England – The Tracts of Lord Chancellor Ellesmere, CUP, 1977.
- KRISTELLER, Paul O.
Renaissance Thought : The Classic, Scholastic, and Humanist Strains, New York, 1961.
- LAUVERGNAT-GAGNIERE, C. et YON, B., eds.
Le Juste et l'Injuste à la Renaissance et à l'âge classique, Actes du colloque international de l'Institut d'études de la Renaissance et de l'âge classique, St. Etienne, avril 1983.
- LEVY, Fred Jacob
Tudor Historical Thought, San Marino, Calif., 1967.
- LOANE, Marcus Lawrence
Masters of the English Reformation, Londres, 1954.
- LYND, Helen Merrell
On Shame and the Search for Identity, New York, 1958.
- MacLURE, Miller
The Paul's Cross Sermons 1534-1642, Toronto, 1958.
- MAITLAND, Frederick William
The Constitutional History of England, Cambridge, 1931.
- McCAFFREY, Wallace T.
Queen Elizabeth and the Making of Policy 1572-1588, Princeton, 1981.
- McGRATH, Patrick
Papists and Puritans under Elizabeth I, Londres, 1967.
- McKISACK, May
Medieval History in the Tudor Age, Oxford, 1971.
- MESNARD, Pierre
L'Essor de la Philosophie politique au XVI^e siècle (1936), 2^e éd. rev., Paris, 1969.
- MORRIS, Christopher
Political Thought in England : Tyndale to Hooker, Londres et New York, 1953.
- NEALE, John E.
Elizabeth I and her Parliaments, 2 vols. : vol. 1 : 1559-81 (1953) ; vol. 2 : 1584-1601 (1957), Londres, 1965.
- NEAMAN, Judith S.
Suggestion of the Devil. Insanity in the Middle Ages and the Twentieth Century (1975), New York, 1978.

- NELSON, Benjamin
The Idea of Usury, Chicago, 1969.
- PATRIDES, Constantinos Apostolos
The Phoenix and the Ladder : The Rise and Decline of the Christian View of History, Berkeley, 1964.
- PETERS, Edward
The Shadow King. «Rex Inutilis» in Medieval Law and Literature 751-1327, New Haven et Londres, 1970.
- PETIT-DUTAILLIS, Charles
La Monarchie féodale en France et en Angleterre (X^e-XIII^e siècles) (1933), Paris, 1971.
- PHILLIPS, John
The Reformation of Images : Destruction of Art in England, 1535-1660, U. of Calif. Pr., 1973.
- POLIAKOV, Léon
La Causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions, Paris, 1980.
- POLLEN, John Hungerford
The English Catholics in the Reign of Elizabeth, Londres, 1920.
- POLLOCK, Sir Frederick
«History of the Law of Nature» in *Essays in the Law*, Londres, 1922.
- POLLOCK, Sir Frederick et MAITLAND, Frederick William
The History of English Law (1895), 2 vols., CUP, 1968.
- RAAB, Felix
The English Face of Machiavelli, Londres et Toronto, 1964.
- RAMSEY, Peter
Tudor Economic Problems, Londres, 1968.
- ROZETT, Martha Tuck
The Doctrine of Election and the Emergence of Elizabethan Tragedy, Princeton UP, 1984.
- SCHRAMM, Percy Ernst
A History of the English Coronation, tr. Leopold G. Wickham Legg, Oxford, 1937.
- SEIGEL, Jerrold
Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism, Princeton, 1968.
- SKINNER, Quentin
Machiavel, Paris, 1992.
- SMITH, Lacey Baldwin
The Elizabethan World, Boston, 1972 (publié sous le titre *The Elizabethan Epic*, Londres, 1966).
Treason in Tudor England – Politics and Paranoia, Princeton, N.J., 1986.

SOUTHERN, A.C.

Elizabethan Recusant Prose 1559-82, Londres et Glasgow, 1978.

STENTON, D.M.

The English Woman in History, Londres, 1957.

STEPHEN, Sir James Fitzjames

History of the Criminal Law of England, Londres, 1883.

STONE, Lawrence

The Crisis of the Aristocracy, 1558-1641, Oxford, 1965.

STREUVER, Nancy

The Language of History in the Renaissance, Princeton, 1970.

STRONG, Roy

Art and Power : Renaissance Festivals, 1450-1650, Woodbridge, 1984.

The Cult of Elizabeth : Elizabethan Portraiture and Pageantry, Londres, 1977.

Gloriana : The Portraits of Queen Elizabeth I, New York, 1987.

Splendour at Court : Renaissance Spectacle and Illusion, Londres, 1973.

STUBBS, William

Histoire constitutionnelle de l'Angleterre, 3 vols., Paris, 1907-27.

SUPPLE, James

Arms versus Letters : The Military and Literary Ideals in the Essays of Montaigne, Oxford, 1984.

TAWNEY, Richard H.

Religion and the Rise of Capitalism (1926), Harmondsworth, 1948.

TAYLOR, Henry Osborn

The English Mind : Thought and Expression in the Sixteenth Century, New York, 1962.

TENTLER, Thomas N.

Sin and Confession on the Eve of the Reformation, Princeton, 1977.

THOMAS, Keith

Religion and the Decline of Magic, Londres, 1971.

TREXLER, Richard C., ed.

Persons in Groups : Social Behavior as Identity Formation in Medieval and Renaissance Europe, Papers of the 16th annual conf. of the center for Medieval & Early Renaissance St., Med. & Ren. St. 36, Binghamton, New York, 1985.

WATKINS, Owen

The Puritan Experience : Studies in Spiritual Autobiography, New York, 1972.

WHITE, Helen C.

The Tudor Books of Private Devotion, Madison, 1951.

Michèle Vignaux

WHIGHAM, Frank

Ambition and Privilege : The Social Tropes of Elizabethan Courtesy Theory,
Berkeley et Londres, 1984.

WILKS, John S.

The Idea of Conscience in Renaissance Tragedy, Londres et New York, 1990.

WRIGHT, Louis B.

Middle-Class Culture in Elizabethan England, U. of Carolina Pr., Chapel Hill,
1935.

YATES, Frances A.

Astraea : The Imperial Theme in the Sixteenth Century, Londres, 1975 ; *Astrée* ,
tr. fr. J.-Y. Pouilloux, Paris, 1989.

Articles

ARMSTRONG, W.A.

«The Elizabethan Conception of the Tyrant», *Rev. of Engl. St.* XXII, 1946.

BAINTON, R.H.

«Changing Ideas and Ideals in the Sixteenth Century», *Jour. of Mod. Hist.* 8, 1936.

BOSSY, John

«The Social History of Confession in the Age of the Reformation», *Transactions
of Royal Hist. Soc.* 5th ser. 25, 1975.

COTTRET, Bernard

«Pour une sémiotique de la Réforme : le *Consensus Tigurinus* (1549) et la *Brève
résolution* ... (1555) de Calvin», *Annales ESC*, mars-avril 1984.

CRUTTWELL, Patrick

«Physiology and Psychology in Shakespeare's Age», *Jour. of Hist. of Ideas* XII,
jan. 1951.

DUNCAN, J.L.

«The End and Aim of Law», *Juridical Rev.* 50, 1938.

DUNHAM, W.H., Jr. et WOOD, Ch. T.

«The Right to Rule in England : Depositions and the Kingdom's Authority, 1327-
1485», *Am. Hist. Rev.* 81, 1976.

ECCLESHALL, R.

«Richard Hooker's Synthesis and the Problem of Allegiance», *Jour. Hist. Ideas*
37, 1976.

ELTON, Geoffrey Rudolph

«Tudor Government : The Points of Contact», *Transactions of the Royal Hist. Soc.*,
5th series, «I Parliament» vol. 24, 1974 ; «II The Council» vol. 25, 1975 ;
«III The Court» vol. 26, 1976.

FRAENKEL, Pierre

«Luther et le Langage de la théologie : l'Ecriture, les Pères, la Tradition», *Revue
de Théologie et de Philosophie* 119, 1987.

GRAY, Hanna H.

«Renaissance Humanism : The Pursuit of Eloquence» in *Renaissance Essays*, ed.
P. Kristeller et Philip P. Wiener, New York, 1968.

- GREEN, Thomas A.
«The Jury and the English Law of Homicide, 1200-1600», *Michigan Law Rev.* 74, 1, 1976.
- HENRIOT, J.
Article «Responsabilité», *Encyclopædia Universalis*, 1968.
- HILL, L.M.
«The Two-Witness Rule in English Treason Trials», *Amer. Jour. of Legal Hist.* 12, 1968.
- JAMES, Mervyn
«English Politics and the Concept of Honour 1485-1642», *Past and Present Supplements* n° 3, 1978.
- JORGENSEN, Paul
«Moral Guidance and Religious Encouragement for the Elizabethan Soldier», *Huntington Lib. Q.* 13, 1949-50.
- KAYE, J.M.
«The Early History of Murder and Manslaughter», *Law Q. Rev.* 83, 1967, I : p. 365-395 ; II : p. 569-601.
- KELSO, Ruth
«Sixteenth Century Definitions of the Gentleman in England», *JEGP* XXIV, 1925.
- KUPPERMAN, Karen O.
«English Perceptions of Treachery, 1583-1640 : The Case of the American 'Savages'», *Historical Journal* 20, 1977.
- LILLIE, H.W.R.
«The English Martyrs and English Criminal Law», *Clergy Rev.* XIII, 1937.
- MARIENSTRAS, Richard
«L'Anglaise sous le règne d'Elisabeth», in *Histoire mondiale de la femme*, sous la direction de P. Grimal, 4 vols., Paris, 1974.
- McCAFFREY, Wallace T.
«Place and Patronage in Elizabethan Politics», in *Elizabethan Government and Society*, ed. S.T. Bindoff, Londres, 1961.
- MONTROSE, Louis Adrian
«'Eliza, Queene of Shepheardes', and the Pastoral of Power», *Engl. Lit. Rev.* 10, 1980.
- PITT-RIVERS, Julian
Article «Honor», *International Encyclopedia of the Social Sciences*, ed. D.L. Sills, New York, 1968.
- POCOCK, John Greville Agard
«The Sense of History in Renaissance England» in John F. Andrews, ed., *William Shakespeare : His World, His Work, His Influence*, 3 vols., New York, 1985.
- REZNECK, S.
«The Trial of Treason in Tudor England», *Essays in Honor of Charles Howard McIlwain*, Camb., Mass., 1936.

Michèle Vignaux

RICHMOND, H.M.

«Personal Identity and Literary Personæ : A Study in Historical Psychology», *PMLA* 90, 1975.

ROLSTON, Holmes, III, Rev. Prof.

«Responsible Man in Reformed Theology : Calvin vs The Westminster Confession», *Scottish Jour. of Theology* XXIII, 2, mai 1970, CUP.

SMITH, Lacey Baldwin

«Christ, What a Fright ; the Tudor Portrait as an Icon», *Journ. of Interdisciplinary History* vol. IV (1), été 1973.

«English Treason Trials and Confessions in the Sixteenth Century», *Jour. of Hist. of Ideas* XV, 1954.

STONE, Lawrence

«Social Mobility in England 1500-1700», *Past and Present* 33, Avril 1966.

THOMPSON, E.P.

«Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism», *Past and Present* 38, 1967.

VILLEY, Michel

«Esquisse historique sur le mot responsable», *Archives de Philosophie du droit* XXII, 1977.

WEISSMAN, R.F.E.

«Reconstructing Renaissance Sociology : The 'Chicago School' and the Study of Renaissance Society», in Richard C. Trexler, ed., *Persons in Groups : Social Behavior as Identity Formation in Medieval and Renaissance Europe*, New York, 1985.

WIGMORE, J.H.

«The History of the Hearsay Rule», *Harvard Law Review* XVII (7).

WILSON, F.P.

«Shakespeare's Reading», *Sh. Su.* III, 1950.

WILSON, John Dover

«The Political Background of Shakespeare's *Richard II* and *Henry IV*», *Sh. Jahrbuch* 75, 1939.

WRIGHT, Louis B.

«The Significance of Religious Writings in the English Renaissance», *Jour. of Hist. of Ideas* 1, 1940.

YATES, France.

«Queen Elizabeth as Astraea», *Jour. of Warburg & Courtauld Institutes* X, 1947.

YOUNGS, F.A., Jr.

«Definitions of Treason in an Elizabethan Proclamation», *Hist. Jour.* XIV, 4, 1971.

V - ETUDES SUR LE THEATRE ELISABETHAIN

Livres

ALLMAN, Eileen Jorge

Player-King and Adversary : Two Faces of Play in Shakespeare, Baton Rouge et Londres, Louisiana St. UP, 1980.

ALTMAN, Joel B.

The Tudor Play of Mind : Rhetorical Inquiry and the Development of Elizabethan Drama, Berkeley, 1978.

ALVIS, John et WEST, Thomas G., eds.

Shakespeare as Political Thinker, Durham, N.C., 1981.

ANDERSON, Ruth L.

Elizabethan Psychology and Shakespeare's Plays (U. of Iowa, 1927), New York, 1966.

ATKINS, G. Douglas et David M. BERGERON

Shakespeare and Deconstruction, New York, 1988.

BACQUET, Paul

Les Pièces Historiques, vol. 2 : «Deuxième Tétralogie et Henry VIII», Paris, 1979.

BARBER, Benjamin R., et McGRATH, Michael J. Gargas, eds.

The Artist and Political Vision, New Brunswick et Londres, 1981.

BARBER, Charles Laurence

Shakespeare's Festive Comedy : A Study of Dramatic Form and its Relation to Social Custom, Princeton, 1959.

The Theme of Honour's Tongue : A Study of Social Attitudes in the English Drama from Shakespeare to Dryden, Univ. of Gothenburg, 1985.

BARROLL, John Leeds

Artificial Persons : The Formation of Character in the Tragedies of Shakespeare, Columbia, S.C., 1974.

BASHIAN, Katherine Ryniker

«Rhetoric as an Art of Self-Defense : An Analysis of Trial Scenes in the Works of Peele, Shakespeare, Webster, and Massinger», *DAI* 40, 1979, [1476A NYU].

BATTENHOUSE, Roy

Shakespearean Tragedy : its Art and its Christian Premises, Londres, 1971.

BAYERL, F.J.

«The Characterization of the Tyrant in Elizabethan Drama», *DAI* 36, 1975, [1516A-17A].

BELSEY, Catherine

The Subject of Tragedy. Identity and Difference in Renaissance Drama, Londres et New York, 1985.

BERGER, Harry, Jr.

Imaginary Audition : Shakespeare on Stage and Page, Univ. of Calif. Pr., Berkeley, L.A. et Oxford, 1989.

BERGERON, David M., ed.

Pageantry in the Shakespearean Theatre, Athens, U. of Georgia Pr., 1985.

BERMAN, Ronald, comp.

Twentieth Century Interpretations of «Henry V», Englewood Cliffs, N.J., 1968.

BERRY, Edward

Patterns of Decay : Shakespeare's Early Histories, Charlottesville, 1975.

Michèle Vignaux

BEVINGTON, David M.

Tudor Drama and Politics : A Critical Approach to Topical Meaning, Camb., Mass., 1968.

BLANPIED, John W.

Time and the Artist in Shakespeare's English Histories, Newark et Londres, 1983.

BOORMAN, Stanley C.

Human Conflict in Shakespeare, Londres et New York, 1987.

BORIS, Edna Zwick

Shakespeare's English Kings, the People, and the Law : A Study in the Relationship Between the Tudor Constitution and the English History Plays, Rutherford, N.J., 1978.

BRADBROOK, Muriel C.

Shakespeare and Elizabethan Poetry (1951), Cambridge, 1979.

Themes and Conventions of Elizabethan Tragedy (1935), Cambridge, 1960.

BRADLEY, Andrew C.

«The Rejection of Falstaff», in *Oxford Lectures on Poetry*, Londres, 1909.

Shakespearean Tragedy (1904), Londres, 1958.

BREITENBURG, Mark

«Forms of Authority and Legitimation in Elizabethan England», *DAI* 48, 1987, [1457A, U. of Calif., San Diego].

BROMLEY, John C.

The Shakespearean Kings, Boulder, Colorado, 1970.

BURCKHARDT, Sigurd

Shakespeare's Meanings, Princeton, 1968.

CADOUX, A.T.

Shakespearean Selves : An Essay in Ethics (Londres, 1938), réimpr. Philadelphie, 1981.

CALDERWOOD, James L.

Metadrama in Shakespeare's Henriad : Richard II to Henry V, Berkeley, 1979.

Shakespearean Metadrama, Minneapolis, Minn., 1971.

CAMPBELL, Lily B.

Shakespeare's «Histories», Mirrors of Elizabethan Policy, San Marino, Calif., 1947.

CHAMBERS, Edmund K.

The Elizabethan Stage, 4 vols., Oxford, 1923.

The Medieval Stage, 2 vols., Oxford, 1903.

CHAMPION, Larry S.

Perspective in Shakespeare's English Histories, Athens, U. of Georgia Pr., 1980.

CLEMEN, Wolfgang

The Development of Shakespeare's Imagery (1936 ; tr. angl. 1951), Londres, 1977.

Shakespeare's Soliloquies, tr. angl. C.S. Stokes, Londres et New York, 1987.

COUNCIL, Norman

When Honour's at the Stake : Ideas of Honour in Shakespeare's Plays, New York, 1973.

COURSEN, Herbert R.

The Leasing out of England : Shakespeare's Second Henriad, Washington, D.C., 1982.

COX, John D.

Shakespeare and the Dramaturgy of Power, Princeton, N.J., 1989.

CRAIG, Hardin

The Enchanted Glass : The Elizabethan Mind in Literature, (1936), réimpr. Westport, Conn., 1975.

CUBETA, Paul M., comp.

Twentieth Century Interpretations of «Richard II», Englewood Cliffs, N.J., 1971.

DANBY, John Francis

Shakespeare's Doctrine of Nature, Londres, 1949.

DILLON, Janette

Shakespeare and the Solitary Man, Londres, 1981.

DOLLIMORE, Jonathan

Radical Tragedy, Brighton, 1984.

DOLLIMORE, Jonathan et SINFIELD, Allan, eds.

Political Shakespeare. New Essays in Cultural Materialism, Manchester UP, 1985.

DORAN, Madeleine

Endeavors of Art, Madison, 1954.

DORIUS, Raymond J., comp.

Twentieth Century Interpretations of «Henry IV, Part One», Englewood Cliffs, N.J., 1970.

DRAKAKIS, John, ed.

Alternative Shakespeares, Londres et New York, 1985.

EDWARDS, Philip

Threshold of a Nation, CUP, 1979.

ELLIS-FERMOR, Una

The Frontiers of Drama, Londres, 1945.

FARNHAM, Willard

The Medieval Heritage of Elizabethan Tragedy, Berkeley, 1936.

FRYE, Northrop

Fools of Time, U. of Toronto Pr., 1967.

FRYE, Roland M.

Shakespeare and Christian Doctrine (1963), Princeton UP, 1967.

GODDARD, Harold C.

The Meaning of Shakespeare, 2 vols., Chicago, 1951.

GOY-BLANQUET, Dominique

Le Roi mis à nu, Paris, 1986.

GREEN, Henry

Shakespeare and the Emblem Writers : An Exposition of Their Similarities of Thought and Expression, Londres, 1870.

GREENBLATT, Stephen

Renaissance Self-Fashioning from More to Shakespeare, Chicago et Londres, 1980.
Shakespearean Negotiations : the Circulation of Social Energy in Renaissance England, Berkeley, 1988.

GREGSON, James Michael

Public and Private Man in Shakespeare, Totowa, Londres et Canberra, 1983.

HART, Alfred

Shakespeare and the Homilies, Melbourne, 1934.

HOLDerness, Graham ; POTTER, Nick et TURNER, John

Shakespeare : The Play of History, U. of Iowa Pr., 1988.

HUNTER, George Kirkpatrick

Dramatic Identities and Cultural Traditions : Studies in Shakespeare and His Contemporaries. Critical Essays, New York, 1978.

HUNTER, Robert Grams

Shakespeare and the Mystery of God's Judgements, Athens, 1977.

JACQUOT, Jean, ed., en collab. avec E. Konigson et M. Oddon

Dramaturgie et Société, XVI^e et XVII^e siècles, CNRS, Paris, 1968.

JARKA, Lois Margaret

«The Perfect Freedom : The Concept of Service in Shakespeare Drama», *DAI* 47, 1987, [2596A, U. of Wis., Madison].

JONASSEN, Frederick Berenthin

«Sir John Falstaff : The Holiday Custom and Morality Play Background», *DAI* 44, 1984, [2772A, Cornell].

JONES, Emrys

Scenic Form in Shakespeare, Oxford, 1971.

JORGENSEN, Paul A.

Shakespeare's Military World, Berkeley et Los Angeles, 1956.

KAHN, Coppélia

Man's Estate : Masculine Identity in Shakespeare, Berkeley, 1981.

KANTOROWICZ, Ernst H.

The King's Two Bodies : A Study in Medieval Political Theology, Princeton, 1957, tr. fr. J.-Ph. et N. Genet, Paris, 1989.

KASTAN, David Scott

Shakespeare and the Shapes of Time, Hanover, N.H., 1982.

KELLY, Henry A.

Divine Providence in the England of Shakespeare's Histories, Camb., Mass., 1970.

KERNAN, Alvin B.

«The Henriad : Shakespeare's History Plays», in *Modern Shakespeare Criticism*, New York, 1970.

- KERNODLE, George Riley
From Art to Theater : Form and Convention in the Renaissance, Chicago, 1944.
- KIEFER, Frederik
Fortune and Elizabethan Tragedy, San Marino, Calif., 1983.
- KNIGHTS, Lionel Charles
Further Explorations, Londres, 1965.
Some Shakespearean Themes, Londres, 1959.
William Shakespeare : The Histories, publ. for the British Council and the National Book League, 1962.
- KOTT, Jan
Shakespeare notre contemporain, tr. du polonais par A. Posner (1962), éd. augm., Marabout Univ., Paris, 1965.
- KREIDER, Paul V.
Repetition in Shakespeare's Plays, Princeton, 1941.
- LAROQUE, François
Shakespeare et la fête : Essai d'archéologie du spectacle dans l'Angleterre élisabéthaine, PUF, Paris, 1988 ; tr. Janet Lloyd, *Shakespeare's Festive World. Elizabethan Seasonal Entertainment and the Professional Stage*, CUP, 1991.
- LEVER, Julius Walter
The Tragedy of State, Londres, 1971.
- LINDENBERGER, H.
Historical Drama : the Relation of Literature and Reality, U. of Chicago Pr., 1975.
- LOVEJOY, Arthur O.
The Great Chain of Being, Camb., Mass., 1936.
- LYONS, Bridget G.
Voices of Melancholy : Studies in literary treatments of melancholy in Renaissance England, Londres, 1971.
- MACK, Maynard, Jr.
Killing the King : Three studies in Shakespeare's Tragic Structure, Yale St. in Engl. 180, New Haven et Londres, 1973.
- MAHOOD, Molly Maureen
Shakespeare's Wordplay, Londres, 1957.
- MANHEIM, Michael
The Weak King Dilemma in the Shakespearean Henriad, Syracuse, 1977.
- MANLOVE, Colin Nicholas
The Gap in Shakespeare : the Motive of Division from «Richard II» to «The Tempest», Londres, 1981.
- MARIENSTRAS, Richard
Le Proche et le Lointain. Sur Shakespeare, le drame élisabéthain, et l'idéologie anglaise aux XVI^e et XVII^e siècles, Paris, 1981.
- MILLS, Laurens J.
One Soul in Bodies Twain : Friendship in Tudor Literature and Stuart Drama, Bloomington, Indiana, 1937.

Michèle Vignaux

MILWARD, Peter

Shakespeare's Religious Background, Londres, 1973.

MORGANN, Maurice

An Essay on the Dramatic Character of Sir John Falstaff, Londres, 1777.

MROZ, Mary Bonaventure, Sister

Divine Vengeance : A Study in the Philosophical Background of the Revenge Motif As It Appears in Shakespeare's Chronicle History Plays, Catholic Univ. Pr., Washington, D.C., 1941.

MULLANEY, Steven

The Place of the Stage. License, Play and Power in Elizabethan England, Chicago et Londres, 1988.

NELSON, William

Fact of Fiction : The Dilemma of the Renaissance Storyteller, Harvard UP, 1973.

ORGEL, Stephen

The Illusion of Power : Political Theater in the English Renaissance, Berkeley, 1975.

ORNSTEIN, Robert

A Kingdom for a Stage : The Achievement of Shakespeare's History Plays, Camb., Mass., 1972.

OWST, Gerald Robert

Literature and the Pulpit in Medieval England (1933), Oxford, 1961.

PALMER, John L.

Shakespeare's Political Characters, Londres, 1945.

PARKER, M.D.H.

The Slave of Life : Shakespeare and the Idea of Justice, Londres, 1955.

PARKER, Patricia et HARTMAN Geoffrey, eds.

Shakespeare and the Question of Theory, New York, 1985.

PARKER, Patricia A. et QUINT, David

Literary Theory/Renaissance Texts, Johns Hopkins UP, 1986.

PIERCE, Robert B.

Shakespeare's Historical Plays : The Family and the State, Columbus, Ohio State UP, 1971.

POIRIER, Michel

Sir Philip Sidney, le chevalier poète élisabéthain, Lille, 1948.

PORTER, Joseph Ashby

The Drama of Speech Acts : Shakespeare's Lancastrian Tetralogy, Berkeley, 1979.

PRIOR, Moody E.

The Drama of Power, Evanston, Illinois, 1973.

PYE, Christopher

The Regal Phantasm. Shakespeare and the Politics of Spectacle, Londres et New York, 1990.

RABKIN, Norman

Shakespeare and the Common Understanding, (1964), Chicago et Londres, 1967.

- REED, Robert Rentoul, Jr.
Crime and God's Judgement in Shakespeare, UP of Kentucky, 1984.
- REESE, Max Meredith
The Cease of Majesty : A Study of Shakespeare's History Plays, Londres, 1961.
- REYNOLDS, James A.
Repentance and Retribution in Early English Drama (Jacobean Drama Series, 96), Salzbourg, 1982.
- RIBNER, Irving
The English History Play in the Age of Shakespeare, (1957), éd. rév., Londres, 1965.
- RICHMOND, H.M.
Shakespeare's Political Plays, New York, 1967.
- RIGGS, David
Shakespeare's Heroical Histories : 'Henry VI' and Its Literary Tradition, Camb., Mass., 1971.
- RIGHTER, Anne
Shakespeare and the Idea of the Play, Londres, 1962.
- ROSSITER, Arthur P.
Angel with Horns, Londres, 1961.
- SACCIO, Peter
Shakespeare's English Kings : History, Chronicle and Drama, OUP, 1977.
- SAHEL, Pierre
La Pensée politique dans les drames historiques de Shakespeare, Lille, 1984.
- SANDERS, Wilbur
The Dramatist and The Received Idea, Cambridge, 1968.
- SEN GUPTA, Subodh Chandra
Shakespeare's History Plays, Londres, 1964.
- SHIRLEY, Frances A.
Swearing and Perjury in Shakespeare's Plays, Londres et Boston, 1979.
- SLIGHTS, Camille Wells
The Casuistical Tradition in Shakespeare, Donne, Herbert, and Milton, Princeton, 1981.
- SMIDT, Kristian
Unconformities in Shakespeare's History Plays, Londres, 1982.
- SOELLNER, Rolf
Shakespeare's Patterns of Self-Knowledge, Columbia, Ohio State UP, 1972.
- SPENCER, Theodore
Shakespeare and the Nature of Man, New York, 1942.
- SPIVACK, Bernard
Shakespeare and the Allegory of Evil, New York, 1958.

Michèle Vignaux

SPRAGUE, Arthur C.

Shakespeare's Histories : Plays for the Stage, Londres, Soc. for Theatre Research, 1964.

SPURGEON, Caroline

Shakespeare's Imagery and What It Tells Us, Cambridge, 1935.

STALLYBRASS, Peter et Allon WHITE

The Politics and Poetics of transgression, Ithaca, N.Y., 1986.

STEWART, James Innes M.

Character and Motive in Shakespeare, Londres et New York, 1949.

STOLL, Edgar Elmer

Art and Artifice in Shakespeare, Londres, 1933.

STUMP, Donald V. et al., eds.

Hamartia : The Concept of Error in the Western Tradition. Essays in Honor of J.M. Crossett (Texts and Studies in Religion 16), New York et Toronto, 1983.

TALBERT, Ernest W.

The Problem of Order. Elizabethan Political Commonplaces and an Example of Shakespeare's Art, Chapel Hill, 1962.

TENNENHOUSE, Leonard

Power on Display : The Politics of Shakespeare's Genres, New York, 1986.

THAYER, Calvin G.

Shakespearean Politics : Government and Misgovernement in the Great Histories, Athens, Ohio et Londres, 1983.

TILLYARD, E.M.W.

The Elizabethan World Picture, Londres, 1943.

Shakespeare's History Plays, Londres, 1944.

TRAVERSI, Derek

Shakespeare from «Richard II» to «Henry V», Stanford UP, 1957.

UNGER, Leonard

The Man and the Name, Minneapolis, 1956.

VAN LAAN, Thomas F.

The Idiom of Drama, New York et Londres, 1970.

Role Playing in Shakespeare, Toronto, 1978.

VATTER, Hannes

The Devil in English Literature, Berne, 1978.

VENEZKY, Alice S.

Pageantry on the Shakespearian Stage, New York, 1951.

WATSON, Curtis Brown

Shakespeare and the Renaissance Concept of Honor, Princeton, 1960.

WEISS, Theodore

The Breath of Clowns and Kings : Shakespeare's Early Comedies and Histories, New York, 1971.

WELLS, Robin Headlam

Shakespeare, Politics and the State, 1986.

- WHITAKER, Virgil K.
Shakespeare's Use of Learning : An Inquiry into the Growth of His Mind and Art,
San Marino, Calif., 1953.
- WHITE, R.S.
Innocent Victims : Politic Injustice in Shakespearean Tragedy, Newcastle upon Tyne, 1982.
- WILDERS, John
The Lost Garden : A View of Shakespeare's English and Roman History Plays,
Totowa, N.J., 1978.
- WILSON, John Dover
The Fortunes of Falstaff, Cambridge, 1943.
- WINNY, James
The Player-King : A Theme of Shakespeare's Histories, New York, 1968.
- YOUNG, Alan R.
The English Prodigal Son Play : A Theatrical Fashion of the Sixteenth and Seventeenth Centuries (Jacobeian Drama St., 89), Salzbourg, 1979.
- YOUNG, David P., comp.
Twentieth Century Interpretations of Henry IV, Part Two, Englewood Cliffs, N.J., 1968.
- ZEEVELD, W. Gordon
The Temper of Shakespeare's Thought, New Haven, 1974.
- Articles*
- ABRAMS, Richard
«Rumor's Reign in 2 Henry IV : The Scope of a Personification», *Engl. Lit. Ren.* 16 (3), automne 1986.
- ALVIS, John
«A Little Touch of the Night in Harry : The Career of Henry Monmouth» in J. Alvis et Th. G. West, eds., *Shakespeare as Political Thinker*, Durham, N.C., 1981.
- ANDERSON, Ruth
«Kingship in Renaissance Drama», *St. in Philology* XLI, 1944.
- AUDEN, Wystan Hugh
«The Fallen City : Some Reflections on Shakespeare's Henry IV», *Encounter* 74, nov. 1959.
- BARTON, Anne
«Shakespeare and the Limits of Language», *Sh. Su.* 24, 1971.
«The King Disguised : Shakespeare's Henry V and the Comical History» in J.G. Price, ed., *The Triple Bond*, Pennsylvania State U.P., 1975.
- BATTENHOUSE, Roy
«Henry V as Heroic Comedy», in *Essays on Shakespeare and Elizabethan Drama in Honor of Hardin Craig*, ed. Richard Hosley, Columbia, Mo., 1962.
«Tudor Doctrine and the Tragedy of Richard II», *Rice Univ. St.* 60, 2, 1974.

- «Falstaff as Parodist and perhaps Holy Fool», *PMLA* 90, 1975.
- «The Good Counselor in Shakespeare's Plays», *Upstart Crow* (Univ. of Tennessee, Martin), 2, 1979.
- «Revising Tillyard : How ?», *Sh. News*l. 34, 1984.
- BENNET, Robert B.**
- «Four Stages of Time : The Shapes of History in Shakespeare's Second Tetralogy», *Sh. St.* 19, 1987.
- BERTHOFF, Warner**
- «Fiction, History, Myth : Notes toward the Discrimination of Narrative Forms», *Harvard Engl. St.* I, 1970.
- BLACK, James**
- «Counterfeits of Soldiership in *Henry IV*», *SQ* 24, 1973.
- «Henry IV's Pilgrimage», *SQ* 34, 1983.
- BLACK, M.W.**
- «Repeated Situations in Shakespeare's Plays», in *Essays on Shakespeare and Elizabethan Drama in honor of Harding Craig*, ed. Richard Hosley, Columbia, Mo., 1962.
- BONNARD, G.A.**
- «The Actor in *Richard II*», *Sh. Jahrbuch* 87-88, 1952.
- BORNSTEIN, Diane**
- «Trial by Combat and Official Irresponsibility in *Richard II*», *Sh. St.* 8, 1975.
- BRADBROOK, Muriel C.**
- «Shakespeare and the Use of Disguise in Elizabethan Drama», *Essays in Criticism* II, 1952.
- «Virtue is the True Nobility», *RES* (n.s.) I, 1950.
- BRYAN, Margaret B.**
- «Sir Walter Blunt. There's Honour for you'», *SQ* XXVI, 1975.
- BUNDY, Murray W.**
- «Shakespeare and Elizabethan Psychology», *The Jour. of Engl. & Germanic Philology* 23, oct. 1924.
- BURLESON, J.B., Jr.**
- «The Infamous Victory of Falstaff», *Upstart Crow* 1, 1978.
- CADY, F.W.**
- «Motivation of the Inciting Force in Shakespeare's Tragedies», in *Elizabethan Studies in Honor of G.F. Reynolds*, Boulder, 1945.
- CALDERWOOD, James L.**
- «*1 Henry IV* : Art's Gilded Lie», *Engl. Lit. Rev.* 3, 1973.
- CARR, Virginia**
- «Once More into the Henriad : A Two-Eyed View», *Jour. of Engl. & Germanic Philology* 77, 1978.
- CHAPMAN, R.**
- «The Wheel of Fortune in Shakespeare's History Plays», *Rev. of Engl. St.* I, new series 1, 1950.

CLARE, Janet

«'Greater Themes for Insurrection's Arguing': Political Censorship of the Elizabethan and Jacobean Stage», *Rev. of Engl. St.* 38, 1987.

DEAN, Leonard F.

«Shakespeare's Treatment of Conventional Ideas», *Sewanee Rev.* 52, 1944.

«Richard II to Henry V: a Closer View», in *Studies in Honour of Dewitt T. Starnes*, ed. Thomas P. Harrison, Austin, Texas, 1967.

DELASANTA, R.

«The Theme of Redemption in 1 Henry IV», *Cithara* 12, 2, 1974.

DE SOUSA, Geraldo

«The Semiotics of Kingship in Richard II», in G. Douglas Atkins et David M. Bergeron, eds., *Shakespeare and Deconstruction*, New York, 1988.

DESSEN, Alan C.

«Elizabethan Audiences and the Open Stage: Recovering Lost Conventions», *Yearbook of Engl. St.* X, 1980.

«The Intemperate Knight and the Politic Prince», *Sh. St.* 7, 1974.

«What Price Consistency? The Limitations of Modern Notions of Character in Shakespeare's Problem Plays», *Sh. Newsl.* 30, 1980.

DESSEN, Alan C., guest ed.

Renaissance Drama. New Series XII: *Essays on Dramatic Technique*, Evanston, Ill., 1981.

DIEHLE, H.

«Iconography and Characterization in English Tragedy 1585-1642», *Comp. Drama* 12, 1978.

DORIUS, Raymond J.

«A Little More Than A Little: Prudence and Excess in Richard II and the Histories», *SQ* 11, 1960.

DRAPER, John W.

«'Hybris' in Shakespeare's Tragic Heroes», *EA* 18, 1965.

«The Character of Richard II», *Philological Q.* 21, 1942.

EDWARDS, Philip

«Shakespeare and the Healing Power of Deceit», *Sh. Su.* 31, 1978.

«Person and Office in Shakespeare's Plays», in K. Muir, ed., *Interpretations of Shakespeare* (Selection of British Academy Lectures), Oxford, 1985.

ELLIOTT, John R.

«Richard II and the Medieval», *Ren. Papers*, 1965.

«History and Tragedy in Richard II», *St. Engl. Lit.* 8, 1968.

ELLRODT, Robert

«Self-Consciousness in Montaigne and Shakespeare», *Sh. Su.* 28, 1975.

ELTON, William R.

«Shakespeare Evangelized: Seven Types of Miscomprehension», *Sh. Newsl.* 16, 1976.

«Shakespeare and the Thought of his Age», in K. Muir et S. Schoenbaum, eds., *A New Companion to Shakespeare Studies*, CUP, 1971.

- EMPSON, William
 «Falstaff and Mr. Dover Wilson», *Kenyon Rev.* 15, 1953.
- ERICKSON, P.B.
 «The Fault/My Father Made' : The Anxious Pursuit of Heroic Fame in Shakespeare's *Henry V*», *Mod. Lge St.* 10, 1979-80.
- ERLICH, Richard D.
 «'That Old White-Bearded Satan' (or 'Sympathy for the Devil') : Outsiders Inside Some Fictive Worlds», *West Virginia Univ. Philological Papers* 32, 1986-87.
- FARNHAM, Willard
 «The Medieval Comic Spirit in the English Renaissance», in *Joseph Quincy Adams Memorial Studies*, ed. James M. McManaway et al., Washington, D.C., 1948.
- FARRELL, Kirkby
 «Self-Effacement and Autonomy in Shakespeare», *Sh. St.* 16, 1983.
- FEHRENBACH, R.J.
 «The Characterization of the King in *1 Henry IV*», *SQ* 30, 1979.
- FISCHER, Sandra K.
 «He Means to Pay : Value and Metaphor in the Lancastrian Tetralogy», *SQ* 40, 1989.
- FLEISCHER, M.H.
 «The Iconography of the English History Play», *Eliz. & Ren. St.* 10, 1974.
- FRENCH, A.L.
 «Who Deposed Richard II?», *Essays in Criticism* 17, 1967.
 «Henry VI and the Ghost of Richard II», *Engl. St.* 50, 1969.
 «Richard II and the Woodstock Murder», *SQ* 22, 1971.
- GAUDET, Paul
 «Northumberland's 'Persuasion' : Reflections on *Richard II*, II, i, 224-300», *Upstart Crow* 4, 1982.
 «The Parasitical Counsellors in Shakespeare's *Richard II* : A Problem in Dramatic Interpretation», *SQ* 33, 1982.
- GENIAS, A.T.
 «The Sense of Time in William Shakespeare's History King *Richard II*», *Literatura* 20, iii, 1978.
- GILBERT, Allan
 «Patriotism and Satire in *Henry V*», in *Studies in Shakespeare*, eds. Arthur D. Matthews et Clark M. Emery, Coral Gables, U. of Miami Pr., 1953.
- GORDON, Donald J.
 «Name and Fame : Shakespeare's *Coriolanus*», in *Papers Mainly Shakespearean*, ed. George I. Duthie, Aberdeen Univ. St., Edimbourg, 1964.
- GOTTSCHALK, Paul A.
 «Hal and the 'Play Extempore' in *1 Henry IV*», *Texas St. in Lit. & Lge* XV. 4, Winter 1974.

GOY-BLANQUET, Dominique

«De Hall à Shakespeare : quelques glissements idéologiques opérés par la dramatisation dans *Henry VI*», in M.-Th. Jones-Davies, ed. *Théâtre et Idéologie* (Soc. fr. Sh., Actes du Congrès 1981), Paris, 1982.

«Des Histoires Tristes», in M.-Th. Jones-Davies, ed. *Mythe et Histoire* (Soc. fr. Sh., Actes du Congrès 1983), Paris, 1984.

GREENE, Thomas M.

«The Flexibility of the Self in Renaissance Literature», in Paul Demetz et al., eds, *The Disciplines of Criticism : Essays in Literary Theory, Interpretation, and History*, Yale U.P., New Haven et Londres, 1968, p. 241-64.

HAMILTON, D.B.

«The State of Law in *Richard II*», *SQ* 34, 1, 1983.

HAMMOND, Antony

«'It must be your imagination then' : The Prologue and the Pural Text in *Henry V* and elsewhere», in «*Fanned and Winnowed Opinions* : *Shakespeare Essays presented to Harold Jenkins*», eds. J.W. Mahon et Th. A. Pendleton, Londres et New York, 1987.

HAPGOOD, R.

«Shakespeare's Delayed Reactions», *Essays in Criticism* 13, 1963.

«Three Eras in *Richard II*», *SQ* 14, 1963.

«Who Wins and Who Loses ?», *Sh. News*l. 16, 1976.

HARCOURT, L.W.

«The Two Sir John Falstaffs», *Trans. Royal Hist. Soc.* 4, 1910.

HAUPT, G.E.

«A Note on the Tragic Flaw and Causation in Shakespearean Tragedy», *Interpretations* (Memphis State Univ.) 5, 1973.

HEILMAN, Robert B.

«The Criminal as tragic Hero : Dramatic Methods», *Sh. Su.* 19, 1966.

«To Know Himself : An Aspect of Tragic Structure», *Rev. of Engl. Lit.* 5, 1964.

«Twere Best Not Know Myself : Othello, Lear, Macbeth», *SQ* 15, 2, 1964.

HEINEMANN, M.

«Shakespearean Contradictions and Social Change», *Science and Soc.* 41, 1977.

HELLENGA, R.R.

«Elizabethan Dramatic Conventions and Elizabethan Reality», *Ren. Drama* 12, 1981.

HYDE, Th.

«Identity and Acting in Elizabethan Tragedy», *Ren. Drama* 15, 1984.

JEFFARES, Alexander Norman

«In One Person Many People : King Richard II», in *The Morality of Art ; Essays Presented to G.W. Knight*, ed. D.W. Jefferson, New York, 1969.

JORGENSEN, Paul A.

«Accidental Judgements, Casual Slaughters, and Purposes Mistook : Critical Reactions to Shakespeare's *Henry V*», *Sh. Ass. Bull.* 22, 1947.

- «The 'Dastardly Treachery' of Prince John of Lancaster», *PMLA* LXXVI, 1961.
- «Shakespeare's Use of War and Peace», *Huntington Lib. Q.* XVI, 4, août 1953.
- «Valor's Better Parts : Backgrounds and Meanings of Shakespeare's Most Difficult Proverb», *Sh. St.* 9, 1976.
- KASTAN, David Scott**
- «Proud Majesty Made a Subject : Shakespeare and the Spectacle of Rule», *SQ* 37, 1986.
- KASTIC, V.**
- «The Suppression of Motivation in Shakespeare's Characters», in J.P. Vander Motten, ed., *Elizabethan and Modern Seminarie voor English and American Literature*, Rijkuniversitat, Gand, 1985.
- KELLY, Michael F.**
- «The Function of York in *Richard II*», *Southern Humanities Rev.* VI, 3, 1972.
- KERNAN, Alvin B.**
- «The Henriad : Shakespeare's Major History Plays», *Yale Rev.* lix, oct. 1969.
- KERNODLE, G.R.**
- «The Open Stage : Elizabethan or Existentialist ?», *Sh. Su.* XII, 1959.
- KONIGSON, Elie**
- «Théâtre religieux et société urbaine», *Cahiers Charles V* 2 : *Théâtre et Société* (Univ. Paris VII), 1980.
- KONIGSON, Elie et Richard MARIENSTRAS**
- «Quelques points de méthode», *Cahiers Charles V* 2 : *Théâtre et Société* (Univ. Paris VII), 1980.
- LA GUARDIA, Eric**
- «Ceremony and History : the Problem of Symbol from *Richard II* to *Henry V*», in *Pacific Coast Studies in Shakespeare*, ed. W.F. Mc Neir et T.N. Greenfield, Eugene, Oregon, 1966.
- LANGBAUM, R.**
- «Character vs Action in Shakespeare», *SQ* 8, 1957.
- LAW, R.A.**
- «Deviations from Holinshed in *Richard II*», *Texas St. in Engl. Lit.* XXIX, 1950.
- LEGOUIS, Pierre**
- «Shakespeare et la Féodalité», *EA* 17, 1964.
- LEVIN, R.**
- «Refuting Shakespeare's Endings, Part II», *Mod. Philology* 75, 1977.
- LEVITSKY, Ruth**
- «'Consideration' as a Key to the Character of Henry V», *Notes & Queries* 25, 1978.
- LEWIS, M., Jr.**
- «On War and Legitimacy in Shakespeare's *Henry V*», in *Statesmanship : Essays in Honor of Winston S. Churchill*, ed. H.V. Jaffer, Durham, N.C., 1981.

LUSARDI, J.P.

«The Humorous and the Heroic in Shakespeare's *Henry V*», *Pennsylvania English* 10, 1983.

LYNCH, A.

«Henry V : Majesty and the Man», *Upstart Crow* 4, 1982.

MACDONALD, Ronald R.

«Uneasy Lies : Language and History in Shakespeare's Lancastrian Trilogy», *SQ* 35, 1, 1984.

MAGUIN, Jean-Marie

«Cacher, dire, montrer, taire – Régime de l'imaginaire Shakespearien», in M.-Th. Jones-Davies, ed., *Du Texte à la Scène : Langages du Théâtre*, (Soc. fr. Sh., Actes du Congrès 1982), Paris, 1983.

MANHEIM, M.

«The Weak King History Play of the Early 1590s», *Ren. Drama* II, 1969.

MANLEY, Frank

«The Unity of Betrayal in *II Henry IV*», *St. in Lit. Imagination* V, i, 1972.

MARIENSTRAS, Richard

«Jack Jugler : Aspects de la conscience individuelle dans une farce du 16^e siècle», *EA XVI*, 4, 1963.

«Tradition et Trahison dans *Richard II*», *Le Genre Humain* 16-17, fév. 1988.

McCANLES, Michael

«Shakespeare, Intertextuality, and the Decentered Self», in G. Douglas Atkins et David M. Bergeron, eds., *Shakespeare and Deconstruction*, New York, 1988.

McGEE, A.R.

«Macbeth and the Furies», *Sh. Su.* 19, 1966.

McPEEK, James A.S.

«Richard and His Shadow World», *The American Imago* 15, 1958.

MERCHANT, W. Moelwyn

«'His Fiend-like Queen'», *Sh. Su.* 19, 1966.

«The Status and Person of Majesty», *Sh. Jahrbuch* 90, 1954.

MICHEL, L.

«Shakespearean Tragedy : Critique of Humanism from the Inside», *Mass. Rev.* 2, 1961.

MITCHELL, C.

«Henry V : The Essential King», in *Shakespearean Essays*, eds. A. Thaler et N. Sanders, Tennessee UP, 1964.

MITCHELL, Giles R. et WRIGHT, Eugene P.

«Hotspur's Poor Memory», *South Central Bull.* 43, 1983.

MONTROSE, Louis Adrian

«'Eliza, Queene of Shepherdes' and the Pastoral of Power», *Engl. Lit. Ren.*, 10, 1980.

MYRICK, K.O.

«The Theme of Damnation in Shakespearean Tragedy», *St. in Philology* 38, 1941.

PEARCE, J.A.

«Constituent Elements in Shakespeare's History Plays», in *Studies in Shakespeare*, eds. A.D. Matthews et C.M. Emery, 1953.

PHIALAS, P.G.

«The Medieval in *Richard II*», *SQ* 12, 1961.

«*Richard II* and Shakespeare's Tragic Mode», *Texas St. in Lit. & Lge* 5, 1963.

PRIOR, Moody E.

«Comic Theory and the Rejection of Falstaff», *Sh. St.* 9, 1976.

QUINN, Michael

«The King is not himself : the Personal Tragedy of *Richard II*», *St. in Philology* 56, 1959.

«Providence in Shakespeare's Yorkist Plays», *SQ* 10, 1959.

RAMA, M.P.

«Fear in *Macbeth*», *Essays in criticism* 23, 1973.

RANALD, M.L.

«The Degradation of *Richard II* : An Enquiry into the Ritual Backgrounds», *Engl. Lit. Ren.* 7, 1977.

REES, Joan

«Falstaff, St. Paul, and the Hangman», *Rev. of Engl. St.* 38, 1987.

REESE, M.M.

«'Tis My Picture ; Refuse It Not», *SQ* 36, 1985.

REIMAN, D.H.

«Appearance, Reality, and Moral Order in *Richard II*», *Mod. Lge Q.* 25, 1964.

RENO, R.H.

«Hotspur : The Integration of Character and Theme», *Ren. Papers*, 1962.

RIBNER, Irving

«Bolingbroke, a True Machiavellian», *Mod. Lge Q.* IX, 1948.

«The Political Problem in Shakespeare's Lancastrian Tetralogy», *St. in Philology* 49, 1952.

RIDDELL, J.A.

«The Admirable Character of York», *TSLL* 21, 1979. *Texas St. in Lit. & Lge* 4, 1962-3.

ROSENTHAL, J.T.

«The History Plays : A Fair Field Full of Nobles», *Iowa St. Jour. of Research* 53, 1979.

RUBIN, A.

«From Prince to King», *Univ. of Portland Rev.* 31, ii, 1979.

RUBINSTEIN, E.

«*1 Henry IV* : The Metaphor of Liability», *St. in Engl. Lit.* 10, 1970.

SAHEL, Pierre

«*Henry V*, Roi idéal ?», *EA* 28, 1975.

Bibliographie

- «Les Fondements historiques d'une littérature politique du XVI^e siècle. La Démystification du 'Mythe Tudor」, *EA* 30, 1977.
- «Machiavélisme vulgaire et Machiavélisme authentique dans *Macbeth*», *CE* 14, 1978.
- SANDERS, N.J.**
«The True Prince and the False Thief : Prince Hal and the Shift of Identity», *Sh. Newsl.* 29, 1979.
- SCHELL, E.T.**
«Prince Hal's Second Reformation», *SQ* 21, 1970.
- SCHOENBAUM, Samuel**
«Richard II and the Realities of Power», *Sh. Su.* 28, 1975.
- SELTZER, D.**
«Prince Hal and Tragic Style», *Sh. Su.* 30, 1977.
- SHAW, J.**
«The Staging of Parody and Parallels in 1 *Henry IV*», *Sh. Su.* 20, 1967.
- SIEGEL, Paul N.**
«Shakespeare and the Neo-Chivalric Cult of Honor», *The Centennial Rev.* 8, 1964.
«Tillyard Lives : Historicism and Shakespeare's History Plays», *Clio* 9, 1979.
- SIEMON, J.R.**
«The King's Other Body», *Sh. Newsl.* 33, 1983.
- SIERZ, K.**
«Some Medieval Concepts in Shakespeare's Plays», *Studia Anglicana Posnaniensis* 17, 1984.
- SMITH, Gordon Ross**
«Brutus, Virtue, and Will», *SQ* 10 (1959).
«Shakespeare's *Henry V* : Another Part of the Critical Forest», *Jour. Hist. Ideas* 37, 1976.
- SNYDER, R.**
«Brecht's Social Gestures and Shakespeare's Talking Pictures», *Sh. Jahrbuch* 121, 1985.
- SPIVACK, B.**
«Falstaff and the Psychomachia», *SQ* 8, 1957.
- SPRAGUE, A.C.**
«Gadshill Revisited», *SQ* 4, 1953.
- STARNES, D.T.**
«Repeated Themes and Situations in Shakespeare's Comedies», *The Texas Rev.* 6, 1920-21.
- STIRLING, Brents**
«Bolingbroke's Decision», *SQ* 2, 1951.
- STOLL, E.E.**
«Criminals in Shakespeare and in Science», *Mod. Philology* 10, 1912.
«Source and Motive in *Macbeth* and *Othello*», *Rev. of Engl. St.* XIX, 1943.

TAYLOR, Mark

«Imitation and Perspective in *Henry V*», *Clio* 16, 1986.

THAYER, Calvin G.

«Shakespeare's Second Trilogy : An Underground Report», *Ohio Univ. Rev.* 9, 1967.

TOLIVER, Harold

«Workable Fictions in the Henry IV Plays», *Univ. of Toronto Q.* 53, 1983.

TRAFTON, Dain A.

«Shakespeare's Henry IV : A New Prince in a New Principality», in John Alvis et Th. G. West, eds., *Shakespeare as Political Thinker*, Durham, N.C., 1981.

URE, Peter

«A Note on 'Opinion' in Daniel, Greville and Chapman», *Mod. Lge Rev.* XLVI, 1951.

«Character and Role from Richard III to Hamlet», in *Hamlet*, Stratford/Avon St. 5, ed. J.R. Brown et B. Harris, Londres, 1963.

UTTERBACK, Raymond V.

«Dramatic Perspectives on Shakespeare's History Plays : A Review Article», *St. in the Lit. Imagination* V, 1, 1972.

VICKERS, Brian

«'The Power of Persuasion' : Images of the Orator, Elyot to Shakespeare», in *Renaissance Eloquence*, James J. Murphy, ed., Berkeley, 1983.

WAGGONER, G.R.

«An Elizabethan Attitude Toward Peace and War», *Philological Q.* 33, 1954.

WALES, J.G.

«Character and Action in Shakespeare», *Wisconsin Univ. St.* 17, 1923.

WASWO, Richard

«Damnation, Protestant style : Macbeth, Faustus, and Christian Tragedy», *Jour. of Med. & Ren. St.* IV, 1, 1974.

WATSON, Robert N.

«Horsemanship in Shakespeare's Second Trilogy», *Engl. Lit. Ren.* 13, 1983.

WEBBER, Joan

«The Renewal of the King's Symbolic Role : from *Richard II* to *Henry V*», *Texas St. in Lit. & Lge* 4, 1962-3.

WEIDHORN, Manfred

«The Relation of Title and Name to Identity in Shakespearean Tragedy», *St. in Engl. Lit. 1500-1900* 9, 1969.

WEIL, H.S.

«On Expectation and Surprise : Shakespeare's Construction of Character», *Sh. News*. 19, 1979.

WELLS, Robin Headlam

«The Fortunes of Tillyard : Twentieth-Century Critical Debate on Shakespeare's History Plays», *ES* 66, 1985.

WELLS, Stanley

«The Lamentable Tale of Richard II», *Sh. St.* 17, 1978-79 (publ. en 1982).

ZEEVELD, W. Gordon

«The Influence of Hall on Shakespeare's Historical Plays», *Jour. of English Lit. History* III, 1936.

VI - AIDES MÉTHODOLOGIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES GÉNÉRALES

ARENDT, Hannah

Eichman in Jerusalem : A Report on the Banality of Evil (1963), éd. rév. et augm., Penguin Books, New York, 1965.

Eichman à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal, tr. Anne Guérin, préf. Michelle-Irène Brudny-de Launay (1966), Gallimard, Paris, 1991.

AUERBACH, Erich

Mimesis, la Représentation de la réalité dans la littérature occidentale, tr. C. Heim, Gallimard, Paris, 1968.

AUSTIN, J.L.

How to do Things with Words (Oxford, 1962), tr. Gilles Lane, *Quand dire, c'est faire*, Paris, 1970.

BAUDRILLARD, Jean

Simulacres et Simulation, Paris, 1981.

BELSEY, Catherine

Critical Practice, Londres et New York, 1980.

BENVENISTE, Emile

Le Vocabulaire des institutions indo-européennes, 2 vols. : 1) économie, parenté, société ; 2) pouvoir, droit, religion ; Paris, 1969.

BRELICH, Mario

L'Œuvre de trahison (1975), tr. de l'italien Ariel Piasecki, Paris, 1979.

Communications 8 (1966) : *L'analyse structurale du récit*.

DODDS, E.R.

Les Grecs et l'irrationnel (1959), tr. fr. Michael Gibson (1965), Paris, 1977.

ENZENSBERGER, Hans Magnus

Politique et Crime, tr. de l'allemand Lily Jumel, Gallimard, Paris, 1967.

HOWARD, Jean E.

«The New Historicism in Renaissance Studies», *Engl. Literary Renaissance* 16 (1986), 13-43.

KRIEGEL, Annie

Les grands procès dans les systèmes communistes, Paris, 1972.

LEVI-STRAUSS, Claude

La Pensée Sauvage, Paris, 1962.

Michèle Vignaux

RIVIER, André

«Le 'Nécessaire' et la 'Nécessité' chez Eschyle», *Revue d'Études Grecques* 81 (1968), 5-39.

STRAUSS, Léo

La Persécution et l'art d'écrire (1952), tr. Olivier Berrichon-Sedeyn, Paris, 1989.

VERNANT, Jean-Pierre et VIDAL-NAQUET, Pierre

Mythe et Tragédie en Grèce ancienne, Paris, 1972.

Mythe et Tragédie II, Paris, 1986.

VEYNE, Paul

Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constitutive, Paris, 1983.

INDEX GÉNÉRAL

- Abrams, Richard, 260, 261, 279, 281, 283, 331.
Allen, Cardinal William, 102, 119, 304.
Allen, John William, 126, 312.
Alvis, John, 173, 177, 179, 181, 323, 331.
Arendt, Hannah, 98, 184, 341.
Aristote, 224, 305.
Armstrong, W.A., 320.
Ascham, Robert, 40, 305.
Ashley, Robert, 48, 305.
Auden, W.H., 73, 331.
Auerbach, Eric, 273, 341.
Austin, J.L., 284, 285, 341.
Babington, Anthony, 109, 269.
Bacon, Francis, 44, 53, 107, 108, 115, 120, 142, 143, 146, 150, 257, 305.
Barber, C.L., 73, 323.
Barker, Francis, 141, 312.
Barton, Anne, 160, 180.
(voir aussi Righter, 329, Barton, 331).
Battenhouse, Roy, 71-73, 198, 323, 331.
Baudrillard, Jean, 238, 249, 341.
Bellamy, John G., 1, 38, 53, 80, 88-91, 100, 103, 104, 106, 108-120, 153, 157, 205, 217, 313.
Belsey, Catherine, 8, 11, 141, 185, 268, 269, 272, 323, 341.
Benveniste, Emile, 25, 26, 89, 341.
Berger, Harry, 162, 167, 168, 323.
Bergeron, David M., 2, 257, 302, 313, 323.
Berry, Edward, 12, 323.
Bevington, David, 94, 97, 324.
Bindoff, Stanley Thomas, 101, 106, 313.
Bird, John [James], 111, 114, 118.
Black, James, 69, 332.
Blackstone, Sir William, 123, 125, 127, 278, 305.
Bloch, Marc, 245, 246, 313.
Bornstein, Diane, 166, 332.
Bossy, John, 129, 267, 320.
Boswell-Stone, Walter G., 201, 302.
Bracton, Henry de, 53, 93, 95, 136, 151, 305.
Bradbrook, Muriel C., 150, 209, 324, 332.
Bradley, A.C., 2, 5, 324.
Braudy, Leo, 52, 56, 144, 313.
Brelich, Mario, 194, 341.
Bryan, Margaret B., 63, 332.
Bryson, Frederick R., 39, 45, 313.
Buchanan, George, 92.
Bullough, Geoffrey, 95, 302.
Burden, Dennis H., 12, 303.
Calderwood, James L., 228, 237, 248, 250, 252, 256, 258, 261, 263, 286, 324, 332.
Calvin, Jean, 131, 240-242, 306.
Campbell, Lily B., 2, 324.
Campbell, Lorne, 244, 270, 313.
Campion, Edmund, 100, 101, 104, 109, 119.
Campion, Edward, 104.
Capel, Richard, 185-188, 191, 193, 306.
Castiglione, Baldassar, 49, 69, 140, 143, 197, 306.
Cecil, William, Lord Burghley, 101-104, 112, 146, 306.
Chambers, E.K., 72, 324.
Chapman, George, 46.

- Cheeke, Sir John, 215, 216, 306.
Cleland, James, 43, 306.
Clemen, Wolfgang, 198, 324.
Coke, Sir Edward, 48, 83-87, 90, 103, 108, 112, 114, 115, 120, 123, 153, 157, 182, 217, 246, 306.
Cottret, Bernard, 240, 242, 320.
Council, Norman, 39, 46, 48-51, 56, 60, 61, 64, 67, 325.
Cowell, John, 83, 85, 111, 306.
Cranmer, Thomas, 77, 168, 245, 247.
Cromwell, Thomas, Earl of Essex, 106, 107, 117, 131.
Danby, John F., 66, 67, 72, 178, 325.
Daniel, Samuel, 75, 97, 205.
Davis, Natalie Z., 14, 18, 78, 127, 266, 267, 314.
de Roover, Raymond, 218, 314.
de Sousa, Geraldo U., 2, 248, 252, 253, 256, 257, 262, 333.
Dessen, Alan C., 71, 333.
Dickens, A.G., 102, 103, 105, 106, 128-132, 240, 314.
Dillon, Janette, 144, 145, 325.
Dodds, E.R., 30, 36, 183, 341.
Dollimore, Jonathan, 9, 325.
Draper, J.W., 72, 333.
Duls, Louisa D., 93, 307.
Dunham, W.H., 79, 92, 93, 320.
Eccleshall, Robert, 130, 136, 138, 151, 314, 320.
Edwards, Philip, 10, 141, 165, 167, 168, 195, 256, 325, 333.
Elisabeth 1ère, 84, 85, 103, 114, 125, 126, 148, 157, 183, 218, 219, 231, 232, 242-244, 246, 256, 269, 285, 307.
Elliott, John R., 163, 165, 333.
Ellrodt, Robert, 11, 333.
Elton, Geoffrey Rudolph, 104, 106, 107, 109, 118, 120, 130, 131, 300, 314, 320.
Elton, William R., 236, 300, 333.
Elyot, Sir Thomas, 48, 69, 307.
Erasme, Désiré, 71, 74, 197, 241, 272, 307.
Esler, Antony, 147, 150, 314.
Essex, 2nd Earl of (Robert Devereux), 106-108, 114, 120, 134, 142, 146, 256, 257, 285.
Farnham, Willard, 70, 325, 334.
Farrell, Kirkby, 164, 334.
Febvre, Lucien, 110, 315.
Fischer, Sandra K., 218, 228, 334.
Fisher, Evêque John, 222.
Fortescue, Sir John, 93, 151, 246, 307.
Foucault, Michel, 8, 217-219, 221, 236, 237, 315.
Foxe, John, 77, 307.
Fraenkel, Pierre, 241, 242, 320.
Furnivall, Frederick J., 86, 87, 315.
Fussner, Frank S., 140, 315.
Gardiner, Stephen, 100, 243, 307.
Garnet, Henry, 103, 105.
Gaudet, Paul, 163, 197, 226, 334.
Gee, Henry, 131, 307.
Goddard, Harold C., 153, 156, 162, 168, 172, 173, 178, 264, 325.
Gordon, Donald J., 141, 334.
Gottschalk, Paul A., 233, 334.
Goy-Bланquet, Dominique, 13, 14, 140, 325, 335.
Green, Thomas A., 54, 118, 121-125, 127, 214, 266, 267, 283, 315, 321.
Greenblatt, Stephen, 9, 129, 132, 143, 166, 180, 272, 273, 284, 316, 326.
Greene, Thomas M., 139, 143, 144, 335.
Greville, Fulke, 52.
Gurr, Andrew, 91, 96.
Hall, Edward, 93-95, 117, 308.
Hamilton, Dorothy B., 95, 153, 199, 335.
Harding, A., 157, 224, 316.
Hardison, O.B., Jr, 275, 308.
Hardy, William John, 131, 307.
Hart, Alfred, 96, 326.
Haydn, Hiram, 40, 46, 47, 49, 50, 316.
Hellenga, R.R., 9, 10, 141, 335.
Hill, L.M., 109, 321.
Holderness, Graham, 262, 326.
Holdsworth, Sir William S., 95, 126, 127, 199, 301, 316.
Holinshed, Raphael, 38, 82, 93-95, 97, 103, 119, 200-202, 207, 209, 216, 308.
Hooker, Richard, 80, 135-137, 147, 167, 193, 205, 245, 247, 308.
Hoopes, Robert, 136, 316.
Howard, Donald R., 184, 185, 195.
Howard, Jean E., 7, 9, 341.
Howell, T.B., 90, 115, 308.

- Hughes, Paul L., 100, 244, 309.
Huizinga, Johan, 41, 316.
Hyde, Thomas, 166, 335.
James I, 91, 165, 182, 246, 309.
James, Mervyn, 39, 40, 42, 44-47, 49, 50, 55, 58, 59, 61, 76, 77, 132, 150, 321.
Jankélévitch, Wladimir, 78.
Jarka, Lois Margaret, 84, 326.
Jászi, O., 92, 165, 316.
Jenkins, Harold, 12, 303.
Jonassen, F.B., 71, 326.
Jonson, Ben, 6.
Jorgensen, Paul A., 49, 51, 65, 69, 73, 75, 76, 158, 212, 321, 326, 335.
Kahn, Coppeliea, 144, 145, 326.
Kaiser, Walter, 71, 316.
Kantorowicz, Ernst, 19, 136, 165, 252, 255, 326.
Keeton, George Williams, 103, 316.
Kelly, Henry A., 13, 14, 93, 94, 326.
Kelso, Ruth, 147, 148, 150, 321.
Kenyon, J.P., 148.
Kiefer, Frederik, 204, 327.
Kittredge, George L., 214, 243, 244, 268, 270, 272, 317.
Klein, Pierre Michel, 78.
Knights, L.C., 5, 327.
Knox, John, 92.
Kreider, Paul V., 194, 327.
Kriegel, Annie, 105, 117, 139, 341.
Kupperman, Karen O., 58, 321.
La Primaudaye, Pierre de, 95.
Larkin, J.F., 100, 244, 309.
Laroque, François, 149, 327.
Latimer, Hugh, 126, 133, 183, 309.
Legouis, Pierre, 65, 336.
Lewis, J.D., 92, 165, 316.
Lévi-Strauss, Claude, 239, 341.
Luther, Martin, 129, 131, 240-242, 248, 309.
Lydgate, John, 139.
Lynd, Helen M., 30, 317.
Macdonald, Ronald R., 229, 248, 251, 255, 257-259, 262, 337.
Machiavel, Nicolas, 73, 139, 143, 144, 155, 197, 309.
Maguin, Jean-Marie, 234, 337.
Maitland, Frederick William, 54, 88-90, 121, 217, 317, 318.
Manheim, Michael, 13, 158, 168, 171, 202, 327, 337.
Manley, Frank, 97, 337.
Marcham, Frederick G., 102, 312.
Marie Stuart, 106, 114, 115, 126, 269.
Marie Tudor, 103, 125, 128, 183.
Marienstras, Richard, 48, 85-87, 89, 96, 97, 123, 239, 246, 257, 321, 327, 336, 337.
McCanles, Michael, 264, 337.
McKisack, May, 140, 317.
Mills, Laurens J., 89, 327.
Montaigne, Michel de, 44, 55-57, 78, 126, 139, 142, 163, 254, 255, 277, 278, 309.
Montrose, Louis Adrian, 85, 321, 337.
More, Sir Thomas, 104, 106, 107, 130, 132, 141, 143, 164, 180, 219, 309.
Morgann, Maurice, 68, 70, 328.
Morison, Richard, 55, 309.
Morris, Christopher, 91, 93, 112, 130, 132, 133, 135, 205, 317.
Morris, John, 103, 116, 119, 120, 309.
Muir, Kenneth, 2, 10, 303.
Mulcaster, Richard, 139.
Mullaney, Steven, 216, 264, 265, 328.
Neale, John E., 101, 116, 317.
Neaman, Judith, 123, 317.
Nelson, William, 273-275, 328.
Norden, John, 48, 49.
Norfolk, 4th Duke of (Thomas Howard), 109, 110, 114, 115, 120.
Owst, G.R., 38, 328.
Parsons, Robert, 114, 135, 310.
Peacham, Henry, The Elder, 139, 310.
The Younger, 140, 310.
Perkins, William, 130, 310.
Peters, Edward, 78, 79, 318.
Phillips, John, 238, 239, 243, 244, 318.
Pic de la Mirandole, Giovanni, 143.
Pitt-Rivers, Julian, 39, 41-44, 47, 48, 83, 91, 321.
Platon, 4, 50, 310.
Pocock, J.G.A., 140, 321.
Poirier, Michel, 48, 304, 328.
Pollen, John H., 104-106, 111, 118, 310, 318.

- Pollock, Sir Frederick, 88, 90, 121, 318.
Poynet, Evêque John, 134, 310.
Prior, Moody E., 71, 126, 135, 152, 165, 328, 338.
Puttenham, George, 139, 216, 275, 310.
Pye, Christopher, 165, 167, 328.
Rabkin, Norman, 163, 169, 178, 304, 328.
Raleigh, Sir Walter, 110, 114, 146, 310.
Ramsey, Peter, 218, 318.
Ranald, Margaret L., 77, 79, 167, 338.
Reese, M.M., 94, 329, 338.
Reno, R.H., 67, 338.
Ribner, Irving, 2, 13, 329, 338.
Rich, Barnaby, 69, 75, 311.
Riddell, J.A., 163, 338.
Rivier, André, 3, 5-7, 342.
Rolle, Richard, 186, 189, 311.
Rozett, Martha Tuck, 130, 132, 318.
Rubinstein, E., 222, 277, 338.
Saccio, Peter, 95, 200, 207, 329.
Sahel, Pierre, 212, 329, 338.
saint Augustin, 94, 275, 285.
saint Paul, 186.
saint Thomas, 92.
Schmidt, Alexander, 20, 24, 304.
Schoenbaum, Samuel, 139, 149, 303, 304, 339.
Schramm, Percy Ernst, 245, 318.
Scot, Reginald, 268, 270-272, 311.
Segar, William, 43, 46, 311.
Sidney, Sir Philip, 48, 50, 59, 140, 257, 274, 275, 311.
Siegel, Paul N., 39, 40, 42-46, 50, 59, 68, 339.
Smith, Gordon Ross, 74, 82, 212, 339.
Smith, Lacey Baldwin, 91, 95, 104, 105, 113, 114, 117, 133, 134, 138, 139, 142, 146, 147, 150, 155, 197, 215, 269, 318, 322.
Smith, Sir Thomas, 93, 148-151, 154, 181, 218, 262, 312.
Spivack, Bernard, 70, 71, 329, 339.
Sprague, A.C., 68, 330, 339.
Stallybrass, Peter, 74, 330.
Stenton, Dorothy M., 83-85, 88-90, 319.
Stephenson, Carl, 102, 312.
Stoll, E.E., 5, 330, 339.
Stone, Lawrence, 147, 148, 319, 322.
Streuver, Nancy, 140, 319.
Strong, Roy, 85, 243, 244, 319.
Supple, James, 69, 319.
Talbert, Ernest W., 13, 93, 330.
Tawney, R.H., 10, 319.
Taylor, Gary, 158, 212.
Thomas, Keith, 214, 215, 239, 271, 319.
Throckmorton, Sir Nicholas, 110.
Tillyard, E.M.W., 5, 12, 13, 71, 91, 92, 94, 206, 207, 248, 330.
Trafton, Dain A., 170, 171, 195, 340.
Tyndale, William, 132, 134, 239, 312.
Ure, Peter, 208, 340.
Utterback, Raymond V., 12, 340.
Vair, Guillaume du, 49, 50, 312.
Vernant, Jean-Pierre, 3, 4, 8, 11, 12, 68, 342.
Veyne, Paul, 273, 342.
Vidal-Naquet, Pierre, 3, 342.
Villey, Michel, 3-5, 322.
Walsingham, Edward, 140, 312.
Waswo, Richard, 207, 340.
Watson, Curtis Brown, 40, 330, 340.
Webber, Joan, 248, 259, 263-265, 340.
Wells, Robin Headlam, 91, 92, 94, 330, 340.
Wells, Stanley, 2, 12, 71, 302, 304, 341.
White, Allon, 74, 330.
White, Richard, 111, 116.
Whigham, Frank, 42, 147, 320.
Wilks, John, 130, 132, 320.
Willis-Bund, J., 102, 104, 109, 110, 112, 114, 115, 120, 312.
Wilson, John Dover, 71, 206, 322, 331.
Wilson, Thomas, 139, 237, 263, 312.
Winny, James, 70, 171, 331.
Wood, C.T., 79, 92, 93, 320.
Wyatt, Sir Thomas, 55.
Yates, Frances, 85, 244, 320, 322.
Young, Alan R., 209, 331.
Youngs, Frederic A. Jr., 101, 102, 106, 107, 116, 182, 322.

INDEX DES NOMS DE PERSONNAGES ET DE LIEUX DE LA SECONDE TÉTRALOGIE

Cet index est destiné à faciliter le regroupement des commentaires portant sur la tétralogie et dispersés dans les divers chapitres pour préserver la cohérence du développement conceptuel.

- Aumerle, 62, 79, 80, 96-98, 171, 202.
Bagot, 167.
Bardolph, 77, 158, 177, 178, 228.
Blunt, 62, 63, 98.
Bolingbroke, 13, 19-21, 23, 27, 31-35, 60, 61, 68, 75, 76, 79, 94-97, 152-156, 163, 165, 166, 168, 170, 171, 181, 194-196, 198-208, 212, 223, 224, 226, 250-252, 256-259, 279.
Bushy, 18, 20, 167, 196.
Cambridge, 82, 153, 176.
Canterbury, 34, 158, 173, 174, 276.
Carlisle, 28, 61, 96, 170.
Chief Justice, 20, 25, 63, 72, 173, 209, 211, 228, 281.
Colevile, 72, 171, 227.
Douglas, 22, 63, 64, 69, 230.
Ely, archevêque d', 276.
Exton, 126.
Falstaff, 20, 25, 27, 29, 33, 35, 63, 64, 67-74, 162, 171, 179, 195, 208, 209, 211, 215, 225, 227-235, 258-260, 276-278, 280, 281, 283, 285, 286.
Fluellen, 160, 177.
Glendower, 80, 205, 259.
Gloucester, duc de, 35, 74, 93-97, 156, 171, 198, 199, 251.
Greene, 18, 20, 167, 196.
Grey, 176.
Le Prince Hal, 20, 22, 25, 29, 33, 35, 62, 64, 66-70, 72, 73, 97, 155, 173, 178, 179, 194, 195, 200, 204, 208, 209, 212, 221, 223, 230-236, 258, 260, 261, 263-265, 278, 279, 281, 283, 285.
Henry IV, 14, 18, 19, 22, 25, 27, 28, 61, 62, 66, 97, 152, 156, 163, 169-172, 175, 177, 194, 198-200, 203-205, 211, 217, 224, 225, 227, 230, 231, 233, 235, 236, 246, 254, 258, 259, 262, 276, 277, 281.
Henry V, 24, 25, 29, 32, 35, 58, 70, 71, 73, 74, 81-83, 94, 152, 153, 157-161, 169, 172, 175, 177-181, 208, 211, 212, 227, 231, 234, 236, 244, 248, 261-263, 265, 276, 283.
Hotspur, 22, 27, 30, 33, 35, 62-70, 72, 74, 80, 81, 97, 98, 152-154, 171, 173, 177, 195, 204, 224-226, 259, 260, 265, 277, 279, 281, 286.
Jean de Gand, 19, 31, 32, 60, 68, 79, 95, 97, 98, 153, 154, 162, 163, 170, 196-199, 202, 207, 223, 250, 254, 255.
John of Lancaster, 24, 26, 28, 36, 63, 64, 72, 76, 175.
Mortimer, 66, 80, 82, 153, 205, 224.
Mowbray, 18, 23, 35, 60, 68, 75, 76, 95-96, 126, 153, 166, 198-200, 207, 222, 251, 252.
Northumberland, 34, 40, 65, 77-81, 97, 153, 154, 163, 168, 202, 203, 222, 225, 282.
Pistol, 77, 178, 227, 259.
Poins, 66, 67, 231, 260, 278, 280, 282, 283.
Quickly, Mistress, 33, 228, 229, 231, 234, 259, 279, 281.
Richard II, 13, 21, 27, 28, 31, 33, 61, 66, 75, 77-80, 93, 94, 96-98, 154, 156, 162, 165, 167-170, 172, 194-199, 201-205, 208, 211, 212, 222-224,

- 227, 232, 235, 249-257, 261, 262, 265, 281, 285.
- Scroop, 83, 176.
- Shallow, 231-233, 276.
- Warwick, 260, 264.
- Westmoreland, 36, 204, 205.
- Williams, 34, 74, 82, 98, 158-160, 177, 180, 263, 276.
- Worcester, 21, 27, 33, 65, 80, 153, 205, 206, 226, 254.
- York, archevêque d', 24, 28, 35, 74, 76, 153, 226, 276.
- duc, d', 32, 34, 35, 40, 62, 77, 79, 80, 97, 153, 154, 162, 163, 170, 196, 198, 202, 203, 223, 224, 255, 259.
- Fortune, 8, 91, 139, 204, 208.
- Lord of Misrule, 71, 72.
- Providence, 8, 91, 170, 215, 252, 254.
- Rumeur, 21, 208, 260, 280-283.
- Vice, 70, 71, 146.
- Azincourt, 81, 177, 263.
- Doncaster, 27.
- Flint, Château de, 156, 167, 168, 203, 252, 258.
- Gad's Hill, 66, 67, 72, 209, 231, 232, 281, 285.
- Gaultree, Forêt de, 64, 76, 97, 171, 227, 277.
- Harfleur, 158, 159, 177, 211, 263.
- Irlande, 27, 31, 96, 167, 196, 202, 205, 251, 256.
- Shrewsbury, 27, 29, 63, 64, 67, 72, 81, 170, 173, 209, 225, 227, 230, 265, 281, 282, 286.
- Southampton, 77, 82.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I – ÉTUDE LEXICALE PRÉLIMINAIRE	17
II – RESPONSABILITÉ ET DEVOIR	37
Introduction	37
1 – L’ÉTHIQUE DE L’HONNEUR	39
a) La conception néo-chevaleresque de l’honneur	40
— <i>Honneur et hiérarchie sociale</i>	41
— <i>La parole d’honneur</i>	43
— <i>L’honneur en conflit avec le droit et avec la morale conventionnelle</i>	45
b) La conception de l’honneur selon l’humanisme chrétien	48
— <i>Honneur et vertu</i>	48
— <i>L’honneur au service de bien commun</i>	51
— <i>Le respect de la parole donnée</i>	53
— <i>Dérives</i>	55
— <i>La mainmise de la Couronne sur l’honneur</i>	57
c) L’honneur dans la tétralogie	60
— <i>L’honneur, valeur la mieux partagée ?</i>	60
— <i>Points de vue sur l’honneur</i>	64
— <i>Manifestation du déshonneur</i>	77
— <i>L’évolution vers le devoir d’allégeance</i>	82

2 – L’ALLÉGEANCE : CARACTÈRE NON-PROBLÉMATIQUE ET TENSIONS	83
a) Racines médiévales et nature du lien d’allégeance	83
b) Du lien féodal au devoir d’obéissance	90
c) L’allégeance dans la tétralogie	94
 III - LA RESPONSABILITÉ COMME JUGEMENT INDIVIDUEL	99
Introduction	99
 1 – LA TRAHISON	99
a) La législation	99
b) Le déroulement des procès	107
c) Analyse des procès	113
d) L’élaboration de la notion d’intention	120
— <i>Ébauches médiévales</i>	120
— <i>Les transformations effectuées sous les Tudors</i>	123
 2 – LES TENSIONS INHÉRENTES À LA RÉFORME	128
a) Les modifications introduites par la Réforme	128
b) Les forces de résistance	131
c) La synthèse effectuée par Hooker	135
 3 – LA RIVALITÉ ENTRE L’INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ	138
a) L’individu source de tout mal	138
b) La conception de la personne	140
c) Les aspirations individuelles et la question de la «vraie noblesse»	147
d) La méfiance persistante envers l’individu	151
 4 – LE JUGEMENT INDIVIDUEL DANS LA TÉTRALOGIE	151
a) Le jugement individuel chez les rebelles	152
b) Le jugement individuel chez quelques personnages de statut marginal	155
c) Le jugement individuel au cœur du pouvoir	164
— <i>Richard II ou les vélléités d’affranchissement de la fonction royale</i>	165
— <i>Henry IV ou les difficultés à assumer le jugement individuel</i>	169
— <i>Henry V ou le champion du jugement individuel</i>	172

IV – LA RESPONSABILITÉ COMME CULPABILITÉ.....	183
1 – LA TENTATION.....	184
a) Le mécanisme de la tentation.....	184
b) Les moyens de combattre la tentation.....	186
c) La part des forces humaines et des forces surnaturelles.....	193
2 – LA CULPABILITÉ DANS LA TÉTRALOGIE.....	194
a) Richard II et la tentation de la chair.....	196
b) Henry IV et la tentation de l'opinion.....	198
c) Henry V et la tentation de l' <i>hybris</i>	208
V – LA QUESTION DU RÉPONDANT.....	213
Introduction.....	213
1 – ASPECTS POLITICO-FINANCIERS.....	217
a) Théories de la valeur : de la monnaie-étalon à la monnaie-signé.....	217
b) Les questions financières dans la tétralogie.....	222
— <i>Richard II : le roi failli</i>	222
— <i>Henry IV : le roi qui ne paie pas</i>	224
— <i>Henry V : le roi munificent et rédempteur</i>	230
2 – ASPECTS SÉMIOTIQUES.....	236
a) Au fondement de toutes choses : la ressemblance.....	236
— <i>Controverses théologiques</i>	237
— <i>Un cas emblématique : l'institution de la royauté</i>	243
b) Le langage et le monde dans la tétralogie.....	248
— <i>Richard II : la faillite du performatif</i>	250
— 1 & 2 <i>Henry IV : le mutisme du roi et la pléthore d'idiolectes</i>	257
— <i>Henry V : le langage maîtrisé</i>	261
3 – LA VÉRITÉ ET SA MANIPULATION.....	265
a) De la falsification.....	265
b) Des preuves matérielles et de leur perversion.....	269
c) Vérité et fiction dans la tétralogie.....	276
— <i>La parole du gentilhomme en déclin</i>	276
— <i>Le règne de la rumeur</i>	279
— <i>Vérité et fiction : le théâtre du monde et la réalité du théâtre</i>	283

ANNEXES

Royal Proclamation : «Enforcing Statutes of Apparel» (12 Feb. 1580).	290
Royal Proclamations : «Prohibiting Destruction of Church Monuments» (19 Sept. 1560) et «Prohibiting Portraits of the Queen» (Dec. 1563).	295
BIBLIOGRAPHIE	299
I – OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES	299
1. <i>Bibliographie générale</i>	299
2. <i>Sur Shakespeare et la période élisabéthaine</i>	300
II – OUVRAGES DE RÉFÉRENCE	302
III – SOURCES ET TEXTES DE RÉFÉRENCE	304
IV – ARRIÈRE-PLAN SOCIO-HISTORIQUE	312
<i>Livres</i>	312
<i>Articles</i>	320
V – ÉTUDES SUR LE THÉâTRE ÉLISABÉTHAIN	322
<i>Livres</i>	322
<i>Articles</i>	331
VI – AIDES MÉTHODOLOGIQUES	341
INDEX GÉNÉRAL DE LA TÉTRALOGIE	343



Le mot “responsabilité” n’apparaît pas chez Shakespeare. Pourtant, la notion est au cœur des préoccupations de l’Angleterre élisabéthaine, période de renouveau du théâtre tragique, avec lequel la responsabilité a partie liée. Ce livre donne à voir l’émergence de la personne qui se constitue en sujet doué d’une autonomie de jugement et de décision. Ce qui se joue dans ce processus est la nature des liens entre l’être et le faire, c’est-à-dire la continuité de la personne même s’il subsiste en tout individu un noyau d’opacité résiduelle. Cette réflexion, qui formera la matière des grandes tragédies, est déjà présente dans *Richard II*, *Henri IV* et *Henri V*, qui dramatisent le moment de la refondation d’un ordre dont la légitimité jusqu’alors tenue pour naturelle, immuable et absolue, apparaît brusquement comme conventionnelle, transitoire et relative. Toutes ces questions n’ont rien perdu de leur actualité dans notre époque en crise, entre l’effondrement d’un monde et l’avènement d’un autre, dans cet entre-deux du post-modernisme, dont la quête désespérée de certitudes ne débouche que sur l’incertitude.

Michèle Vignaux a travaillé avec Richard Marienstras et fait partie du centre d’études élisabéthaines qu’il dirige à l’Université de Paris VII. Maître de conférences à l’Université de Versailles-St Quentin, elle est membre de l’équipe “État, Société, Religion XVII^e-XVIII^e siècles”. Elle a participé aux éditions Bréal à une Anthologie de la civilisation britannique XVI^e-XX^e siècles et a traduit pour les PUF, l’ouvrage d’A. MacIntyre Quelle justice ? Quelle rationalité ?

Document de couverture :
Pétrarque : *des remèdes de l'une et l'autre Fortune*,
B.N.F., manuscrit Fr 225, fol.1

GRAPHISME DE COUVERTURE : MASSEIN - RAUX

PRIX : 150 f

ISBN 2-7288-0208-4